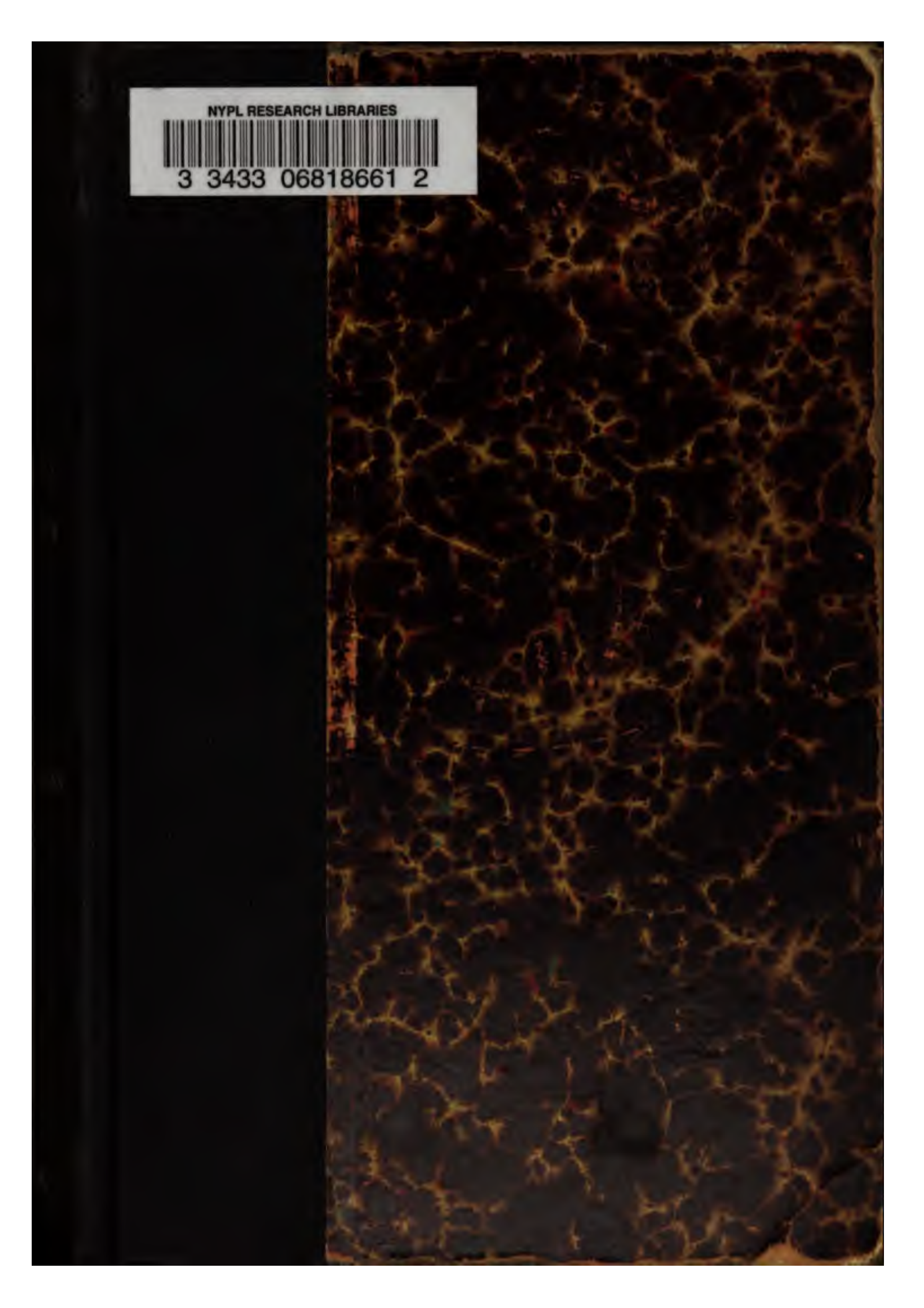
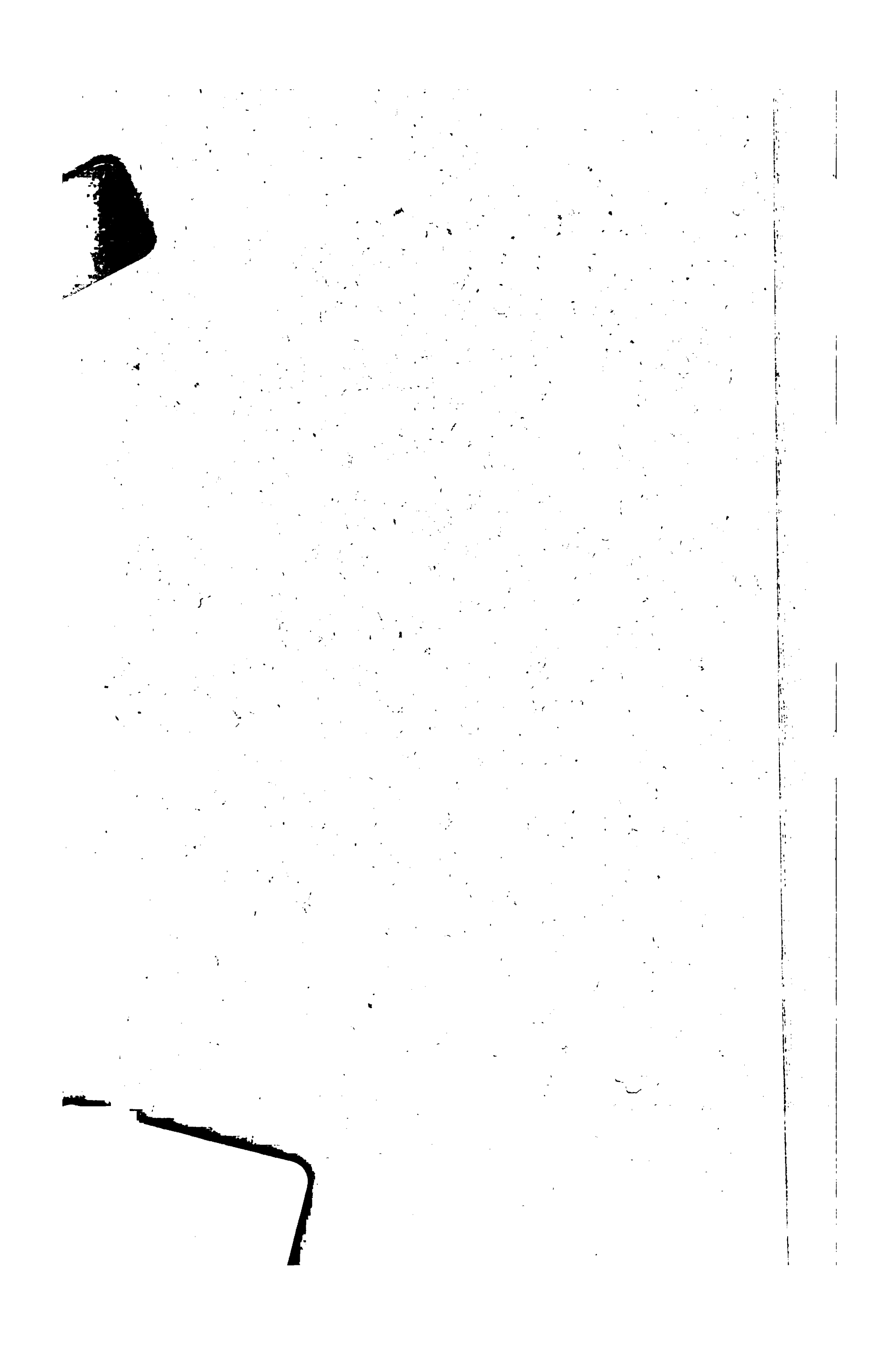

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06818661 2



PAUL SÉBILLOT

CONTES POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE

3e SÉRIE

CONTES DES MARINS

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13
1882

CONTES POPULAIRES

DE LA

HAUTE-BRETAGNE

3[me] SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

SUR LA HAUTE-BRETAGNE

Contes populaires de la Haute-Bretagne. 1re série (I. Les féerie et les aventures merveilleuses. — II. Les facéties et les bon tours. — III. Les diableries, sorcelleries et revenants. — Conte divers). Bibliothèque Charpentier, 1880. 2e édition.. 3 fr. 5

Contes des paysans et des pêcheurs. 2e série des *Contes populaires de la Haute-Bretagne.* (I. Les fées des houles et de l mer. — II. Les aventures merveilleuses. — III. Les facéties e les bons tours. — IV. Les diables, les sorciers et les lutins. — V. Contes d'enfants et contes d'animaux). 1 volume in-18. Bibliothèque Charpentier, 1881....................... 3 fr. 5
(*Ouvrages autorisés pour les Bibliothèques populaires.*)

Littérature orale de la Haute-Bretagne (Contes populaires, — Chansons, devinettes, formulettes, proverbes, propos rustiques). 1 vol. in-12 elzévir, Paris, Maisonneuve, 1881.. 7 fr. 5

Traditions et Superstitions de la Haute-Bretagne. 2 vol. in-1 elzévir, Paris, Maisonneuve, 1882.................. 15 fr

Sous presse :

Contes de terre et de mer. Légendes de la Haute-Bretagne (Illustrations par G. Bellenger, Léonce Petit, Sahib.) 1 vol.

Gargantua dans les traditions populaires. 1 vol.

Pour paraître prochainement :

Glossaire gallot ou Dictionnaire des mots patois et provincia en usage dans l'Ille-et-Vilaine et dans la partie française d Côtes-du-Nord.

Les coutumes, les usages et les fêtes du pays gallot.

En préparation :

Bibliographie des traditions et de la littérature populaire la France (en collaboration avec M. Henri Gaidoz).

Chansons populaires de la Haute-Bretagne.

La médecine populaire et superstitieuse.

Le blason populaire de la Haute-Bretagne.

-82. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

PAUL SÉBILLOT

CONTES POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE

3me SÉRIE

CONTES

DES MARINS

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882

PRÉFACE

La plupart des soixante contes dont se compose le présent volume ont été recueillis à l'Isle en Saint-Cast (Côtes-du-Nord), pendant les deux étés que j'y ai passés. Ce village perché sur une falaise pittoresque, tout près d'une des plus belles plages de la Manche, n'est habité que par des marins et des pêcheurs. Le havre qui est au pied abrite une cinquantaine de bateaux ; mais pendant la belle saison, presque tous les hommes valides vont pêcher la morue sur les bancs de Terre-Neuve ; quelques-uns, mais en petit nombre, vont en Islande ; d'autres voyagent au long-cours, et tous ont fait leur service à bord des bâtiments de l'État. C'est une population qui vit de la mer, et sur le littoral de la Manche bretonne, il n'y a que Cancale et Saint-Jacut qui présentent une réunion de marins égale ou supérieure à celle de l'Isle, de Saint-Cast et des deux villages qui en sont comme les faubourgs.

Les marins qui vont à la pêche de la morue au Banc ou à Saint-Pierre de Miquelon sont engagés par les capitaines du pays, et vont s'embarquer à Saint-Malo, Saint-Servan ou Granville, sur les navires à bord desquels ils passeront toute la saison. Mais d'autres s'embarquent comme passagers sur les bricks et les goëlettes de Saint-Malo ou de Granville et ce n'est qu'à leur arrivée à Saint-Pierre qu'ils sont formés en équipages. Certains de ces navires transportent parfois une centaine de matelots. Le prix du passage n'est pas très élevé, mais l'installation des marins est des plus primitives. C'est dans la cale qu'ils passent, couchés auprès de leurs coffres, les trois à quatre semaines que dure la traversée. Ils ne sont point occupés aux travaux du bord, l'équipage spécial du navire étant suffisant pour la manœuvre : aussi ils s'ennuient, et pour que le temps leur paraisse moins long, ils se font dire par les matelots-conteurs (il s'en trouve toujours plusieurs) des récits merveilleux, des aventures diaboliques ou des histoires grasses.

Ces conteurs appartiennent à deux écoles différentes : les uns ne diffèrent guère, comme procédé de narration, de ceux que l'on peut entendre à terre en pays gallot. Ils racontent, « en y mettant le ton, » les récits qu'ils croient les plus propres à charmer l'auditoire. J'ai connu des marins qui étaient très fiers de leur talent de conteurs ; parfois ils entraient tellement dans leur sujet qu'ils ...ient assister aux aventures qu'ils décrivaient.

S'ils venaient, par exemple, à parler de la princesse que les matelots vont délivrer dans le château où elle est prisonnière, ils s'écriaient: *Ah! était-â* (était-elle) *belle!* comme s'ils la voyaient réellement. Leurs récits ne dépassent pas en général la longueur que les Gallots donnent habituellement à leurs contes; pourtant quelques-uns, et ce ne sont pas les plus jolis, sont assez longs.

Presque toutes les aventures merveilleuses m'ont été racontées par des marins appartenant à cette école; mais d'autres récits, dont le plus caractéristique est *Jean le Teignous*, n° IX, m'ont été contés d'une manière toute différente. Les narrateurs semblent viser avant tout à faire durer le conte le plus longtemps possible, s'arrêtant aux moindres détails, prolongeant le dialogue jusqu'à satiété, et entrecoupant le tout de plaisanteries, ou de formules consacrées, comme celle-ci qui est la plus fréquente: « Marche aujourd'hui, marche demain; à force de marcher on fait beaucoup de chemin. » Mais ces conteurs *qui tirent à la ligne*, au lieu de mimer leur récit et de varier les intonations, le récitent comme du catéchisme, sur un ton qui est toujours le même, qu'il s'agisse d'une description ou d'un dialogue; et pour le rendre exactement par l'écriture, il faudrait à peu près supprimer toute ponctuation. Il n'y a guère d'arrêt que lorsque revient la formule « marche aujourd'hui, marche demain, etc. » Ces conteurs sont en somme ennuyeux à ente[illegible]en les écoutant les matelots s'endorment q[illegible] et

lorsque le conteur ayant dit : « Cric ! » personne ne lui répond : « Crac ! » (1) il remet la suite au lendemain. Il y a en effet des contes qui durent plusieurs jours ; on m'a même affirmé que certains matelots, à force d'incidents, de descriptions interminables, de dialogues prolixes, trouvaient moyen de prolonger leur récit pendant des semaines.

Les histoires facétieuses, à ma connaissance du moins, ne sont jamais récitées sur ce mode traînant et monotone. Elles sont souvent très comiques ; mais, à part la série des *Joyeuses histoires des Jaguens*, j'ai dû n'en reproduire qu'un petit nombre : elles sont presque toutes trop salées pour prendre place ici, et beaucoup d'entre elles figureraient en bon rang dans un recueil de contes scatologiques ou graveleux.

Presque tous les récits de ce volume m'ont été faits par des marins qui vont habituellement à Terre-Neuve, ou par des femmes de la côte, qui savent aussi bien que les hommes les contes de bord. Quelques-uns de mes conteurs avaient aussi navigué au long cours et visité les pays d'Orient.

Les héros des contes du bord ne sont pas toujours des marins, bien que souvent un matelot ou un mousse y soit substitué au fils de roi qui va délivrer la princesse captive ou métamorphosée ; on remarquera que plusieurs récits mettent en scène des soldats, et ressemblent beaucoup à des contes de caserne : il est en effet probable que

(1) Voir, pour une des formules d'entrée en matière, le début de Jean le Teignous.

ceux-ci ont été racontés aux marins par des soldats passagers à bord des navires de l'État.

Presque tous les auteurs qui ont écrit des romans maritimes ont parlé de plusieurs vaisseaux fantastiques qui sont en effet populaires à bord : le *Voltigeur hollandais*, le *grand Chasse-Foudre*, les *navires-fantômes*. J'ai essayé d'obtenir sur l'une ou l'autre de ces célébrités maritimes quelque récit complet ; mais je n'ai pu recueillir que des incidents séparés et en somme assez vagues. Plusieurs contes mettent en scène des vaisseaux noirs et étranges ; ce sont ceux que le diable envoie porter une remorque à ceux qui l'ont appelé ou à ceux qu'il protège ; on m'a bien aussi parlé du *Voltigeur hollandais* qui apparaît dans les tempêtes et présage le naufrage ou la mort ; mais on n'a pu me dire au juste comment il était fait ni pourquoi il se montrait. Peut-être cette espèce de mystère qui l'enveloppe est-il une des causes qui le rendent si redoutable aux matelots. Quant au *grand Chasse-Foudre* ou *Chasse-Foutre*, qu'on appelle aussi le *Passe-Foudre* ou *Grand Globin*, c'est un vaisseau si long, qu'il met sept ans à virer de bord ; il cale 1800 pieds d'eau ; sur ses hunes, il y a des villes ; des auberges et des débits de tabac dans ses poulies, et les mousses qu'on envoie en haut de la mâture serrer les perroquets ont la barbe grise quand ils redescendent sur le pont. Un conte qui figurera dans mon *Gargantua dans les traditions populaires* fait monter Gargantua à bord du navire géant, et un jour que la tempête

l'a démâté, il se plante debout sur le pont en guise de mât et étend son mouchoir pour servir de voile.

Dans les récits des marins il est rarement question de naufrages; c'est un sujet qu'ils semblent ne pas aborder volontiers, soit parce qu'il est pour eux l'aventure la plus triste qui puisse leur arriver, soit à cause de l'idée superstitieuse qu'ont certaines gens, et qui les fait croire que s'ils parlent de quelque malheur, ce malheur a plus de chance de se produire.

Je n'ai également rien trouvé sur les batailles navales, et sur les corsaires et les pontons, je n'ai que des récits très vagues. Les fragments que j'ai pu réunir se trouvent dans le tome Ier, p. 370-375 de mes *Traditions et Superstitions de la Haute-Bretagne* qui paraîtront peu de temps après les contes des marins.

*
* *

Le présent livre est, à ma connaissance du moins, le premier où l'on ait essayé de faire un recueil des contes du bord qui constituent la partie la plus notable de la littérature orale des marins. Plusieurs romanciers ont pourtant reproduit çà et là dans leurs œuvres quelques récits de la mer; mais presque toujours ils les ont arrangés, c'est-à-dire dérangés. M. G. de la Landelle a cependant assez bien conservé dans quelques fragments l'esprit des narrations maritimes,

entre autres dans le conte dont le commencement se trouve aux pages 151 et suivantes des *Quarts de nuit*. Le *Fond de la mer*, populaire comme fond, est allongé, et trop coupé par des incidents et des réflexions pour être un vrai conte.

Pour retrouver l'accent populaire, il faut fouiller dans les véritables livres de contes, où ils se trouvent en petit nombre. M. Webster en a recueilli plusieurs aux environs de Bayonne et de Saint-Jean de Luz, et ils occupent la dixième partie environ de son excellent livre intitulé *Basque Legends*. La *Tabatière*, *Mahistruba le Capitaine marin*, *Jean de Calais*, etc., présentent des points de ressemblance avec des récits que j'ai trouvés en Haute-Bretagne. Les *Nouveaux fantômes bretons*, le dernier livre de Dulaurens de la Barre qui vient de mourir, contient aussi deux récits maritimes, *Forban-Ru* et le *Vaisseau fantôme*, qui, sans être populaires rigoureusement, offrent pourtant des détails intéressants.

Dans les deux premières séries des Contes populaires de la Haute-Bretagne se trouvent aussi une douzaine de véritables contes de marins.

Parmi les recueils étrangers, celui de l'illustre norwégien Abjörsen contient plusieurs récits de la mer dont quelques-uns ont une parenté évidente avec ceux de la série des *Vents* qu'on trouvera ci-après.

Ainsi qu'on le voit par ce résumé, on s'est jusqu'ici peu occupé des Contes des marins; il y a pourtant une curieuse et abondante moisson à

faire. J'espère qu'un jour ou l'autre quelqu'un la tentera et je serais très heureux pour ma part si ce livre, dont j'ai recueilli presque tous les éléments dans un seul village, donnait envie à quelques officiers de la marine militaire ou aux capitaines du commerce d'employer les longs loisirs du bord à sauver de l'oubli les récits de la mer.

Paris, le 30 mai 1882.

I

LES AVENTURES MERVEILLEUSES

I

LE CORDON ENCHANTÉ

Il était une fois un jeune garçon qui n'avait plus ni père ni mère, et il allait à la pêche pour gagner sa vie. Un jour qu'il était fatigué, il s'endormit parmi les rochers où il fut surpris par la nuit. Auprès de lui passa un homme qui portait un bateau sous son bras ; il réveilla le petit pêcheur et lui dit :

— Que fais-tu là ?

— Je me suis endormi parce que j'étais lassé, et la nuit m'a surpris.

— Tes parents vont être inquiets de toi.

— Je n'ai plus de parents, répondit le petit garçon.

— Veux-tu venir avec moi, tu pêcheras dans mon bateau ?

— Oui, volontiers, répondit-il ; j'ai toujours eu envie de naviguer.

L'homme lui frotta les yeux avec une pommade, et depuis ce temps il voyait aussi clair la nuit que le jour ; le petit garçon tout en suivant le pêcheur lui disait :

— Vous portez donc votre bateau sous votre bras ?

— Oui, mais sois sans crainte, quand je veux, il est assez grand pour nous deux.

L'homme mit son bateau à la mer, et les voilà partis pour la pêche ; ils prirent du poisson en quantité, et il était beau tout ce qu'on pouvait dire.

Quand la pêche fut finie, l'homme prit son bateau sur son dos, et dit au petit garçon :

— Suis-moi ; si tu veux rester avec moi, tu seras bien ; j'aurai soin de toi, et tu pourras sortir et te promener quand tu voudras.

Ils se mirent à marcher sur la grève et bientôt ils arrivèrent à l'entrée d'une houle (1) ; mais, lorsque l'enfant vit qu'il fallait y pénétrer, il dit :

— Vous voulez me mener avec les fées, je ne veux pas aller vivre avec elles.

— Tu n'auras pas de mal, répondit le pêcheur ; viens et n'aie pas peur.

Le petit garçon se fit un peu prier, mais le pêcheur le rassura, et ils entrèrent dans la houle où se trouvait une famille de fées. Il y fut bien reçu, bien soigné et bien nourri. Il allait à la pêche dans le bateau de l'homme qui l'avait amené, et la nuit il sortait avec les gens de la houle pour aller chercher des bœufs, des moutons, des fruits, du cidre ou du bois. Ils apportaient tout cela à la grotte et personne ne les voyait.

Le petit garçon resta sept ans dans la houle, et il croyait n'y avoir demeuré que sept mois. Au bout de ce temps, il lui prit envie de quitter les fées.

— Je voudrais bien m'en aller, maître, dit-il un jour à son patron.

— Reste avec nous ; avec les hommes tu ne seras pas aussi bien.

— C'est égal, je veux naviguer.

— Puisque tu as envie de nous quitter, je ne veux pas te retenir, j'ai promis de te laisser aller quand tu voudrais. Pour te récompenser du temps que tu as passé ici, voici un petit cordon que je te donne.

(1) Grotte dans les falaises.

Je vais le mettre autour de ton corps; mais tu auras bien soin que personne ne le voie, car il perdrait aussitôt son pouvoir. Tout ce que tu demanderas par la vertu de ce petit cordon te sera accordé : tu iras sur mer et sous mer, sur terre et sous terre autant que tu voudras, et toutes les fois que tu désireras quelque chose, tu n'auras qu'à le demander.

Le petit garçon remercia son patron, et quitta la houle.

*
* *

Le voilà parti pour chercher un embarquement. Il trouva un capitaine et s'engagea avec lui comme mousse ; mais quand il fut à bord, il ne voulait faire qu'à sa tête, et le capitaine, le second et les matelots le battaient à qui mieux mieux.

Le navire sur lequel il était appartenait à des pirates ; ils rencontrèrent en pleine mer un vaisseau chargé de bijoux, d'or et de marchandises riches ; ils l'attaquèrent, mirent l'équipage à mort et s'emparèrent de toutes les richesses qu'il avait à bord. Un jour que le capitaine avait battu le mousse plus fort qu'à l'ordinaire, celui-ci s'écria :

— Ah ! si je peux être à terre je vous dénoncerai !

— Il faut nous défaire de ce garçon-là, dit le capitaine, il nous vendrait et nous ferait couper le cou.

— Oui, oui, disaient les uns, il faut le tuer. Non, répondaient les autres, il faut le jeter à la mer.

Dans les équipages, il y en a toujours quelques-uns qui valent mieux que les autres ; un des matelots, qui avait pitié du mousse, dit :

— Voilà un grand tonneau que vous voulez jeter à la mer ; mettez l'enfant dedans avec un peu d'eau et des vivres, et rebouchez ensuite le tonneau. Il

mourra, mais du moins il aura eu le temps de se revoir.

Ils mirent l'enfant dans le tonneau avec un peu d'eau et de biscuit et le jetèrent à la mer.

Quand le mousse fut dans son tonneau qui flottait sur les vagues, il se dit : « S'il passe quelque navire, il me sauvera peut-être, ou bien la mer peut me jeter sur quelque rivage; je vais tâcher de prolonger ma vie le plus que je pourrai.

Chaque jour il ne mangeait qu'un peu de biscuit, et il le trempait seulement dans l'eau pour faire durer davantage ses provisions. Il y avait déjà plusieurs jours qu'il était dans le tonneau, et comme il ne pouvait ni se changer ni se laver, les poux commençaient à le piquer. En se grattant, il se prit la main dans son cordon :

— Ah! se dit-il, moi qui n'avais pas pensé à mon cordon! il faut que je voie si vraiment il a du pouvoir. Je vais lui demander de diriger ma route vers le port où va le navire où j'étais, afin que je puisse faire prendre ces méchantes gens. Mais, pensa-t-il, il faut que je sois invisible et ma maison aussi jusqu'à l'arrivée dans le port, car s'ils me voyaient ils me tueraient cette fois.

Aussitôt qu'il eut formé ce désir, voilà le vent qui pousse le tonneau dans le sillage du navire. Les provisions du mousse étaient presque à leur fin, il dit:

— Par la vertu de mon petit cordon, qu'il me soit apporté une bouteille de bon vin et du pain frais.

A l'instant, voilà le pain frais et le vin arrivés; le mousse était bien joyeux. Il fit un bon repas, et toutes les fois qu'il avait envie de quelque chose, il n'avait qu'à le demander.

Au bout de deux ou trois jours, il se trouva en

vue du port où allait son navire et comme à ce moment son tonneau surnageait, il entendait les matelots qui se disaient :

— Est-ce que ce n'est pas là le fût où nous avons jeté le mousse ?

— Si, si, je le reconnais.

— Il faut tâcher de le rattraper ; car si le maudit mousse est encore dedans, il nous dénoncera.

Ils mirent une embarcation à la mer ; mais le petit garçon dit aussitôt :

— Par la vertu de mon petit cordon, que je sois jeté au plein à la minute.

Une grosse vague vint prendre le tonneau, et le posa à sec sur le rivage auprès de la ville. Les gens qui se promenaient disaient :

— Voilà un tonneau que la mer vient d'apporter, il est sans doute vide.

— Non, non, criait le mousse ; il y a quelqu'un dedans, prenez garde de me faire du mal.

On alla chercher les autorités de la ville, et quand le tonneau fut défoncé, ils en firent sortir le petit garçon et lui demandèrent qui l'avait mis là, et il le leur raconta :

— Vous voyez bien ce grand navire qui vient d'entrer ? c'est un pirate. Le capitaine et les matelots m'ont mis dans ce tonneau parce qu'ils avaient peur que je ne dise qu'ils ont assassiné l'équipage d'un vaisseau et pillé les bijoux, l'or et les riches marchandises qu'il contenait.

On alla fouiller le navire, et comme on y trouva les marchandises volées, les hommes qui étaient à bord furent condamnés à mort par la justice.

*
* *

Dans la ville tout le monde criait au miracle, et on ne s'entretenait que de l'aventure du petit mousse. Le roi en entendit parler. Il avait deux filles; mais des fées qui demeuraient sous son Louvre les avaient enlevées, et personne ne pouvait les délivrer. Il se dit : « Si ce petit garçon pouvait arriver jusqu'à mes filles! aucun navire n'a pu en approcher à cause des bêtes féroces. Il faut qu'il vienne me parler. »

On fut chercher le mousse, et le roi lui dit :

— J'ai deux filles qui ont été enlevées par des fées qui voulaient se venger de moi. Elles étaient venues demeurer sous mon Louvre, et elles faisaient de la musique et des danses qui empêchaient tout le monde de dormir. J'ai détruit leur habitation, et je les ai chassées. Mais elles sont venues prendre mes filles et, après les avoir emmorphosées (1) en singes, les ont emmenées dans un château sur une île à l'embouchure d'un fleuve. Elles sont gardées par les bêtes les plus féroces du monde; aucun navire n'a pu en approcher, tous ceux qui ont tenté l'aventure ont été détruits et les équipages dévorés. Ne pourrais-tu les délivrer?

— Quelle récompense me donnerez-vous? demanda le mousse.

— Tu épouseras celle des deux que tu choisiras; il y en a une qui se nomme la Fleur Sans Pareille, parce qu'elle est la plus belle, et l'autre, qui est moins jolie que sa sœur, s'appelle Bonté Sans Égale, parce

(1) Métamorphosées.

qu'elle est bonne comme le bon pain. Je te donnerai de plus mon royaume.

— Sire, répondit le mousse, je ne garantis pas de parvenir à délivrer vos filles; mais j'essaierai. Faites-moi faire un tonneau, le plus grand que vous pourrez, avec des douves de corne transparente aux deux bouts, afin que mon tonneau soit éclairé ; il faudra encore qu'il y ait sur le dessus un panneau qui ferme bien juste.

Le roi fit venir les meilleurs tonneliers de la ville, et il y en eut plus de cent qui proposèrent des plans pour le tonneau. On choisit celui qui convenait le mieux, et quand il fut terminé, le roi fit venir le mousse et lui dit :

— Regarde-le bien, est-il fait à ton goût?

— Oui, répondit-il.

— Tu vas choisir parmi mes sujets un homme pour aller avec toi.

— Non, je ne veux personne; si je peux délivrer les princesses, j'aurai tout seul la récompense.

Il fit mettre dans le tonneau de l'eau, du vin, des vivres et tout ce qu'il fallait, puis il s'y embarqua et fit pousser le tonneau à la mer. Tous les gens de la ville étaient sur le quai pour le voir partir. Dès qu'il sentit que son tonneau flottait, il dit :

— Par la vertu de mon petit cordon, que mon tonneau se dirige vers le château où les deux princesses sont emmorphosées.

Il fit passer par la bonde une petite voile, aussitôt le tonneau se mit à marcher comme le vent, et en un clin d'œil les gens de la ville le perdirent de vue. Au bout de quelques jours, il dit :

— Par la vertu de mon petit cordon, si je suis bientôt auprès du château, que mon tonneau fasse route sous l'eau.

Le cordon lui répondit :

— Tu as encore vingt-quatre heures à naviguer.

— Hé bien! que le tonneau aille sous l'eau; car les bêtes féroces sentent de loin, et si elles avaient connaissance de moi, je parviendrais plus difficilement à aborder.

Quand le tonneau fut arrivé au pied du château, il s'arrêta, et le mousse dit :

— Par la vertu de mon petit cordon, qu'il se forme un passage par où je puisse m'introduire dans l'appartement où sont les deux princesses.

Il entendait à travers l'eau les bêtes qui hurlaient et sifflaient à faire trembler. Voilà les murs qui s'ouvrirent et le tonneau s'arrêta sous la chambre où étaient les princesses. Le mousse ouvrit son panneau, et entra dans la chambre où il vit deux singes, c'étaient les deux princesses; mais même sous cette forme, il y en avait une qui était plus jolie que l'autre, c'était la Fleur Sans Pareille.

— Qui vous a amené ici? dit-elle; depuis que nous sommes enfermées, personne n'a encore pu parvenir jusqu'à nous. Vous allez être mangé : les bêtes sifflent et hurlent depuis quelques jours, elles vous sentent.

— Mais, répondit-il, si je suis mangé, vous le serez aussi.

— Non, elles n'ont pas le droit de nous faire de mal.

Bonté Sans Égale ne disait rien, mais elle regardait ; elle dit au mousse :

— Allez-vous m'enlever, moi aussi ?

— Oui, répondit-il, et vous serez délivrée la première, Bonté Sans Égale.

Il la mit dans le tonneau, puis il fit entrer sa sœur, et pour ravitailler un peu sa petite soute, il

prit les provisions des princesses. Il ferma ensuite son écoutille et ordonna à son tonneau de repartir par sous la mer.

Au bout de quelques jours, quand il fut bien loin et que les bêtes ne pouvaient plus le sentir, il dit :

— Par la vertu de mon petit cordon, si je ne suis plus à la portée des mauvaises bêtes, que le tonneau revienne flotter sur la mer.

Aussitôt le tonneau revint sur l'eau ; il mit sa petite voile et dit :

— Conduis-moi au pied du Louvre du roi.

Ils faisaient bonne chère dans le tonneau où rien ne manquait.

Depuis le départ du mousse, le roi avait mis des guetteurs pour signaler le retour du tonneau ; dès qu'ils l'aperçurent, ils prévinrent le roi, mais ils ne savaient pas s'il amenait les princesses. On tira des coups de canon, et quand le mousse approcha, il passa par la bonde un drapeau sur lequel il avait écrit en grosses lettres : « *J'ai les deux princesses.* »

Alors dans toute la ville, il y eut des réjouissances, et on tira le canon.

Quand le tonneau aborda, les deux princesses en sortirent, le roi ne se sentait pas de joie de les revoir ; mais il était bien contrarié de les voir sous la forme de singes. Le mousse lui dit :

— Si vous le voulez, je puis les démorphoser (1).

— Ah ! s'écria le roi, fais-le vite puisque tu le peux.

Alors il dit : — Par la vertu de mon petit cordon, que les deux princesses soient démorphosées.

Aussitôt elles cessèrent d'être singes, et redevinrent belles comme deux jours.

(1) Démétamorphoser, rendre à leur première forme.

Le roi dit au mousse :

— Je n'ai qu'une parole; puisque tu as délivré mes filles, je te donne mon royaume et celle des deux princesses que tu choisiras.

— Sire, répondit le mousse, je les ai gagnées toutes les deux, je les épouserai toutes les deux.

— Je n'ai rien à te refuser, répondit le roi.

Il invita tous ses parents, et tous ses officiers, et ils firent une noce comme jamais on n'en a vu. Ils vécurent heureux depuis, et s'ils ne sont pas morts, je pense qu'ils vivent encore.

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast. Elle tient ce récit d'un matelot de Saint-Cast, nommé Plessix.

II

LE CRAPAUD A BORD

Il était une fois un homme riche qui avait deux garçons; l'un d'eux n'avait le goût qu'aux choses de la mer, et il désirait être marin, mais son père aurait mieux voulu qu'il choisit un autre métier.

Il avait un oncle qui vint trouver son père et lui dit:

— Puisque ton fils veut naviguer, il faut le laisser faire à sa volonté, cela vaudra mieux que de le forcer à prendre un état qui ne lui plairait pas.

Le père consentit à laisser son fils s'embarquer. Le jeune homme alla au Havre, et un capitaine qui était en partance pour l'Inde l'engagea comme novice.

Il passa la revue, reçut trois mois d'avances, et monta sur le navire qui, arrivé dans l'Inde, prit un chargement pour le Havre et fit une seconde fois le même voyage. Alors le jeune garçon commença à connaître la pratique de la navigation, il alla à l'école et se fit recevoir capitaine.

Mais il eut beau s'offrir aux armateurs, il ne trouvait pas de commandement; son oncle qui l'aimait bien, vint voir son père et lui dit:

— Puisque ton fils est reçu, fais-lui faire un navire, tu en as le moyen.

Mais le père, qui tenait à ses écus, eut bien de la peine à se décider; à la fin, il lui fit construire un na-

vire qui au bout d'un mois fut prêt à prendre la mer. Le jeune homme compléta son armement, chargea son navire, et le voilà parti pour l'Inde. Là il vendit ses marchandises et prit du fret pour Bordeaux; mais en revenant, il attrapa du gros temps, fut quinze jours à la cape, et même le vent démâta son navire. Il rencontra un trois-mâts anglais qui lui donna deux bouts de mâture, et il réinstalla sa voilure du mieux qu'il put. En arrivant à terre, il fut pris par la brume, son navire fut jeté à la côte et brisé sur les rochers. Le capitaine et l'équipage se sauvèrent, mais le malheureux jeune homme n'osait dire à son père le malheur qui lui était arrivé. Il écrivit à son oncle qui vint trouver son père et lui dit:

— Ton fils n'a pas eu de chance, il a perdu son navire; il faut lui en construire un autre.

Mais le bonhomme ne voulut pas, et il se refusa même de voir son fils, et son frère lui dit:

— Puisque tu as le cœur si dur, je vais donner un navire à mon neveu, moi.

Quand le bâtiment fut prêt, le capitaine fit son équipage, puis il mit à la voile pour l'Inde, et là il prit un chargement pour Londres. Ils eurent beau temps jusque dans les parages des Açores, mais là le mauvais temps les prit, et ils démâtèrent; ils rencontrèrent encore un vaisseau anglais qui leur donna des mâts de hune pour installer une mâture de fortune. Quand le navire fut réparé, il se remit en route, pour Londres; mais, dans la Manche, il fut jeté au plein sur les côtes d'Angleterre; l'équipage se sauva, mais le navire fut brisé!

Le consul fit rapatrier les naufragés au compte du gouvernement; mais le capitaine resta en Angleterre: il était si désolé qu'il n'osait s'en aller ni écrire à son père ou à son oncle.

— J'ai perdu deux navires, disait-il, je ne trouverai plus de commandement, et je n'ai plus qu'à aller me pendre.

Il entra dans la ville, et il y resta quelques jours sans savoir à quel parti s'arrêter.

*
* *

Un jour il sortit pour se promener dans la campagne, et il entra dans une forêt où il se mit à pleurer et à se désoler de son malheureux sort:

— Ah! disait-il tout haut, je suis un homme perdu: je n'aurai plus de navire à commander, et je ne trouverai plus à gagner ma vie.

Comme il achevait ces mots, il entendit remuer dans le feuillage; il regarda du côté d'où venait le bruit, et il vit un gros crapaud qui s'attirait des broussailles. Il fit un saut, car il avait peur; mais le crapaud lui dit:

— Ne te sauve pas, viens ici.

Mais il n'osait; le crapaud répéta:

— Je t'ai entendu pleurer, qu'est-ce que tu as?

— Hélas! répondit-il, j'ai commandé deux navires, je les ai perdus tous les deux, et je ne trouverai plus d'embarquement.

— Serais-tu content, demanda le crapaud, d'avoir un autre navire à commander?

— Tiens, pensait le capitaine, c'est tout de même singulier d'entendre parler les crapauds.

— N'aie pas peur, poursuivit le crapaud, réponds-moi; serais-tu content?

— Oui.

— Hé bien, fais comme je vais te dire, et tu en auras un. Tu vas aller aux chantiers de Londres, tu choisiras du bon bois de construction, et tu feras mar-

ché avec un constructeur, afin qu'il te fasse de suite une frégate où il n'y ait aucun défaut; mets dans ton marché que si elle n'est pas bien construite, le constructeur devra t'en fournir une autre. Sois sans crainte, je te donnerai de quoi la payer. Quand elle sera faite, tu reviendras me trouver ici.

Voilà le capitaine qui va à Londres, fait marché avec un constructeur et la frégate fut mise sur les chantiers; il y avait trois cents hommes occupés après elle, et au bout de six mois elle fut prête. Le capitaine la visita, et comme elle était bien construite, il vint trouver le crapaud à l'endroit où il l'avait déjà vu :

— La frégate est parée à lancer, dit-il.

— C'est bien, répondit le crapaud ; quand elle sera à la mer, tu la feras gréer de suite, puis tu embarqueras seulement des vivres et de la boisson pour un voyage de deux ans. Tu auras cent canons à bord, tu feras faire une caisse en bois d'acajou garnie en dedans avec du coton; ce sera pour me mettre, car j'embarquerai avec toi. Mais il faudra venir me chercher à dix heures du soir, afin que personne ne te voie.

Quand le navire fut gréé et chargé, le capitaine vint avec sa caisse en bois d'acajou auprès du rocher où le crapaud avait son trou; mais il n'osait le prendre avec ses mains pour l'y mettre.

— N'aie pas peur, dit le crapaud; obéis-moi, ou cela n'ira pas bien pour toi.

Lorsqu'il fut dans la boîte, il lui dit:

— Tu vas engager pour ton équipage cent vingt matelots, les plus pratiques qu'il y ait dans la ville de Londres, des frères la Côte, tout ce qu'il y aura de mieux dans le genre, c'est comme cela qu'il nous les faut; tu leur donneras deux cents francs de gages

par mois, et tu leur diras de se donner huit jours de bon temps.

Au bout de huit jours les cent vingt frères la Côte avaient si bien fait la noce qu'il ne leur restait plus un sou de leurs avances.

Le capitaine avait porté la nuit le crapaud dans sa cabine et avait mis la caisse dans le puits à brigot (1).

Le crapaud lui dit :

— Tu vas encore donner à tes matelots deux mois de leurs gages, mais demain soir il faudra qu'ils soient tous à bord; car nous prenons la mer dans deux jours.

Le capitaine fit embarquer les coffres de ses matelots, puis il leur donna leurs avances, et au bout de vingt-quatre heures, il fit comme il put rallier tout le monde à bord. Le lendemain matin, la frégate mit à la voile, et en sortant du port, elle tira un salut de vingt et un coups de canon, et la ville en tira pareillement vingt et un. Il y avait sur les quais, beaucoup de monde à les regarder, et les voilà partis pour la nouvelle découverte.

*
* *

Il fit beau temps trois mois durant; la frégate filait toutes voiles dessus; à bord il n'y avait pas grand ouvrage, et les matelots buvaient et mangaient à volonté; ils n'étaient point rationnés, et même il n'y avait pas de cambusier. Il y en avait qui étaient saouls d'un bout de la journée à l'autre, et qui ne quittaient pas la cale et le faux-pont. Parmi les matelots, il y en avait pourtant qui murmuraient :

— Où veut-il nous mener? on ne voit pas de terre,

(1) Trou dans l'intérieur du navire.

et pourtant depuis trois mois nous naviguons, toujours vent arrière.

Le capitaine les entendit, et il alla consulter son crapaud :

— L'équipage commence à s'ennuyer, dit-il.

— Déjà, répondit le crapaud ; est-ce que tu ne leur donnes pas à boire ?

— Si, ils en ont tant qu'ils veulent.

— Fais mettre la chantepleure dans d'autres barriques de vin, et fais-leur mener joyeuse vie. Il y a encore huit jours à passer comme cela.

Au bout des huit jours le crapaud ordonna au capitaine de fermer les robinets des barriques et de nommer un chef cambusier pour mettre tout le monde à la ration. Trois jours après quand on fit l'appel au quart, vers quatre heures du soir, le capitaine vint trouver le crapaud.

— L'équipage a-t-il soupé ? demanda-t-il.

— Oui.

— Hé bien ! donne-leur à boire un coup et du meilleur.

Quand ils eurent bu assez, il faisait tout calme ; le crapaud dit au capitaine :

— Tu vas faire dégréer les perroquets, envoyer les huniers, les basses vergues, rentrer le bout-dehors, dégréer les mâts de hune, dégréer les bas furcins, et mettre les bittes en haut pour démâter.

L'équipage disait :

— Il est fou, le capitaine, il fait tout calme : nous avons mangé notre pain blanc le premier, et maintenant il veut s'amuser à nous faire de la misère.

Toutefois ils se mirent à la besogne, firent des dromes sur le pont avec les vergues et les bas-mâts, mirent les voiles dans la soute, firent condamner les panneaux et les sabords ; tout le monde descendit à

bas, et il ne resta sur le pont qu'un calfat pour condamner le capot de la chambre. Le calfat s'en va ensuite devant et condamne le capot du poste. Dans la cale, les matelots faisaient la noce de leur mieux.

Une heure après un ouragan vint sur la frégate, et de gros paquets de mer tombèrent sur le pont. Cela dura trois jours; alors le vent cessa de souffler, il fit beau temps et mer calme.

Le crapaud dit au capitaine :

— A présent, il faut ouvrir les panneaux et faire monter l'équipage sur le pont, car ils vont avoir de la besogne.

L'équipage se mit à regréer le navire, à remonter les bigues, remettre les bas-mâts, le bout-dehors, et tout le reste en place. Bientôt ils furent prêts à appareiller et continuèrent leur route, vent arrière.

Pendant six mois encore la frégate marcha vent arrière, et l'on ne voyait aucune terre.

Un soir, le crapaud dit au capitaine :

— Vers minuit, il faudra mettre deux hommes au bossoir et leur recommander de bien veiller ; car on verra la terre; il ne faudra pas avoir peur de cette terre-là; mais taper hardiment dedans.

La frégate filait quinze nœuds ; vers minuit on vit la terre et des brisants partout.

— Terre devant nous ! crièrent les hommes du bossoir.

— Ah ! dit le capitaine, ce ne peut être la terre.

— Si, nous la voyons bien.

— Faites monter, dit le capitaine, deux hommes en vigie dans les mâts.

Dès que les gabiers furent grimpés, ils s'écrièrent :

— Terre devant nous ! nous allons taper dedans.

— Laisse aller, commanda le capitaine.

Les matelots disaient :

— Il est fou, le capitaine, il va nous jeter au plein; il y a des brisants partout, nous serons tous perdus.

Le navire entra dans ce qui paraissait une terre; mais c'étaient des nuages si épais qu'on ne voyait point le jour au travers, et si bas que la mâture touchait la voûte. Ils y restèrent six jours, marchant toujours et sans voir le soleil.

A la fin ils sortirent des nuages épais et ils virent le soleil qui se levait sur la mer.

— Ah! disaient-ils, il y a six jours qu'on ne l'avait vu, cela fait tout de même plaisir d'y voir clair.

Le temps était beau, le pays chaud, et la mer droite comme une table.

La frégate arriva le long de la côte du Pérou qu'elle rangea, puis passa par la Nouvelle-Calédonie; de là ils mirent le cap au Nord pour couper la ligne, et l'équipage se demandait où le capitaine pouvait bien vouloir le mener.

Ils changèrent encore de route et doublèrent le cap Horn où ils eurent du froid et de la glace. Ils essuyèrent un coup de temps qui les força de mettre à la cape; il dura quinze jours, et quand il cessa ils arrivèrent dans les beaux pays.

Dix-huit mois après le départ, la frégate entra dans une belle rade, et le crapaud dit au capitaine :

— Vous allez mouiller, puis on carguera les voiles, mais sans les serrer.

La frégate vint jeter l'ancre droit en face du château de la vieille fée.

*
* *

Le soir venu, le crapaud dit au capitaine :

— Vous allez consigner tout l'équipage dans le poste, et mettre un seul homme de quart; vous lui

donnerez à boire, et vous lui recommanderez de ne rien dire quoiqu'on lui fasse.

Le capitaine donna au matelot un bon cirage en cas de mauvais temps, il le saoûla, puis il le fit monter sur le pont en lui recommandant de n'avoir pas peur :

— Ne réponds rien, ne dis rien, quand même on te hacherait en morceaux, sinon nous serions tous perdus.

Le crapaud avait dit au capitaine :

— Il faudra mettre ma boîte dans la soupape auprès du couronnement, tout à fait sur la carlingue ; la vieille sorcière de fée viendra à bord ; mais quand il sera minuit, vous sonnerez la cloche, et elle sera forcée de s'en aller en toute hâte.

Vers onze heures, une baleinière arriva le long du bord ; elle était montée par des sorciers qui jetaient feu et flammes et semblaient prêts à mettre le feu à bord de la frégate ; mais le crapaud savait qu'elle ne pouvait brûler. Les sorciers crièrent :

— Ohé de la frégate !

Mais le matelot ne répondit pas ; alors la baleinière accosta le long du bord et la vieille sorcière de fée monta sur le navire, tout en furie, montrant ses dents qui avaient plus d'un pied de long. Les autres sorciers couraient de tous côtés, devant, derrière, cherchaient partout, et ils criaient :

— Il n'y a personne ici ?

Mais on ne leur disait rien. Ils secouèrent le matelot en lui criant :

— Réponds donc, ou nous allons te tuer.

Il ne souffla mot, et la vieille fée cherchait partout en criant :

— Il y a ici quelque chose qui m'appartient.

Elle regardait sous les dromes, dans les chambres,

partout ; elle remontait sur le pont et secouait le vieux matelot de quart, mais elle avait beau lui crier : — Si tu ne me réponds pas, je mets le feu à bord ! il ne répondait pas parce qu'il s'était endormi.

Dès qu'il fut minuit, le capitaine sonna la cloche, et aussitôt les sorciers et la vieille fée sautèrent à bord de la baleinière, en poussant des cris épouvantables, et aussi vite que s'ils avaient eu le feu au derrière.

*
* *

Quand il fut jour, le capitaine fit déjeuner l'équipage, et il vint trouver son crapaud qui lui dit :

— Vers huit heures, il faut envoyer une embarcation à terre, et y débarquer le matelot le plus pratique et le moins peureux qu'il y ait à bord ; il ira au château de la fée, la caressera, et tâchera de prendre un briquet qui se trouve sur sa cheminée ; mais il faudra qu'il soit bien prompt à revenir à l'embarcation.

Le capitaine choisit parmi ses matelots le plus leste et le moins peureux, et il l'embarqua dans un canot où montèrent aussi le second et le maître d'équipage. Le capitaine avait fait boire un bon coup à son matelot, et lui avait dit :

— Tu vas aller dans le château de la fée ; tu n'auras pas peur ; elle voudra te manger, mais tu la caresseras, et elle s'adoucira. Elle te proposera à boire et pendant qu'elle sera à t'en chercher, tu prendras sur sa cheminée un briquet, et tu courras au canot à toutes jambes.

Quand le matelot arriva au château, il vit venir la vieille sorcière de fée qui était laide comme les sept

péchés mortels, et qui montrait des dents longues d'un pied. Elle lui cria :

— Petit ver de terre, poussière de mes mains, je vais te manger !

— Ma belle fée, dit le matelot, tu ne me fais pas peur, je sais que tu ne voudrais pas me manger, je viens pour te faire la cour.

Il se mit à la caresser, et la vieille s'adoucissait à mesure. Il lui disait :

— Nous allons nous marier tous les deux, si tu veux, et il l'embrassait. Elle était si contente qu'elle dit au matelot :

— Tu dois avoir soif, je vais aller te chercher à boire.

Elle prit une cruche; mais dès qu'elle eut le dos tourné, le matelot prit le briquet et se mit à courir à sa force vers le rivage. En rentrant, la fée ne vit plus le briquet ; elle courut après le matelot en jetant feu et flammes, et au moment où il sautait dans le canot, elle mit la main sur lui et cria : « Je te tiens, je vais te manger ! » Mais le matelot donna un coup d'épaule et se dégagea.; il tomba dans le canot et se cassa un bras.

Quand le canot arriva le long du bord, le capitaine demanda au matelot s'il avait le briquet :

— Oui, répondit-il ; mais je n'y retournerai plus au château de la fée du diable ; j'ai le bras cassé ; un peu plus, elle me coupait les reins avec ses dents.

— Ce n'est rien, dit le capitaine.

Il prit le briquet et le donna au crapaud et lui dit :

— Voici le briquet ; mais le matelot a le bras cassé ; et il ne veut plus retourner au château.

— Tiens, répondit le crapaud, voici une bouteille ; frotte son bras avec, et demain il ne se souviendra plus de la peur qu'il a eue.

Le capitaine frotta le bras de son matelot, et il fut aussitôt guéri.

Le lendemain, le capitaine dit au matelot qu'il fallait changer de costume et retourner au château de la fée pour lui enlever l'amadou qu'elle avait sur sa cheminée ; mais le matelot disait :

— Je ne veux pas y aller de nouveau, cette fois elle me tuerait.

Le capitaine lui promit une récompense, et le décida à s'embarquer.

Il arriva à terre et entra au château. Quand la vieille le vit, elle lui cria :

— Ah ! te voilà encore, petit ver de terre, poussière de mes mains ! aujourd'hui, je vais te manger.

— Ah ! ma blonde, dit le matelot, qu'est-ce que tu as donc ?

— Tu m'as volé mon briquet.

— Ce n'est pas moi, je n'étais pas ici hier, je ne fais que d'arriver.

Il se mit à caresser la vieille et à l'embrasser en lui disant :

— Ma mignonne, quand tu voudras nous nous marierons.

Elle était si contente qu'elle dit au matelot :

— Attends-moi un moment, je vais aller te chercher à boire.

Quand elle fût partie, il prit l'amadou qui était sur la cheminée et courut à sa force du côté du canot ; mais la vieille le poursuivit, elle était la moitié plus en furie que la veille, elle vomissait feu et flammes et criait :

— Ah ! cette fois je vais te brûler.

Quand il sauta à bord du canot, elle était sur le point de l'atteindre, et elle lui brûla tous ses habits sur le dos jusqu'à la peau, et le pauvre matelot en

se sentant brûler jetait des cris à fendre l'âme. Le canot fit force de rames et arriva le long de la frégate ; mais on fut obligé de hisser le matelot à bord.

— As-tu l'amadou ? demanda le capitaine.

— Oui, répondit le matelot ; mais cette fois mon affaire est claire, je suis cuit.

Le capitaine donna l'amadou au crapaud qui lui remit une autre bouteille en lui disant de frotter le matelot, et que bientôt il serait guéri et plus leste qu'avant.

Quand il fut frotté et guéri, le capitaine lui dit :

— Il y a encore une fois à retourner au château.

— Si j'y vais encore, s'écria le matelot, je veux bien que le diable m'emporte !

Pendant tout ce temps l'équipage mangeait et buvait à discrétion, et se coulait la vie douce.

Le lendemain matin, le capitaine finit par décider le matelot à retourner au château de la vieille fée pour enlever la bague qu'elle avait sur sa cheminée.

Quand il entra, elle se mit à lui crier :

— Te voilà encore, petit ver de terre, poussière de mes mains !

Et elle ouvrait la bouche pour le prendre entre ses deux grandes dents ; mais il se mit à la caresser encore mieux, et il lui disait :

— Tu te trompes, charmante blonde, jamais je ne suis venu ici ; c'est la première fois que j'aborde à l'île. Nous allons nous marier ensemble, n'est-ce pas ?

La vieille fée était encore bien contente d'être caressée et embrassée. Elle dit au matelot qu'elle allait lui chercher à boire, et elle prit un pichet pour lui en apporter. Sitôt qu'elle fut partie, le matelot s'empara de l'anneau, et comme le capitaine lui avait dit que la vieille serait encore plus méchante, il se

mit à fuir à toutes jambes. La fée le poursuivit, et elle paraissait tout en flammes ; mais il put embarquer dans le canot avant d'avoir été touché, et quand elle arriva sur le rivage, le canot était déjà loin ; malgré cela elle lui jeta des flammes et brûla trois avirons.

Dès qu'il arriva le long du bord, le capitaine dit au matelot.

— As-tu l'anneau ?

— Oui, répondit-il.

— Donne-le-moi, et descends boire un coup à la cambuse.

Le capitaine alla voir le crapaud qui lui dit :

— Il faut faire souper l'équipage pour qu'il ait du cœur à travailler. Les voiles seront prêtes à être larguées, car il faudra appareiller dès demain matin.

Au point du jour l'équipage était debout, et il faisait une jolie brise de terre : par l'ordre du crapaud, le capitaine fit abattre la frégate, toutes voiles dehors, voiles de cacatois, contre-cacatois, et un homme se tenait la hache à la main, prêt à couper l'embossure. Quand elle fut coupée, la frégate poussée par une bonne brise de Suroué (1), se mit en marche, et elle filait seize nœuds.

Sitôt que le jour vint, la vieille fée se leva et regarda la frégate, et quand elle la vit à la voile, elle se lança à la mer à sa poursuite en jetant feu et flammes ; elle allait si vite que bientôt elle se trouva dans le sillage du navire.

— Elle va nous accoster, dit le capitaine au crapaud.

— Il faut la fatiguer, répondit-il ; mettez-les bonnettes dessus.

(1) Sud-ouest.

Quand les bonnettes furent hissées, la frégate filait dix-huit nœuds, et elle gagnait un peu la fée qui faisait voler plus gros de mer que la frégate, et en même temps, elle lançait des flammes.

La frégate finit par arriver dans des eaux où la vieille fée ne pouvait aller ; alors elle revira de bord, et retourna en grondant à son château.

*
* *

La frégate se mit en route pour Londres ; mais elle n'avait plus comme autrefois toujours vent arrière ; tantôt elle avait bon vent, tantôt vent debout.

Le crapaud avait cessé d'être crapaud en se passant au doigt l'anneau enlevé à la vieille sorcière de fée ; maintenant c'était une jolie princesse, la fille du roi d'Angleterre, que la fée avait jadis emmorphosée (1) et le capitaine commandait en son nom.

L'équipage était obligé de travailler, car le temps n'était plus le même, et il ne mangeait plus à discrétion comme auparavant.

La frégate mit dix-huit mois à s'en revenir, car elle fit le tour du monde ; elle arriva sur la rade de Londres, et hissa son pavillon. La princesse dit au capitaine de signaler au roi d'Angleterre que sa fille était délivrée. Il y avait six ans qu'elle avait été emmorphosée. Elle lui dit de donner à boire à son équipage à discrétion, et d'habiller tous les matelots comme des généraux.

Lorsque l'embarcation du roi vint à bord de la frégate, il y avait deux factionnaires à la coupée comme sur les navires de guerre. Quant le roi vit sur l'escalier le matelot qui était habillé en général, il lui dit :

(1) Métamorphosée.

— Bonjour, commandant.

— Est-ce que je suis commandant, moi, répondit le matelot en changeant sa chique de côté.

A chaque matelot qu'il rencontrait, le roi disait : « Bonjour commandant. » Mais ils lui répondaient : « Nous ne sommes point commandants, nous ne sommes que des matelots. » Il finit par demander d'être conduit au capitaine, on le mena sur la dunette, et quand il vit le vrai capitaine, il lui dit :

— Qui est-ce qui commande à bord ?

— C'est moi, sire, répondit-il.

Il le conduisit dans la chambre où il vit sa fille qui fut bien contente de le revoir. La princesse embarqua avec le capitaine dans le canot du roi, et ils s'en vinrent tous ensemble au palais.

Le lendemain, la frégate entra dans le port, et les matelots, quand elle fut amarrée, eurent toute liberté d'aller se promener dans les rues de Londres avec l'épée au côté, leurs habits galonnés, et de l'argent plein les poches. Une fois à terre, ils se saoûlèrent de leur mieux, et jamais depuis que la ville de Londres est bâtie, on n'avait vu tant de généraux courir en zig-zag dans les rues et rouler partout dans les ruisseaux.

Quand les matelots eurent fait la noce tout à leur aise, la fille du roi d'Angleterre dit à son père de les expédier chacun de son côté pour aller en France, et leur donna à chacun de quoi se mettre à l'aise.

Le capitaine épousa la princesse, et je vous promets qu'ils firent de belles noces. Au bout d'un an ils eurent un petit garçon, gentil comme tout. Le capitaine était devenu amiral, et la princesse conservait soigneusement dans une armoire le briquet et l'amadou que le matelot avait été chercher ; si la vieille fée avait pu les reprendre, elle aurait eu le

pouvoir de l'emmorphoser de nouveau; mais elle les gardait bien, et elle avait à son doigt l'anneau qui l'avait délivrée.

Cependant le gendre du roi qui était amiral de la flotte anglaise partit en division pour aller dans le Levant. Les capitaines de frégate et les commandants de vaisseaux n'étaient pas contents d'être sous ses ordres, et ils auraient bien voulu le jeter à la mer.

Une nuit qu'il était sur le pont avec son capitaine, il ventait bonne brise et le capitaine lui dit :

— Regardez-donc, amiral, comme le vaisseau fait de la route.

— Oui, oui.

— Si nous étions dans le grand canot, nous verrions encore mieux.

Ils montèrent dans le grand canot, et se mirent à causer; tout en parlant, le commandant sortit du canot, et avec son couteau il coupa les garants, de sorte que l'amiral et le canot tombèrent à la mer.

Le capitaine laissa passer quelques instants, puis il cria :

— Voilà le grand canot parti à la mer avec l'amiral !

Ils firent diminuer de la toile ; mais ils ne purent trouver le gendre du roi, et ils continuèrent leur route.

Cependant le canot dans lequel était l'amiral, ne se renversa pas en tombant à la mer, et au matin fut aperçu par un navire grec qui allait à Smyrne. Quand l'amiral y arriva, il écrivit à son beau-père de

donner l'ordre aux vaisseaux de retourner à Londres.

L'escadre revint à Londres; en entrant dans le port, elle salua la ville de vingt et un coups de canon, et les batteries de terre lui répondirent ; mais l'escadre avait les voiles en deuil ; et on vint demander qui était mort.

— C'est l'amiral, répondit-on : une nuit qu'il était dans le grand canot à regarder la marche du navire, les garants ont cassé, et il est tombé à la mer.

Le roi et la princesse furent bien chagrins et ils ordonnèrent de faire le dimanche suivant un grand service pour l'amiral qui avait disparu en mer.

Trois jours après, le navire grec mouilla sur la rade, salua la ville et envoya un canot à terre. On lui demanda ce qu'il apportait.

— C'est l'amiral, répondit-il.

L'amiral embarqua dans un canot, et le roi et la princesse furent bien heureux de le voir.

— Ah ! disaient-ils, nous vous croyions perdu, et vous êtes sauvé ! comment cela se fait-il ?

— J'ai été perdu, il est vrai ; demain je vous raconterai comment cela s'est fait.

Le lendemain, il y eut un grand repas auquel furent invités tous les officiers de la flotte. Au dessert, on fit fermer toutes les portes et des gardes furent mis en faction.

Le roi pria l'amiral de raconter comment il avait fait naufrage.

— Nous étions, dit-il, dans l'Archipel ; à la tombée de la nuit, il faisait bonne brise, je donnai le signal aux meilleurs marcheurs de diminuer de toile pour attendre les autres. A la nuit, j'étais sur la dunette avec le capitaine ; il me dit : « Amiral, il fraîchit et le navire va de l'avant ; nous serions mieux dans le grand canot pour voir la marche. »

— Je voudrais sortir, dit le capitaine qui commençait à avoir chaud aux oreilles.

— Non, restez. Tout d'un coup, il prit son couteau et coupa les garants ; le canot tomba à la mer et moi dedans ; heureusement il ne chavira pas, et quand le vent calma, je trouvai le navire grec qui me sauva, et c'est moi qui de Smyrne ai fait demander l'ordre pour la flotte de rallier Londres.

Le méchant capitaine fut brûlé sur un cent de fagots ; pour fêter son retour le mari de la princesse fit une noce aussi belle que la première, et tous les commandants de la flotte et les généraux y assistèrent. Je me trouvai avec les cuisinières, et je voulus goûter moi aussi un peu de fricot ; mais il y en eut une qui me dit que je l'embêtais ; elle me donna un coup de poëlon sur la figure, et m'envoya raconter tout ceci à M. Sébillot.

Conté en 1880, par Jean Morizot, de Saint-Cast, matelot, âgé de 50 ans environ.

III

LA ROSE

Il était une fois un homme et une femme qui avaient deux enfants. L'aîné alla chercher fortune à Paris où il était employé dans les bureaux du gouvernement, mais le jeune, très timide de sa nature, ne bougeait pas de la maison.

Un soir sa mère qui devenait vieille, lui dit :

— Pourquoi ne fais-tu pas comme les garçons de ton âge qui vont voir les filles? Tu devrais choisir une femme et te marier : je suis âgée, et je m'affaiblis tous les jours; une bru m'aiderait aux travaux de la maison, et tu serais moins seul quand ton père et moi nous mourrons.

Le garçon alla aux veillées, et y fit la connaissance d'une jeune fille que bientôt il épousa, et ses parents étaient enchantés du mariage. Mais leur joie fut de courte durée, car deux mois après les noces, la jeune femme tomba malade et mourut.

Sa mort causa à toute la maison une grande tristesse, et son mari qui ne pouvait se consoler de la perte qu'il avait faite, allait tous les soirs de six heures à onze heures au cimetière pour pleurer sur la tombe de la défunte. Il y avait un mois qu'il s'y rendait régulièrement, quand il trouva sur sa route un grand fantôme qui lui dit :

— Où vas-tu?

— Je vais prier sur la tombe de ma femme.

— Serais-tu bien aise de la revoir?

— Ah! oui, s'écria-t-il.

— Hé bien, reviens demain à pareille heure, munis-toi d'un pic et d'une pioche, et je te la ferai voir.

Le veuf ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, et il s'était procuré les outils nécessaires. Le fantôme se présenta devant lui et dit :

— Tu vas aller à la tombe de ta femme, et tu donneras un coup de pioche : aussitôt la terre va s'écarter, et la châsse se plantera debout dans la tombe ; tu frapperas un coup de pic sur le haut de la châsse qui se brisera en mille pièces, tu apercevras le linceul qui *ensuaire* ta femme et tu le déchireras. Voici une petite boîte d'argent qui contient une rose, tu l'ôteras de la boîte et quand tu la lui auras passée trois fois sous le nez, elle s'éveillera comme si elle sortait d'un profond sommeil.

Le veuf se hâta d'aller à la tombe de sa femme, et il fit ce que le fantôme lui avait ordonné, et tout se passa comme il l'avait dit ; quand il eut par trois fois placé la rose sous la figure de la défunte, celle-ci se réveilla en disant :

— Ah ! j'ai dormi bien longtemps.

Elle s'habilla dans des hardes que son mari avait apportées, et s'en retourna avec lui à la maison. Quand les parents du jeune homme le virent revenir avec sa femme au bras, ils crurent être le jouet d'un rêve ; mais lorsqu'ils furent certains qu'elle était bien vivante, la joie rentra dans la maison.

*
* *

Peu de temps après le bonhomme qui était âgé tomba malade et mourut, et la vieille femme eut

tant de chagrin qu'elle ne tarda pas à le suivre.

Le plus jeune des enfants resté à la maison écrivit à son frère de revenir au pays pour les partages; mais celui-ci lui répondit qu'il ferait mieux de venir le rejoindre à Paris, parce qu'il ne pouvait s'absenter.

La femme ressuscitée était désolée du départ de son mari, et elle lui fit promettre d'écrire tous les jours pour donner de ses nouvelles; de son côté il lui assura que son voyage ne serait pas de longue durée.

A son arrivée à Paris, il trouva son frère très malade, et comme il était occupé à le soigner, il ne pensait pas à écrire.

La jeune femme ne reçut pas de lettre le premier jour, ni le second : « Qu'a donc mon mari pour négliger de m'écrire? pensait-elle à chaque instant. Le troisième jour, elle fut tout à fait inquiète; et le dixième jour, pensant que son mari était mort, elle le pleura et prit même le deuil.

Le régiment des dragons verts vint à passer dans la ville, et le capitaine se logea à l'hôtel qui était en face de la maison de la jeune femme. Il voyait tous les jours la dame affligée, et demanda à la maîtresse de l'hôtel ce que cette belle personne avait à pleurer. Quand le capitaine eut appris que son chagrin venait de ce qu'elle n'avait point de nouvelles de son mari et qu'elle pensait qu'il était mort, il écrivit une lettre à la jeune femme, qu'il signa du nom de son beau-frère, et où il lui annonçait que son mari était trépassé.

Quelques jours après le capitaine se présenta chez la prétendue veuve, et la demanda en mariage. Elle accepta, et le lendemain des noces, elle vendit tout son bien, et partit avec son nouveau mari.

* * *

Quand son premier mari qui portait le surnom de La Rose, vit son frère hors de danger, il songea à la promesse qu'il avait faite à sa femme avant de la quitter; mais, comme son départ était fixé au lendemain, il ne jugea pas à propos de lui écrire, et il quitta Paris, se faisant une joie de retrouver sa femme.

Lorsqu'il arriva à sa maison, il fut bien surpris de voir les portes fermées, et il alla demander à la maîtresse de l'hôtel ce qui était arrivé. Il fut bien chagrin d'apprendre que sa femme s'était remariée, et il partit pour aller s'engager dans le régiment des dragons verts, où on l'employa aux écritures du lieutenant. Plusieurs fois, il essaya de revoir sa femme, mais sans y réussir.

Un soir le capitaine qui avait épousé la prétendue veuve vint dans le bureau du lieutenant, vit l'écriture de La Rose, et comme elle était nette et belle, il pria le lieutenant de lui céder son secrétaire pendant quelques jours pour aider au sien qui était surchargé de besogne.

La Rose était bien content, pensant que cette fois, il reverrait sa femme : le lendemain, il ne la vit pas encore, mais le jour suivant il entendit des pas légers, et en levant les yeux il aperçut sa femme qui, elle aussi, le reconnut malgré le changement de costume; mais ne lui parla pas.

On vint dire à La Rose que le capitaine l'invitait à dîner, et il y alla sans défiance : pendant le repas une servante lui glissa dans la poche un couvert d'argent. Après le dîner, le capitaine dit qu'un couvert d'argent avait disparu, et qu'il y avait un voleur dans la com-

pagnie : « Ma foi, pensait La Rose, on peut me fouiller si on veut, ce n'est pas moi le voleur. » Pourtant on retrouva l'objet volé dans sa poche, et il passa devant un conseil de guerre qui le condamna à mort.

Dans la prison où on l'enferma, se trouvait un vieux soldat qui passait habituellement plus de temps au violon qu'à l'exercice. La Rose avait de l'argent, et il fit venir du vin pour passer le temps.

— Père la Chique, dit-il au vétéran, j'ai encore deux mille francs ici ; si tu veux me promettre de faire ce que je te dirai, je te les donnerai.

— Je le promets, répondit-il avec empressement.

— Quand je serai mort, tu assisteras à mon enterrement ; tu remarqueras bien l'endroit où sera déposé mon cadavre, et à minuit tu viendras au cimetière avec une pioche et un pic. Dès que tu auras frappé la terre d'un coup de pioche, la terre s'écartera, et ma châsse se dressera debout dans la fosse. Si tu donnes un coup de pic sur le haut de ma châsse, elle se brisera en mille pièces, et j'apparaîtrai dans le linceul où l'on m'aura *ensuairé*. Tu le déchireras, et quand tu m'auras passé sous le nez par trois fois la rose que voici dans cette boîte d'argent, je m'éveillerai comme si je sortais d'un sommeil profond.

Le père la Chique était bien content d'avoir la somme d'argent, mais il pensa que son camarade de prison était devenu fou.

* * *

Le jour où La Rose devait être exécuté, le père la Chique ne put s'empêcher d'aller au cabaret, et c'est d'un pas chancelant qu'il suivit le cadavre jusqu'au cimetière ; il remarqua toutefois l'endroit où La Rose était enterré ; mais il se disait :

— Le pauvre garçon est bien mort : les morts ne ressuscitent pas.

Le père la Chique continua à aller d'auberge en auberge, et il dépensa gaiement, mais assez vite, les deux mille francs que La Rose lui avait donnés. Quand il ne lui resta plus que cent francs, il songea à son camarade de prison, et dit : « Il faut tout de même que j'essaie de faire ce qu'il m'avait recommandé, car je le lui ai promis.

Il acheta une pioche et un pic,et vers onze heures, il se rendit au cimetière ; il avait peur de voir se dresser devant lui quelque fantôme ; toutefois il prit peu à peu courage et arriva à la tombe, et dès qu'il eut frappé la terre de sa pioche, brusquement la châsse se leva toute droite ; il crut voir le diable, s'enfuit au plus vite et ne s'arrêta qu'à un débit voisin où il se fit servir un litre de vin, dont il cassa le goulot et qu'il siffla d'un trait.

Le vin lui redonna du courage.

— Cela s'est passé comme La Rose m'avait dit, pensa-t-il, il faut que je voie la suite.

Il retourna au cimetière, et avec le pic, il toucha le haut de la châsse qui se fendit, laissant voir le mort ensuairé dans son linceul. La peur le prit encore, et il se sauva à toutes jambes jusqu'au débit, où il absorba une autre bouteille de vin.

— Voyons, se dit-il alors, la suite de l'aventure.

Il fendit le linceul avec son couteau et passa par trois fois la rose sous le nez du mort qui se réveilla en disant :

— Je crois que j'ai fait un bon somme : où sont mes habits?

Le père la Chique lui donna les siens, et il resta en caleçon de dessous ; puis tous deux se hâtèrent de sortir du cimetière.

*
* *

La Rose ne savait trop que devenir, car il ne lui restait guère d'argent.

Un jour il entendit le tambour battre dans la rue, et il eut la curiosité de s'approcher pour ouïr l'annonce. Le roi promettait quatre mille francs à ceux qui voudraient s'engager dans un régiment chargé de fournir des sentinelles à une chapelle où depuis longtemps la fille du roi était en *morphose* (1) ; et la sentinelle qui était de garde entre onze heures et minuit ne reparaissait jamais.

La Rose se dit que la prime était bonne à toucher ; il alla signer son engagement, et, après s'être amusé toute la journée, il rentra le soir à la caserne au moment où l'on tirait au sort les sentinelles de la chapelle. C'est La Rose à qui échut la faction de onze heures à minuit.

— Me voilà bien tombé pour mon début, pensa-t-il, jamais on ne me reverra.

Quand il fut arrivé à sa guérite à la porte de la chapelle, il songea en lui-même :

— Je suis bien sot de rester ici ; je vais m'esquiver et m'éloigner au plus vite avec mon argent. On ne saura pas ce que je suis devenu, et on me croira mort comme les autres.

Au moment où il se préparait à fuir, il entendit une voix qui disait :

— La Rose, où vas-tu ?

— Tu me casses la tête.

— La Rose, où vas-tu ?

(1) En enchantement.

— Qu'est-ce que cela peut te faire? laisse-moi tranquille.

— Écoute-moi, et tu n'auras aucun mal: quand tu verras sortir la bête, pose ton fusil le long de la guérite, monte sur le haut, et la bête ne te touchera pas.

A onze heures et demie, il entendit du bruit, et se hâta de grimper sur le haut de sa guérite. La bête sortit de la chapelle en jetant feu et flamme, et elle criait:

— Factionnaire de mon père, où es-tu que je te mange?

Elle répétait ces mots, et elle se jeta sur le fusil qu'elle se mit à dévorer à belles dents, et La Rose sentait le vent de ses griffes.

A minuit, elle rentra dans la chapelle, et La Rose descendit: au lieu de trouver son fusil en mille pièces, il le vit intact, et sa faction étant finie, on vint le relever.

Le vieux roi fut très joyeux de savoir que le factionnaire n'avait pas été dévoré, car, pour que sa fille fût délivrée, il fallait que pendant trois nuits le même factionnaire montât la garde sans être atteint. Le roi fit appeler La Rose au palais, et lui donna de l'or et de l'argent, et le droit de faire ce qu'il voudrait sans être puni.

La Rose profita largement de la permission: il alla de débit en débit, et quand il fut gris, il s'amusait à casser les bouteilles, à jeter du vin sur les pantalons des messieurs, et personne ne lui disait rien.

Quand il rentra à la caserne, le sort le désigna encore pour être de faction entre onze heures et minuit.

— Pas plus de chance qu'hier, pensa-t-il.

Quand il fut à son poste, il se rappela le danger qu'il avait couru la veille, et il se prépara de nouveau à s'en aller. La même voix lui cria:

— La Rose, où vas-tu?

— Tu me casses la tête.

— La Rose, où vas-tu ?

— Laisse-moi tranquille et ne m'ennuie pas davantage.

— Écoute-moi : quand tu verras s'ouvrir la porte de la chapelle, tu placeras ton fusil devant la porte, et tu te cacheras derrière elle : la bête ne te fera aucun mal.

La bête sortit en criant épouvantablement :

— Factionnaire de mon père, où es-tu que je te mange ?

Elle mit encore le fusil en pièces, à ce qu'il semblait du moins à La Rose ; car il le retrouva intact quand la bête fut rentrée.

Le vieux roi fut encore plus joyeux que la veille, il donna à La Rose lé droit de faire tout ce qu'il voudrait, et la permission d'aller se faire héberger gratis dans les plus beaux hôtels, où il fit mille farces.

Pour la troisième fois, le sort désigna La Rose.

— C'est donc toujours à mon tour, pensa-t-il : cette fois, si je reste, j'y succomberai, car on dit toujours que le troisième coup abat le chêne.

Au moment où il se préparait à s'enfuir, la voix cria encore :

— La Rose, où vas-tu ?

— Ah ! dit-il, c'est encore toi qui viens m'ennuyer !

— La Rose, où vas-tu ?

— Laisse-moi donc en repos aujourd'hui, je t'en prie.

— Fais comme je vais te dire : tu vas te mettre devant la porte, et dès que la bête sera sortie, tu entreras dans la chapelle. Là tu verras une châsse en plomb dans laquelle tu te coucheras ; la bête rentrera, t'appellera par ton nom, et te suppliera de lui parler ; ne réponds rien ou tu es mort. Voici une

petite bouteille; quand la bête aura cessé de crier, tu lui verseras quelques gouttes sur la tête, et tu verras la plus belle princesse qui fut jamais.

La Rose fit ce que la voix lui ordonnait, et pendant que la bête poussait ces cris: « Factionnaire de mon père, où es-tu que je te mange? » il se coucha dans la châsse. La bête revint, et dit :

— La Rose, mon ami, où es-tu? réponds-moi, mon libérateur !

Après avoir parlé pendant longtemps, elle finit par se taire; alors La Rose lui versa sur la tête quelques gouttes de la bouteille, et, au lieu d'une affreuse bête, il vit une princesse belle comme le jour, avec laquelle il resta.

Au matin, il entendit une patrouille, et l'appela par une des fenêtres de la chapelle ; mais les soldats croyant avoir affaire au diable, s'enfuirent et vinrent raconter au roi que le factionnaire avait disparu.

Cependant La Rose sortit de la chapelle avec la princesse et il la mena chez son père qui fut bien heureux de la revoir.

Avant sa métamorphose, la princesse devait épouser un prince qui n'avait pas voulu se marier pendant qu'elle était enchantée. Mais elle déclara qu'elle prendrait son libérateur pour mari.

Après la noce, le roi qui était vieux céda la couronne à son gendre.

*
* *

La Rose devenu roi alla de ville en ville pour inspecter ses régiments. Quand il passa en revue celui des dragons verts, il dit au colonel :

— Colonel, il manque un homme à votre régiment.

— Ah ! sire, c'est vrai : c'est un vieux propre à rien qui se nomme le père la Chique et qui est, suivant sa coutume, au violon.

— Je veux le voir, dit le roi.

On amena le père la Chique qui se présenta avec un fusif tout rouillé. Le roi arracha les épaulettes au capitaine qui avait par ruse épousé sa femme et les donna au père la Chique.

Il fit ensuite construire un bûcher avec trois ou quatre cents fagots, ordonna d'y faire monter le capitaine et sa femme ; puis on mit le feu aux quatre coins.

Après cela, le roi La Rose fut heureux, et il l'est encore s'il vit à cette heure.

Conté en 1879, par Pierre Depais, de Saint-Cast, matelot, âgé de 28 ans.

IV

TRIBORD AMURES

Il y avait une fois, par une bonne fois, — c'est le commencement de tous les contes, — un matelot qui se nommait Tribord Amures parce qu'il amurait toujours sans varier sa voile à tribord.

Il alla trouver un capitaine qui cherchait un équipage, et il s'engagea avec lui, à la condition qu'au bout d'un an et un jour, on lui donnerait son congé, en quelque lieu que le navire se trouvât. Le capitaine y consentit et Tribord Amures monta sur le vaisseau qui ne tarda pas à se mettre en route.

Le voyage fut long : un an et un jour après l'engagement de Tribord Amures, il alla trouver son capitaine.

— Capitaine, lui dit-il, voici un an et un jour que je navigue avec vous, je viens vous demander à quitter votre bord.

— Comment veux-tu que je te débarque ? il n'y a pas une terre en vue, et la plus près est à plus de cent milles.

— Je passerai à la nage, s'il le faut, répondit Tribord Amures, mais je veux m'en aller.

Le capitaine, voyant qu'il était décidé, lui donna une petite embarcation, et comme il aimait beaucoup son matelot qui était un fin et bon marin, il lui laissa prendre des vivres, de l'eau et du vin tant qu'il voulut.

*
* *

Tribord Amures monta dans sa petite barque, et toujours sur tribord amures, il se mit à naviguer.

Il arriva à une terre qui semblait inhabitée ; il y débarqua et rencontra sur le rivage une chèvre qui lui dit :

— D'où venez-vous ? si vous restez dans cette île, vous serez dévoré par les diables qui gardent dans un château près d'ici une princesse *emmorphosée* depuis bien des ans.

— Je n'ai pas peur des diables, répondit Tribord Amures, et je ne demande pas mieux que de délivrer la princesse.

— Si vous voulez qu'elle soit démorphosée, il vous faut du courage ; vous aurez à souffrir pendant trois nuits ; mais si vous êtes blessé, j'ai un onguent qui vous guérira.

Tribord Amures alla au château : vers onze heures il entendit souffler un vent à faire trembler et il vit arriver des diables qui lui arrachèrent les cheveux, le frappèrent de coups de bâton et lui firent mille misères. Au moment où minuit sonna, ils le laissèrent ; la chèvre arriva et le frotta avec de la pommade qu'elle avait dans un petit pot. Aussitôt il fut guéri, et il ne s'apercevait point d'avoir été maltraité.

— Voilà une nuit passée, lui dit la chèvre, mais les deux prochaines seront plus terribles.

Le lendemain à onze heures les diables arrivèrent encore, plus furieux que la veille ; ils frappèrent Tribord Amures avec des barres de fer, et lui coupèrent le nez et les oreilles ; à minuit sonnant ils disparurent, et la chèvre vint le frotter avec son on-

guent. Il fut aussitôt guéri, et son nez et ses oreilles semblaient n'avoir jamais été coupés.

— C'est dur ce qu'ils me font souffrir, dit Tribord Amures à la chèvre ; mais, puisque j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout.

— Il ne vous reste plus qu'une seule nuit à passer, répondit la chèvre ; elle sera plus terrible que les autres ; mais prenez courage, mon onguent vous guérira, et la princesse sera délivrée.

Le soir d'après, à onze heures, les diables arrivèrent furieux et grinçant des dents ; ils allumèrent un grand feu pour rôtir Tribord Amures, le frappèrent, et le blessèrent en un si grand nombre d'endroits que son corps n'était plus qu'une plaie. Quand minuit sonna, il avait presque perdu connaissance, et il ne lui restait pas cinq minutes à vivre.

La chèvre vint aussitôt le frotter avec son onguent, ses plaies se fermèrent, et en quelques instants il fut aussi bien portant que jamais.

Bientôt après, il vit venir la princesse qui était belle comme les amours ; il l'emmena dans son bateau, puis il mit à la voile, et toujours sur tribord amures, il gagna la haute mer.

*
* *

Pendant qu'ils naviguaient, la princesse chantait toujours une chanson ; je ne me la rappelle pas, mais elle était la plus jolie du monde, et l'air en était doux à faire pleurer. A force de l'entendre Tribord Amures finit par l'apprendre, et il la chantait aussi quelquefois.

Ils ne tardèrent pas à apercevoir un navire, et toujours sur tribord amures, ils se dirigèrent vers lui pour demander des vivres. C'était justement le

vaisseau sur lequel il s'était embarqué, et le capitaine allait aussi pour délivrer la princesse.

Quand le canot fut bord à bord avec le navire, le capitaine reconnut son matelot :

— Tiens, c'est toi, Tribord Amures ; je suis bien aise de te voir.

Tribord Amures monta sur le navire avec la princesse; le capitaine voulait la loger dans sa cabine, mais elle ne se plaisait qu'avec le matelot qui l'avait délivrée.

Un jour que Tribord Amures était à nettoyer son canot qui était sur le porte-manteau, le capitaine ordonna à deux matelots de couper les garants ; le canot tomba à la mer, et le navire continua sa route.

Tribord Amures se désolait d'être abandonné en pleine mer dans son embarcation, sans vivres, sans rames et sans voiles.

En regardant à ses pieds, il vit une petite alène, et pour se distraire, il la piqua dans le bordage du bateau ; à sa grande surprise, il vit des avirons qui nageaient tout seuls, bien en mesure, et le mouvement continuait tant qu'il piquait le bordage avec son alène.

Il reprit courage, et ses rames étaient si bien manœuvrées qu'il faisait autant de route qu'un navire bon marcheur. Il arriva à Paris dans son bateau, et, quelque temps après, le navire à bord duquel était la princesse entra aussi dans le port de Paris, et tira une salve de coups de canon pour annoncer son arrivée. Le roi fut bien joyeux de revoir sa fille qu'il croyait perdue à jamais ; il combla de présents le capitaine et même il voulait lui donner la princesse en mariage.



*
* *

Cependant Tribord Amures cherchait un moyen de revoir la princesse. Il se présenta au château du roi, et demanda si on n'avait point besoin de quelqu'un pour garder les vaches.

— Si, lui répondit-on, notre pâtour est parti.

On lui donna le troupeau à garder, et la nuit il couchait dans l'écurie. La chambre de la princesse se trouvait justement au-dessus, et la nuit, il chantait la chanson qu'elle lui avait apprise.

La princesse reconnut sa chanson, et elle se dit :

— Il faut que Tribord Amures soit ici, car il n'y a que lui et moi à connaître cette chanson.

Elle fit, dès le lendemain, dire à Tribord Amures de venir lui parler, et quand il l'eut reconnue, il lui sauta au cou, et la princesse bien contente envoya chercher le Roi.

— Papa, lui dit-elle, voilà celui qui m'avait délivrée ; pendant que j'étais à bord de son petit bateau, je lui chantais une chanson, et il l'a apprise. Écoute comme il sait bien l'air.

Le matelot chanta, et le Roi dit :

— C'est bien vrai ; le capitaine n'est qu'un imposteur, que faut-il lui faire?

— Pas grand'chose, répondit Tribord Amures, il m'a fait jeter à la mer; qu'on chauffe un four, et qu'on le mette dedans.

Tribord Amures épousa la princesse : ils firent de belles noces, et ils vécurent tous deux très heureux.

Et, Ni, ni,
Mon petit conte est fini.

Conté en 1880, par Auguste Macé, de Saint-Cast, matelot, âgé de 18 ans.

V

LES FÉES DE LA MER ET LES MARINS

Il était une fois un navire qui partit de Saint-Malo pour aller à Marseille. Quand il arriva au port, les matelots mouillèrent l'ancre; mais elle se trouva à tomber sur le dos d'une fée de la mer. Aussitôt, sans qu'on vît personne, l'ancre fut tirée de l'eau, et jetée dans le haut de la mâture où elle resta accrochée.

Les matelots qui ne savaient d'où venait cette chose surprenante, restèrent bien ébahis; puis ils montèrent dans la mâture pour chercher leur ancre qu'ils mouillèrent une seconde fois. Elle mordit le fond et ne fut pas bougée.

Alors se fit entendre une voix qui disait :

— C'est bien heureux pour vous, marins, que votre ancre ne soit pas tombée cette fois-ci sur moi; car vous étiez tous morts. Je suis une fée de la mer, et c'est moi qui ai jeté votre ancre dans le haut de la mâture, parce qu'elle était tombée sur mon dos.

En entendant cela, les matelots s'écrièrent tous ensemble :

— Fée de la mer, montrez-vous à nous, que nous vous voyions.

A ces mots, elle s'attira au-dessus des vagues, et elle se tint à flot, pendant que les matelots lui demandaient pardon.

Elle leur dit :

— Dans quelque port que vous vous trouviez, avant de mouiller votre ancre, criez : « Fées de la mer, êtes-vous là ? » car si elle venait à tomber sur une seule fée de la mer, vous seriez tous perdus.

La fée jeta ensuite à bord du navire un petit poisson doré, et elle dit au capitaine :

— Ne laisse pas manquer d'eau ce petit poisson ; mais ramasse-le soigneusement dans une boîte remplie d'eau. Quand tu voudras quelque chose, tu n'auras qu'à le lui demander, et tu l'auras aussitôt. Voici ce qu'il faudra lui dire :

> Par la vertu de Basquienne,
> Des fées de mer la reine,
> Mon petit poisson doré,
> Accorde-moi tout ce que je demanderai.

Le capitaine et les matelots remercièrent Basquienne, reine des fées de la mer, et elle se replongea sous les flots.

L'équipage fit le chargement du navire à Marseille, et ensuite ils mirent à la voile pour Londres. Quand le capitaine arriva dans le port de Londres, il dit à son petit poisson doré :

> Par la vertu de Basquienne,
> Des fées de mer la reine,
> Mon petit poisson doré,
> Accorde-moi ce que je demanderai.

Puis il fit sa demande :

— Je désire, dit-il, qu'avec le chargement que j'ai, ma fortune et celle de mes matelots soient faites.

Il vendit si bien ses marchandises, qu'en ce seul voyage il gagna assez d'argent pour se retirer à terre et y vivre comme les plus riches bourgeois. Il em-

porta avec lui le petit poisson doré, et il vécut heureux avec sa femme et ses enfants.

L'équipage avait aussi fait fortune; je pense que les matelots vécurent heureux aussi, ainsi que les deux novices et le mousse.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

VI

LE PRINCE IVROGNE

Il y avait une fois un roi d'Espagne qui était marié depuis longtemps, et n'avait point d'enfant. Il finit par en être si contrarié qu'il renvoya sa femme et lui ordonna de sortir du royaume.

Voilà la reine partie : comme elle s'en allait bien tristement, elle rencontra sur sa route une fée qui lui demanda pourquoi le roi l'avait chassée : elle répondit que c'était à cause qu'elle ne lui donnait point d'enfant.

— Hé bien ! lui dit la fée, retournez sur vos pas ; dans neuf mois d'ici vous aurez un garçon ; mais prenez bien garde de boire quoi que ce soit en vous en allant, sinon votre fils deviendra un ivrogne fieffé à partir de vingt et un ans.

La reine revint sur ses pas ; mais, comme il faisait chaud, elle fut prise par la soif et rencontrant sur sa route un petit ruisseau dont l'eau était très claire, elle ne put s'empêcher d'en boire un gorgée pour se désaltérer. En arrivant au château, elle raconta au roi ce que la fée lui avait dit ; mais il ne voulut pas la croire d'abord, et elle fut obligée de lui attester par serment qu'elle avait vraiment rencontré la fée.

Neuf mois après elle eut un garçon bien portant : le jour du baptême, il vint une fée amie du roi. Quand il s'agit de douer l'enfant, elle dit :

— Je n'ai pas le pouvoir de détruire ce que l'autre fée a ordonné ; mais, au lieu d'être ivrogne à partir de vingt et un ans, il le sera dès son enfance, et à vingt et un an accomplis il cessera de boire avec excès.

Pour empêcher son fils de boire, le roi l'enferma dans une tour avec un précepteur pour le surveiller et l'instruire, et jamais on ne lui donnait ni vin ni liqueur, et jamais il n'en avait vu.

Un jour que le précepteur était dans sa chambre, le prince regarda par le trou de la serrure et le vit qui buvait au goulot d'une bouteille et semblait y prendre un grand plaisir. Sitôt qu'il fut descendu, le jeune prince entra dans sa chambre et courut au buffet où il avait vu son maître prendre une bouteille, et il se mit à boire. Le vin lui parut si bon qu'il en but jusqu'à se rendre saoûl perdu, et quand il voulut rentrer dans son appartement, les jambes lui manquèrent et il dégringola les marches de l'escalier. Le précepteur, qui le trouva ivre-mort, alla avertir le roi qui vint aussitôt, et, voyant que la destinée de son fils s'accomplissait malgré toutes les précautions, il le fit mettre en liberté.

*
* *

Son père ne lui donnait pas un sou ; mais sa mère lui fournissait de l'argent en cachette; tous les jours il invitait à boire les mauvais sujets de la ville, et il buvait avec eux jusqu'à ce qu'il fût saoûl à rouler sous la table. Mais il ne tarda pas à s'ennuyer en Espagne, et il vint en France où il s'engagea dans l'armée; il fut envoyé en garnison dans un fort de Nantes, et comme il avait de l'instruction, son général le prit pour donner des leçons à

ses enfants ; mais tous les soirs le prince se saoûlait dans les cabarets.

En ce temps-là, il n'était pas facile d'envoyer des nouvelles de Nantes à Paris; plusieurs soldats qui étaient partis pour porter des lettres avaient été arrêtés et assassinés en traversant une forêt. Le général aurait pourtant bien voulu donner au roi des nouvelles de son fort, et le prince lui demanda de le charger de porter des dépêches à Paris. Il se mit en route avec son fusil; mais il avait sur le dos un petit baril de cognac attaché comme celui d'une cantinière. Un peu avant d'arriver à la forêt, il voulut boire un coup, pour se donner du cœur; mais il se saoûla plus d'à moitié et s'endormit au pied d'un arbre après avoir mis son baril sous sa tête pour lui servir d'oreiller.

Il fut réveillé par une voix de femme qui criait au secours; il prit sa carabine et voyant un homme qui poursuivait une jeune fille, il l'étendit raide mort. La jeune fille était tombée évanouie, et comme elle ne donnait plus signe de vie, il voulut prendre dans sa bouche un peu de cognac pour lui verser sur les lèvres ; mais il ne put s'empêcher de l'avaler; alors il prit son baril et versa avec la bonde un peu de liqueur sur les lèvres de la jeune fille. Elle revint à elle et lui dit :

— Vous êtes mon libérateur, je vais m'en aller avec vous.

— Mais, répondit le prince, nous ne suivons peut-être pas la même route. Où allez-vous?

— A Paris.

— Et moi aussi; nous pouvons faire route ensemble.

Ils se dirigèrent tous les deux vers Paris ; mais le prince buvait toujours. Quand ils furent arrivés

auprès de la ville, la jeune fille, qui était une princesse, lui donna une bourse pleine d'or et une mèche de ses cheveux qu'elle lui recommanda de mettre à sa boutonnière, puis elle le quitta et retourna au Louvre. Elle dit à son père le roi de France qu'en traversant la forêt elle avait été attaquée par un brigand; mais qu'un soldat l'avait délivrée. Malheureusement, ajouta-t-elle, il est toujours saoûl, et comme il a des papiers à vous remettre, il faut le faire conduire ici par vos soldats de brigade en brigade, de crainte qu'il ne lui arrive malheur. Le roi donna ordre à ses soldats d'aller chercher le jeune homme. Ils le trouvèrent qui faisait la noce, et comme il avait de l'argent en poche, il saoûla les soldats qui tombèrent par terre, aussi ivres que lui. La patrouille les rencontra, mais comme ils étaient habillés pareillement, on ne savait lequel des soldats portait une lettre au roi. L'officier le reconnut à la mèche de cheveux qu'il avait à la boutonnière, et il l'amena au palais.

Le soldat remit ses papiers, et le roi fut bien aise de savoir des nouvelles du fort de Nantes.

— Comment as-tu pu arriver jusqu'ici? lui demanda-t-il.

— Je n'ai pas eu grand mal, répondit le prince, si ce n'est qu'en traversant la forêt j'ai trouvé un brigand qui poursuivait une jeune fille, mais je l'ai tué, et je l'ai délivrée.

Il ne savait pas que la jeune fille était princesse. Le roi le fit entrer dans sa garde; mais il faisait la noce, car souvent la princesse lui remettait de l'argent. Son capitaine venait aussi boire avec lui, et c'était toujours le prince qui payait. Un jour qu'il était sorti, le capitaine fouilla dans son manteau et vit une lettre où la fille du roi lui don-

nait rendez-vous. Il y alla à la place de son soldat, mais dès que la princesse le vit, elle lui ferma la porte au nez. Le capitaine s'en revint tout en colère, et il mit le soldat à la porte ; alors celui-ci prit son fusil et le tua.

Aussitôt il fut mis au cachot, et le conseil de guerre le condamna à être fusillé. Mais la princesse dit à son père que c'était le soldat qui lui avait sauvé la vie, et elle le supplia de lui faire grâce.

Le soldat épousa la fille du roi qu'il avait délivrée, et comme à ce moment, il avait atteint l'âge de vingt et un ans, il ne se saoûlait plus.

Le jour du mariage quand on fut à table, le roi dit :

— Il faudrait donner des grades à mon gendre; car il ne peut rester simple soldat.

— C'est vrai, répondit un des ministres, il faut le faire colonel.

— Général, dit un autre.

— Prince, ajouta un troisième.

A ce moment, le soldat se leva, et enlevant son manteau, il se montra vêtu comme un fils de roi.

— Prince, je suis, s'écria-t-il, prince d'Espagne.

Le roi de France fut bien content d'avoir pour gendre un prince au lieu d'un soldat. Le prince d'Espagne resta à la cour avec sa femme, et, quand le roi de France mourut, ce fut lui qui prit la couronne.

Conté en 1880, par François Depays, dit Jean Bart, de Saint-Cast, second, âgé de 30 ans. Il tient ce conte de son père, marin comme lui.

VII

LE BATEAU QUI VA SUR TERRE COMME SUR MER

Il était une fois une bonne femme qui avait trois enfants, et elle avait bien du mal à gagner du pain pour elle et pour sa famille.

Un jour, l'aîné lui dit :

— Ma mère, je vais faire mon tour de France ; je tâcherai de gagner ma vie, et je vais aller voir si je pourrais faire le bateau qui marche sur terre comme sur mer; j'ai entendu dire que le roi donnera sa fille en mariage à celui qui aura réussi à le construire.

— Va, mon fils, lui dit la bonne femme, et tâche de réussir, car nous ne sommes guère riches.

Elle lui donna un morceau de pain et une pièce de deux sous.

Le jeune garçon se mit en route, et il rencontra une vieille chercheuse de pain qui lui dit :

— Où vas-tu, mon garçon?

— Qu'est-ce que cela te fait, la vieille? répondit-il.

— Qu'as-tu dans ton mouchoir?

— Une bouse de vache.

Il entra dans la forêt pour essayer de faire le bateau qui marchait sur terre comme sur mer, mais à chaque coup de hache qu'il donnait, il faisait des écuelles. Il se lassa bientôt et voulut manger, mais

au lieu du pain qu'il pensait trouver dans son mouchoir, il n'y vit que de la bouse de vache.

Il revint furieux chez sa mère, jurant comme un casseur d'assiettes, et l'accusant de s'être moquée de lui; mais quand il ouvrit son mouchoir, au lieu de la bouse de vache qu'il y avait vue, c'était le pain que lui avait donné sa mère.

Le lendemain, le second des enfants se mit en route à son tour : sa mère lui donna comme à l'autre un morceau de pain et deux sous.

Il rencontra encore la vieille qui lui dit :

— Où vas-tu, mon garçon?

— Qu'est-ce que cela te fait, la vieille?

— Qu'as-tu dans ton mouchoir?

— Du crottin.

— Hé bien, si tu en as, tu en mangeras.

Il alla à la forêt et se mit à l'ouvrage; mais, comme il ne faisait que des écuelles, il se lassa et voulut manger; quand il ouvrit son mouchoir, il était rempli de crottin. Il revint furieux à la maison, et dit à sa mère :

— Faut-il que tu sois mauvaise d'avoir mis du crottin dans mon mouchoir!

— Mais, non, répondit-elle, c'est du pain que j'y avais mis ce matin.

Elle ouvrit le mouchoir, et on y trouva du pain.

Le jour d'après, le troisième enfant voulut se mettre en route à son tour; sa mère ne l'aimait pas, parce qu'il était petit et laid. Il lui dit :

— Je veux aller faire mon tour de France aussi moi.

— Ton tour de France, pauvre innocent! répondit sa mère.

— Pourquoi pas, dit le petit gars; j'ai bon courage, et avec du cœur on va loin.

Au lieu de lui donner comme aux autres un morceau de pain beurré et deux sous, elle lui coupa un morceau tout sec et tout petit, et ne lui donna qu'un sou.

Il se mit en route, et il rencontra la vieille femme qui lui dit :

— Où vas-tu, petit gars ?

— Je ne sais pas trop, répondit-il.

— Je sais bien, moi : tu vas pour faire le bateau qui marche sur terre comme sur mer, afin d'épouser la fille du roi. Qu'est-ce que tu as là ?

— Un petit morceau de pain sec ; mais si vous voulez, je vais vous en donner la moitié.

— Je veux bien ; mais n'as-tu plus rien ?

— Si, j'ai un sou, à votre service.

— Hé bien, mon garçon, puisque tu as été bien gentil, va dormir dans le bois, et quand tu t'éveilleras, le bateau sera à côté de toi.

Le petit gars alla dormir, et quand il se réveilla, il vit un beau bateau qui marchait sur terre comme sur mer. Il monta à bord et se mit en route.

*
* *

Il rencontra sur son chemin un homme qui léchait les pierres d'un four :

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

— Je suis crevé de faim ; je lèche un four où l'on n'a pas cuit depuis deux cents ans, et je sens encore le goût du pain.

— Viens avec moi, et tu auras du vrai pain tant que tu voudras.

L'homme qui léchait le four monta à bord du bateau qui marchait sur terre comme sur mer, et en

continuant leur route, ils virent un homme qui léchait les douves d'une barrique de vin.

— Que fais-tu là ? lui demanda le petit gars.

— Je suis crevé de soif, répondit-il ; je lèche cette barrique : il y a deux cents ans qu'il n'y a eu de vin dedans, et j'en sens encore le goût.

— Viens avec moi, dit le petit gars ; je te ferai boire du vin tant que tu voudras.

L'homme monta à bord du bateau, qui continua sa route, et arriva à un endroit où un homme était couché et appliquait l'oreille à la terre :

— Que fais-tu là ? lui demanda le gars.

— J'écoute l'herbe qui pousse ; il y a plus de deux cents ans que mon blé est en herbe.

— Viens avec moi, je te donnerai du blé qui sera en épis.

Voilà le bateau qui allait sur terre comme sur mer, et il avait trois hommes à bord, non compris le capitaine ; sur sa route il rencontra un homme qui avait les deux jambes attachées :

— Que fais-tu là ? lui demanda le jeune garçon.

— Je cours après un lièvre, je me suis lié les jambes pour ne pas le dépasser.

— Viens avec moi, lui dit-il.

*
* *

L'homme qui s'attachait les jambes pour s'empêcher de courir monta à bord, et le bateau qui marchait sur terre comme sur mer, continuant sa route, arriva devant le palais du Roi. Le Roi fut émerveillé du bateau ; mais quand la princesse vit le petit homme laid et noiraud qui était à la barre, elle dit à son père :

— Je n'en veux point, papa, il est trop vilain.

— Nous allons, répondit le Roi, lui trouver de la besogne. C'est très bien, mon garçon, d'avoir amené le bateau qui marche sur terre comme sur mer; mais il vous reste encore d'autres épreuves à accomplir avant de vous marier avec ma fille. Il faut d'abord que vous me trouviez un homme qui soit capable de manger tout le pain qu'il y a dans la ville.

Le jeune garçon s'en revint à bord l'oreille basse, et il disait à ses compagnons d'un air désolé :

— Jamais je n'aurai la fille du roi, car jamais je ne trouverai un homme capable de manger en un jour tout le pain d'une grande ville.

— N'est-ce que cela? lui dit celui qui léchait les tuiles du vieux four ; ne te fais pas de chagrin, et laisse-moi agir.

Il alla à la ville, et on mit devant lui une charretée remplie de gâches de pain ; mais il les fit disparaître en un instant ; on lui en apporta une seconde qu'il avala avec la même facilité. Comme il en redemandait encore d'autres ; on alla prévenir le roi qui dit :

— Il va nous ruiner, ce coquin-là ; c'est assez pour aujourd'hui, et je te donne l'épreuve gagnée ; mais demain il faudra, dit-il au petit gars, que tu m'amènes un homme capable de boire tout le vin qu'il y a dans la ville.

Le jeune gars revint à bord aussi désolé que la veille, et il raconta à ses compagnons ce que le roi exigeait de lui.

— N'est-ce que cela? lui dit celui qui léchait les douves de la vieille barrique ; ne te fais pas de chagrin, je me charge de mettre le roi à quià.

Il descendit à terre le lendemain, et arriva au palais du Roi avec le jeune gars ; on mit devant lui un grand verre et des bouteilles de vin :

— Vous moquez-vous de moi ? s'écria-t-il ; allez me chercher des barriques.

On lui en amena un chargement ; il les prenait dans ses mains, les supait en un clin d'œil, et les rejetait de côté, vides comme une coque d'œuf. Il criait qu'on ne le servait pas assez vite, et quand il eut bu deux ou trois charretées, on prévint le roi que le vin disparaissait aussi vite que le pain de la veille.

— Il va nous ruiner, dit-il à sa fille ; est-ce que tu ne veux pas épouser le petit gars ?

— Ah ! non, répondit-elle, il est trop laid ; tâchez de trouver un moyen de me débarrasser de lui.

— Sois tranquille, cette fois, je vais le prendre ; mais ce sera la dernière épreuve. J'ai, dit-il au garçon, trois cents lapins ; je te les donnerai demain à garder ; mais il faudra que tu me les ramènes le soir, et qu'il n'en manque pas un.

Le petit gars rentra bien désolé à bord du bateau qui marchait sur terre comme sur mer, et il raconta à ses compagnons la nouvelle épreuve qui lui était imposée :

— Ne te fais pas de chagrin, lui dit l'homme qui s'attachait les jambes pour s'empêcher de courir trop vite ; je les rattrapperai bien s'ils s'enfuient.

Le lendemain, on mit les trois cents lapins hors de leur cage, et ils coururent dans les bois : celui qui, les jambes attachées, attrapait les lièvres à la course, courait après eux et les ramenait vite, mais ils s'enfuyaient aussitôt, et c'était chaque fois à recommencer.

Le jeune garçon se désespérait, quand il vit paraître devant lui la bonne femme avec laquelle il avait partagé son morceau de pain :

— Ah ! ma pauvre femme, lui dit-il ; je ne peux parvenir à faire tenir ensemble les trois cents lapins

du roi, et si je ne les lui ramène pas, je n'aurai point la princesse.

— Tiens, lui dit la vieille, voici un sifflet ; quand tu voudras rassembler tes lapins, tu n'auras qu'à souffler dedans, et ils accouront tous.

Le jeune garçon la remercia beaucoup, et quand vint le soir, il siffla ; tous les lapins se rassemblèrent et se mirent sur deux rangs, les plus gros en avant comme des chefs, sur les côtés et en serre-files, et ils marchaient au pas comme un régiment qui suit les tambours et les clairons.

Ils entrèrent dans la cour du palais, et le roi en les voyant ne pouvait s'empêcher de rire.

Il dit à sa fille :

— Je crois décidément que tu seras obligée de te marier avec celui qui a amené le bateau qui marche sur terre comme sur mer.

— Ah ! papa, répondit la princesse, essayons encore une fois de nous débarrasser de lui.

Il ordonna au jeune garçon d'aller un jour à la forêt avec ses lapins, et de les ramener tous le soir.

Le lendemain le roi se déguisa et vint à la forêt :

— Bonjour, dit-il au jeune garçon ; voulez-vous me vendre un de vos lapins ?

— Non, répondit-il, mes lapins ne se vendent pas, ils se gagnent.

— Comment ?

— Tournez-vous, et laissez-moi faire sans murmurer, et je vous donnerai un de mes lapins.

Le roi se tourna, et le jeune garçon, sans respect pour la majesté royale, lui donna un grand coup de pied dans le derrière, puis il lui remit un de ses lapins que le roi emporta dans ses bras ; mais quand il eut fait quelques pas, le garçon siffla et le lapin revint prendre place au milieu des autres.

La cuisinière du roi vint à son tour, et dit au jeune gars :

— Voulez-vous me vendre un de vos lapins?

— Non, mon lapin ne se vend pas, il se gagne , mais si vous vous laissez sans murmurer faire ce que je voudrai, je vous le donnerai.

Le petit gars lui appliqua une grande claque sur les fesses, et la cuisinière mit un lapin dans son tablier; mais dès qu'elle eut quitté le bois, le garçon eut recours à son sifflet, et le lapin revint aussitôt parmi les autres.

La fille du roi, apprenant que les lapins s'étaient échappés, se dit :

— Je vais bien l'attraper, moi.

Elle se déguisa, prit un panier qui fermait à clé, et vint à l'endroit où était le jeune garçon.

— Voulez-vous, lui dit-elle, me vendre un lapin?

— Mon lapin ne se vend pas, il se gagne ; mais je vous le donnerai si vous vous laissez faire sans murmurer ce que je voudrai.

La fille y consentit, et le jeune garçon lui appliqua une giffle qui lui fit voir trente-six chandelles ; puis il lui donna un lapin qu'elle mit dans son panier, et, après l'avoir soigneusement fermé à clé, elle s'en alla.

Le jeune garçon siffla ; mais le lapin ne revint pas : il siffla une seconde fois, et ne le vit pas davantage ; il siffla une troisième fois, et son lapin accourut.

Et comme le soir était venu, il les amena au palais du roi, sur deux lignes, marchant au pas comme un régiment commandé par des officiers et précédé par les tambours et les clairons.

Alors le roi dit à sa fille :

— Voilà un petit gars qui est bien fin ; il faut te marier avec lui ; car on aurait beau faire, il nous mettrait tous à bout.

La princesse se décida au mariage ; ils firent de belles noces : les petits cochons couraient par les rues, tout rôtis, tout bouillis, et qui voulait en coupait un morceau.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

VIII

LE PETIT MARIN

Il était une fois une veuve qui avait perdu son mari à la mer; quand elle n'eut plus ce que gagnait son homme, elle tomba dans la misère, et elle ne savait comment donner du pain à ses trois enfants qui étaient tout petits ; alors pour ne pas les laisser mourir de faim, elle les emmena avec elle et se mit à demander la charité de porte en porte.

Un soir qu'elle traversait un bois, elle fut surprise par la nuit, et ne savait où coucher. Ses enfants qui avaient peur se serraient contre elle en pleurant; elle regarda de tous côtés, et elle finit par apercevoir une lumière à travers les arbres. Les enfants lui dirent:

— Allons demander là-bas un coin pour nous coucher; sans doute on n'aura pas le cœur de nous le refuser.

— Mais, répondit-elle, ce sont peut-être de mauvaises gens.

— Allons-y tout de même, répétaient les enfants; ici nous aurions froid et les bêtes nous mangeraient.

Ils marchèrent du côté de la lumière, et bientôt ils frappèrent à une porte.

— Qui est là? leur cria-t-on.

— Une pauvre malheureuse veuve qui est égarée avec ses trois petits enfants : ayez pitié de nous.

On lui ouvrit la porte et elle entra avec ses enfants

6.

dans une caverne; les gens qui y demeuraient étaient des voleurs, et ils avaient avec eux une vieille, vieille bonne femme, qui avait l'air d'avoir plus de mille ans, et qu'ils appelaient la mère Grippi (1).

La veuve conta sa misère aux voleurs; ils ne lui firent point de mal, mêmement la mère Grippi leur donna à souper, soigna les enfants et les fit se coucher dans un coin de la caverne. Ils y restèrent plusieurs jours; mais, comme la veuve voulait s'en aller, la mère Grippi lui dit:

— Laissez-moi ici votre fils aîné; je prendrai soin de lui et il ne manquera de rien, et je vous donnerai un secret qui pourra vous être utile.

— Je le veux bien, répondit la veuve, si le petit gars consent à rester avec vous, car je me reprocherais de l'y avoir forcé.

L'enfant répondit qu'il voulait bien demeurer dans la caverne, et la mère Grippi dit à la veuve:

— Quand vous demanderez la charité, vous n'aurez qu'à souffler sur les personnes, et il leur arrivera le bien ou le mal que vous leur souhaiterez; si vous voulez faire changer le vent, vous n'aurez qu'à souffler du côté d'où vous désirez qu'il vienne, et aussitôt ce sera de là qu'il soufflera.

Elle lui donna deux ou trois pièces d'or, et, la nuit venue, les voleurs menèrent la veuve et les deux enfants loin, bien loin du bois, afin qu'elle ne pût savoir où se trouvait leur caverne.

*
* *

La veuve se remit en route pour chercher son pain; en arrivant auprès d'une ville, elle vit passer plu-

(1) Grippi est un des noms du diable.

sieurs belles voitures à la file ; c'était le cortège du fils du roi qui venait de se marier avec une princesse. Elle alla tout droit à la plus belle voiture et demanda la charité ; mais la dame ne fit pas mine de la voir et le monsieur ne daigna même pas la regarder.

Elle s'approcha d'une autre voiture, et ceux qui étaient dedans lui jetèrent quelques pièces de monnaie.

— Merci bien, leur dit-elle, vous êtes plus honnêtes que les gens de ce beau carrosse qui n'ont pas eu pitié de mes pauvres enfants.

— Ce sont, lui répondirent-ils, le prince et la princesse : ils viennent de se marier aujourd'hui et il ne faut pas les importuner.

Mais la veuve qui n'était guère bonne, et qui voulait savoir si la mère Grippi lui avait réellement fait un don, retourna au beau carrosse et dit :

— Charité, s'il vous plaît.

— Retirez-vous, bonne femme, répondit la princesse d'un air contrarié.

La pauvresse souffla sur elle et dit :

— Puisque vous avez si mauvais cœur, votre premier enfant sera sourd et muet.

Le prince voulut faire arrêter la veuve ; mais elle se sauva dans la foule et on ne put la retrouver.

Elle continua à aller de porte en porte demander la charité, et, malgré la misère, ses deux enfants prirent de la force en avançant en âge. Un jour l'aîné, qui avait treize ans, dit à sa mère :

— Maman, quand notre père naviguait, il rapportait de l'argent à la maison ; nous étions bien à l'aise, et nous n'allions point chercher notre pain. Je veux m'embarquer. Quand vous serez seule avec mon petit frère, il vous sera plus facile de trouver votre vie.

— Je veux aussi naviguer comme mon père, s'écria l'enfant qui avait dix ans.

Leur mère les mena à un capitaine qui faisait son équipage.

— As-tu déjà embarqué ? demanda-t-il à l'aîné des jeunes gars.

— Non, monsieur, mais mon père était bon marin.

— Tu es bien petit, et tu ne seras bon qu'à être mousse. Quel âge as-tu ?

— Treize ans, monsieur, et mon frère en a dix ; il voudrait aussi naviguer.

— Ces enfants sont à vous, bonne femme ? dit le capitaine.

— Oui, répondit la veuve ; j'ai bien du mal à leur trouver du pain. Prenez-les avec vous par charité.

— Allons, dit le capitaine ; je les embarque tous deux ; l'un sera mousse à la chambre et l'autre à la cuisine.

Les voilà à bord du navire qui bientôt se mit en route pour une longue traversée. Ils faisaient de leur mieux et ils grandissaient en capacité et en âge ; ils étaient si gentils et si obéissants que le capitaine ne les voyait pas son content, et tout l'équipage les aimait. A la fin du voyage, l'aîné était novice, et ils revinrent au port où ils s'étaient embarqués.

*
* *

Pendant leur absence, la princesse avait eu un fils. Tant qu'il fut sur les bras, on ne s'aperçut pas qu'il était sourd et muet ; mais à l'âge de deux ans, il ne parlait ni n'entendait, et le roi en était désolé. Il fit publier au son du tambour qu'il donnerait la moitié de son royaume et sa fille en mariage à celui qui

pourrait retrouver la pauvresse qui avait jeté un sort sur son petit-fils.

On ne parlait que de cela dans la ville, et le soir où ils débarquèrent, les petits marins l'entendirent raconter à l'auberge où ils soupaient. Ils savaient bien que c'était leur mère qui avait soufflé sur la princesse. L'aîné dit à son frère.

— Si je pouvais retrouver notre mère, j'aurais la moitié du royaume, et j'épouserais la fille du roi; je ne sais pas où elle est; mais si tu veux nous allons tous les deux partir à sa recherche. Si j'ai la moitié du royaume, j'aurai avec quoi te mettre à l'aise pour le restant de tes jours.

Les voilà tous les deux en route; le petit mousse dit à son frère:

— Notre mère est peut-être retournée à la caverne; mais comment y arriver? il faut que nous marchions la nuit dans le bois; peut-être verrons-nous, comme l'autre fois, une lumière à travers les arbres.

Ils entrèrent dans le bois après le coucher du soleil, et jusqu'au jour, ils le parcoururent en tous sens, mais sans rien voir; le jour venu ils mangèrent un peu de pain et ils s'endormirent au pied d'un arbre. La seconde nuit, ils recommencèrent à marcher, et tout d'un coup ils se virent entourés par les brigands qui leur crièrent:

— Qui va là?

— Deux pauvres orphelins qui cherchent un gîte et ne savent où passer la nuit.

— Venez avec nous.

— Est-ce bien loin? nous sommes si lassés que c'est à peine si nous pouvons mettre les pieds l'un devant l'autre.

—Suivez-nous, dirent les brigands, et sans répliquer.

Ils allèrent à un château où ils savaient qu'un tré-

sor était caché ; ils mirent le feu à la partie opposée à celle où se trouvait le trésor, et, pendant que tout le monde s'occupait à éteindre l'incendie, ils enlevèrent l'argent et s'enfuirent.

Les petits marins qui suivaient la troupe entendirent donner à un des brigands le surnom que leur frère portait dans le souterrain. Ils s'approchèrent de lui et dirent :

— Est-ce que vous ne seriez pas notre frère aîné ?

— Votre frère ? j'avais en effet deux petits frères, serait-ce vous ?

Ils lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé depuis la sortie de la caverne, et comment à leur retour à terre ils avaient appris que le roi donnerait sa fille et la moitié de son royaume à celui qui pourrait retrouver leur mère.

— Je ne l'ai jamais revue, dit l'aîné des frères ; elle est morte, je pense. Venez avec nous ; la mère Grippi vous donnera peut-être le pouvoir de la retrouver ou elle vous enseignera son secret. Mais ne dites point aux autres que vous êtes mes frères ; c'est seulement dans la caverne que vous avouerez que vous êtes partis à la recherche de votre mère. Si on essaie de vous retenir, ne restez pas : pour moi je suis engagé avec eux, mais j'en suis bien marri.

Quand les voleurs furent entrés dans la caverne, ils trouvèrent au coin du feu la mère Grippi qui surveillait la broche. Elle leur servit un bon dîner, puis elle dit :

— Vous avez amené ici deux jeunes gens nouveaux ; je les ai vus autrefois.

— Où donc ? demandèrent les voleurs.

— Ma foi, répondit la mère Grippi, c'était ici.

— C'est vrai, dit l'aîné des petits marins ; nous y sommes venus avec notre mère un soir que nous

ne savions où coucher, et nous avons été bien reçus ; je vous reconnais bien, la mère Grippi.

— Ah ! mes petits enfants, cherchez-vous encore votre pain ?

— Non, nous sommes marins. En arrivant au port, nous avons appris que le petit-fils du roi était sourd et muet, et que celui qui retrouverait la femme qui lui a jeté le sort aurait pour récompense la fille du roi et la moitié du royaume. Nous sommes partis à la recherche de notre mère qui a soufflé sur la princesse ; mais nous ne la trouvons point.

— Ah ! dit la vieille, elle est loin, bien loin d'ici. Restez avec nous, vous ne manquerez de rien, et vous serez comme votre frère aîné qui a de l'argent tant qu'il en veut ; c'est lui qui héritera de mes enfants.

— Non, répondit le plus âgé des marins, nous ne resterons pas ici ; mais si vous voulez nous rendre service, accordez à l'un de nous le pouvoir que vous aviez donné à notre mère.

— Je le voudrais bien, dit la vieille ; mais je ne suis pas la maîtresse ; allez demander au père Grippi s'il y consent.

Les deux petits gars allèrent trouver le bonhomme et il eut pitié d'eux ; il les ramena à sa femme et lui dit de donner à l'un des enfants le pouvoir de défaire ce que sa mère avait fait.

La bonne femme toucha le petit marin avec la la main et lui dit :

— Tu souffleras dans la bouche du petit prince et il parlera ; tu lui souffleras dans les oreilles et il entendra. Tu épouseras la princesse, et dans cinq ans tu auras le royaume tout entier.

Les petits marins remercièrent la mère Grippi et son bonhomme ; puis ils partirent de la caverne, bien contents.

*
* *

Ils allèrent trouver le roi, et l'aîné des marins lui dit :

— Sire, vous avez un petit enfant qui ne parle pas et qui n'entend pas.

— Oui, mon garçon ; est-ce toi qui vas lui rendre l'ouïe et la parole ?

— C'est selon ce que vous allez me promettre.

— Je te donnerai, dit le roi, ma fille en mariage et la moitié de mon royaume.

— Je le veux tout entier, répondit le petit marin, ou je ne fais rien.

— Non, tu n'auras que la moitié de mon royaume pendant que je vivrai, mais à ma mort tu l'auras tout entier.

— Alors, signez-moi un papier de votre sang.

Le roi remit au jeune marin un parchemin bien en règle ; le garçon le ramassa dans sa poche, puis il dit :

— Faites-moi voir votre petit-fils.

L'enfant avait deux ans, le petit marin le prit dans ses bras et dit :

— Qu'on lui ouvre la bouche.

On la lui ouvrit avec une petite cuiller d'argent ; il lui souffla dans la bouche, et aussitôt l'enfant dit : « Maman ». On la lui ouvrit une seconde fois, le marin souffla et l'enfant dit : « Papa ».

— Maintenant, ordonna le marin, découvrez-lui l'oreille gauche.

Il souffla dedans, puis dans la droite, et voilà l'enfant qui se mit à entendre et à parler, et il répondait à tout ce qu'on lui disait.

Le vieux roi en était joyeux ; il dit au marin :

— Hé bien ! mon ami, tu as accompli ta promesse ; c'est à moi de tenir la mienne. Tu vas épouser ma princesse, et tu resteras avec moi.

— Oui, sire ; mais voici mon petit frère qui m'a accompagné partout et qui a eu bien du mal. Je voudrais ne pas le quitter et partager avec lui ce que j'aurai.

— Soit, répondit le roi ; qu'il reste au palais, il y sera bien traité.

Les deux frères étaient bien contents ; l'aîné épousa la princesse et ils firent de belles noces.

Cinq ans après, le roi mourut ; le jeune marin eut le royaume tout entier, et jusqu'à sa mort, il conserva le souffle magique que lui avait donné la mère Grippi.

Conté en 1880, par Rose Renaud de Saint-Cast, qui a appris ce conte dans sa jeunesse d'un marin de Plévenon.

IX

JEAN LE TEIGNOUS (1)

Il y avait une fois ;

— Cric ! — Crac (2), — Sabot ! — Cuiller à pot ! — Soulier de Dieppe ! — Marche avec ! — Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.

Je passe par une forêt où il n'y avait point de bois, par une rivière où il n'y avait point d'eau, par un village où il n'y avait pas de maison. Je frappe à la porte et tout le monde me répond. Plus je vous en dirai, plus je vous mentirai, je ne suis point payé pour vous dire la vérité.

*
* *

Il y avait une fois — par une bonne fois — un homme et une femme très âgés : l'homme avait quatre-vingts ans et la bonne femme soixante-dix. Du temps qu'ils étaient amoureux, ils avaient eu un petit garçon.

Il est bon de vous dire que le mari dit à sa femme :

(1) Ce conte s'appelle aussi Jean le Fin.

(2) Ce commencement est celui usité à bord pour demander le silence avant de commencer. Le conteur dit cric ! Les autres répondent : crac ! et ainsi de suite.

— Nous trouvons bien une marraine, mais je ne sais où prendre un parrain.

La femme lui répondit :

— Il faut cependant que tu ailles chercher un parrain ; — marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.

Sa route faisant, le bonhomme rencontra un beau monsieur qui lui dit ;

— Bonjour, monsieur, où allez-vous comme cela ?

— Ma foi, je m'en vais à la recherche d'un parrain ; ma femme vient d'avoir un petit garçon : j'ai bien trouvé une marraine, mais je ne sais où prendre un parrain.

— Voulez-vous que je sois le parrain de votre enfant ?

Le bonhomme voyant le monsieur si bien habillé, lui répondit :

— C'est peut-être pour vous gausser de moi que vous me proposez cela.

— Non, dit-il, c'est bien vrai que je veux être le parrain de votre garçon.

— Hé bien ! suivez-moi, je vais vous conduire au logis.

En arrivant dans la cabane, le monsieur alla au lit de la bonne femme et lui demanda comment elle se portait.

— Merci, monsieur, je vais mieux maintenant qu'il n'y a un moment.

— Voulez-vous que je sois le parrain de votre enfant ?

— Oui, monsieur, j'y consens avec plaisir.

— Mais où est la marraine ?

On lui dit :

— La voilà qui tient l'enfant sur ses bras.

Quand l'enfant fut habillé, on le porta au bourg

pour le baptiser; le parrain fouilla dans sa poche, et dit au bonhomme.

— Tenez, voilà mille francs, achetez de quoi souper, car nous mangerons ce soir ensemble.

Mais il est bon de vous dire que dans ce temps-là le parrain n'avait pas besoin d'entrer à l'église ; il dit à la marraine :

— Entrez dans l'église, et donnez un nom à l'enfant; pendant ce temps-là, je vais faire préparer le café.

Après le baptême, ils vinrent tous prendre le café, puis ils s'en retournèrent à la maison bien tranquillement, apportant de la pâtisserie pour la mère, et des dragées pour mettre sur la table, comme c'est l'usage aux baptêmes.

Mais comme la cuisinière avait reçu mille francs, les oies et les poulets fumaient sur la table, rien ne manquait; et les petits cochons rôtis couraient par les rues la fourchette sur le dos et la moutarde au cul, et on courait après pour les attraper si on pouvait.

Une fois le souper terminé, le parrain alla au lit de la mère pour lui dire à revoir ainsi qu'au bonhomme :

— Je veux, dit-il, mon cher compère, que vous me promettiez une chose.

— Laquelle ?

— Vous enverrez mon filleul à l'école aussitôt qu'il marchera seul, dans un mois d'ici à peu près.

— Comment, dit le bonhomme, dans un mois d'ici ? c'est à peine s'il pourra voir le jour.

— Soyez sûr, répondit le parrain, que dans un mois il verra bien le jour et qu'il marchera très bien. Dans un an et un jour, je reviendrai le chercher.

*
* *

Il est bon de vous dire qu'au bout de huit jours l'enfant appelait papa et maman, au bout de quinze jours il marchait par la place et parlait de tout comme une grande personne.

— Comment, dit la mère à son bonhomme, voilà ce qui m'étonne bien, jamais je n'avais vu pareille chose.

Au bout d'un mois, on envoya l'enfant à l'école. La première journée, il apprit son alphabet, la seconde il sut épeler, la troisième on le mit à lire, et le maître d'école, bien surpris, dit au recteur :

— Depuis vingt ans que je fais la classe, je n'ai jamais vu chose pareille à celle qui se passe aujourd'hui : j'ai un enfant qui en deux jours a appris à épeler. S'il continue, dans quinze jours il saura tout son syllabaire.

A la quinzième journée, on le mit à écrire, deux jours après à faire des dictées, un mois après à faire des chiffres, et en cinq semaines il sut ses quatre règles.

Il est bon de vous dire que le maître d'école fit parler de l'enfant dans le journal, car jamais on n'avait vu pareille chose.

Au bout de deux mois, son maître lui dit qu'il fallait changer d'école, et il retourna chez ses parents qui l'avaient mis en pension avec l'argent du parrain. En rentrant chez son père et sa mère il leur sauta au cou, en disant :

— Ah ! papa, je vais changer d'école.

— Comment, répondirent les bonnes gens, changer d'école ; tu as donc fait le gamin et on t'a mis à la porte ?

Ils ne pouvaient croire leur garçon si instruit, et

pourtant en deux mois, il avait étonnamment grandi.

— Non, dit-il, je n'ai pas fait le gamin, mais mon maître n'a plus rien à m'apprendre, et je vais à une école plus forte.

Il resta deux mois dans cette école, et le maître fit parler de lui dans les journaux; l'inspecteur des écoles passant l'interrogea, et il répondit si bien à ses questions qu'il le fit mettre dans une école supérieure, où en peu de temps il devint plus instruit que le maître.

*
* *

Le parrain revint à la cabane de son filleul.

— Bonjour, monsieur et madame, dit-il.

Mais comme le bonhomme et la bonne femme ne l'avaient pas revu depuis un an et un jour, ils ne le reconnaissaient plus.

— Comment, dit le parrain, vous ne me connaissez pas?

— Non, monsieur, je ne crois pas jamais vous avoir vu.

— Vous ne savez donc pas que c'est moi le parrain de votre enfant : où est mon filleul?

Quand les bonnes gens entendirent cela, ils lui firent mille honnêtetés et l'invitèrent à passer à table. Ils s'étaient mis à leur aise avec l'argent qu'il leur avait donné.

Tout en mangeant, il disait:

— Hé bien, mon filleul, apprend-t-il bien?

— Ah! dit la bonne femme, jamais on a vu pareille chose, il a déjà changé trois fois d'école, et on a parlé de lui dans les journaux. Vous ne les avez donc pas lus?

— Allez chercher mon filleul, je veux le voir.

Le père alla chercher son fils; mais il y avait ce jour-là une composition, l'enfant aurait bien voulu rester à la faire, et il disait à son père :

— Ah! papa, vous me faites tort. Pourquoi êtes-vous venu me chercher aujourd'hui?

— C'est ton parrain qui est chez nous, et il est venu pour te voir.

— Mon parrain ? dit Jean, je ne l'ai ni vu ni connu; pourquoi vient-il me voir aujourd'hui ?

— C'est qu'il avait promis le jour de ton baptême de venir te voir au bout d'un an et un jour, et il n'y a point manqué.

En arrivant à la maison, l'enfant dit au monsieur :

— Bonjour, mon parrain, vous a-t-on invité à manger un morceau ?

— Oui, oui, filleul, j'ai bu et mangé ce qui m'a fait plaisir. Comme tu as grandi ! As-tu un peu d'instruction?

— Ah ! répondit Jean, oui, mon parrain, il y en a plusieurs qui ont la barbe au menton, et qui n'en savent pas aussi long que moi.

Le parrain dit au père et à la mère :

— Mon filleul va s'en aller avec moi.

— Ah ! répondirent le bonhomme et la bonne femme, comment allons-nous faire à nous passer de notre cher petit gars?

— N'ayez pas peur, il n'aura pas grand mal : il sera seulement chargé de garder mon château quand je serai absent.

— Hé bien, mon enfant, dit la mère, veux-tu bien suivre ton parrain?

— Oui, répondit l'enfant qui ne voulait pas refuser.

Le parrain fouilla encore dans sa poche, et en retira dix mille francs qu'il donna aux bonnes gens pour les mettre à l'aise, et il dit à son filleul :

— Il faut que nous partions; embrasse ton père et ta mère et dis-leur au revoir.

En partant, Jean le Teignous dit à ses parents :

— Ne pleurez pas, dans un an et un jour, je reviendrai vous voir.

*
* *

Voilà le parrain et le filleul qui se mettent en route — marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.

Il est bon de vous dire que sur la route, le parrain dit à son filleul qu'ils allaient trouver une cavale qui les emmenerait promptement.

Quand la cavale arriva :

— Comment, parrain, dit Jean, vous n'avez rien qu'un cheval !

— Sois tranquille, il est bien capable de nous porter tous les deux.

— Pourtant si nous avions eu chacun le nôtre nous aurions été plus à l'aise.

— Je vais monter devant, tu seras derrière moi, et tu me tiendras par mon habit. Y es-tu? attention au coup d'éperon.

Le cheval marche des quatre pieds, et les voilà partis. — Marche aujourd'hui; marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin. A chaque heure le cheval parcourait dix lieues.

— Sommes-nous bientôt arrivés, parrain?

— Non, pas encore ; marche toujours.

Pour la seconde fois, Jean qui commençait à s'impatienter demanda s'il y avait encore beaucoup de route à faire.

— Ah ! répondit le parrain d'un ton sévère, tu vas finir par m'ennuyer avec tes questions.

Le filleul tout penaud regardait son parrain ; toutefois après un long intervalle, il se hasarda à renouveler sa demande.

— Bientôt, dit le parrain, tu vas apercevoir une voûte sous laquelle il faut que nous passions pour pénétrer dans mon château.

Jean ouvrait de grands yeux, et bientôt il s'écria :

— J'aperçois la voûte devant nous.

Quand on arriva au portail du château, le cheval n'attendit pas que la porte fût ouverte, il sauta par dessus et le voilà dans la cour.

— Ah ! parrain, que vous avez un cheval leste !

— J'en ai à l'écurie un autre qui saute plus de moitié mieux, je vais te le faire voir.

En descendant de cheval à la porte de l'écurie Jean s'écria :

— Vous me disiez que vous n'aviez qu'un cheval à l'écurie, j'en vois deux, et celui qui nous a amenés fait le troisième.

— Dans l'écurie il y a un seul cheval, l'autre bête est une mule. Mais nous voici arrivés, et je vais te dire l'ouvrage que tu as à faire. Je suis obligé d'être souvent en route, de sorte que j'habite rarement ici. C'est toi qui seras le gardien du château, et il t'appartiendra un jour venant.

— Ah ! pensa le filleul, c'est moi qui serai riche alors.

— Voici, continua le parrain, quelle sera ta besogne : tu auras soin de ces deux chevaux ici, tu leur donneras de l'avoine, du foin, de l'eau fraîche, et de temps en temps du pain afin qu'ils soient toujours, comme maintenant, en bon état ; et malheur à toi s'ils viennent à pâtir.

— J'aurai aussi bien soin de la mule, dit le filleul.

— Non, répondit le parrain ; au lieu de lui donner

du foin, de l'avoine et du pain, tu la battras chaque jour avec un gros bâton.

— Si je ne lui donne rien à manger, comment fera-t-elle à vivre ?

— N'aie pas peur, elle a la vie plus dure que toi et que moi aussi. Soigne bien tes chevaux, et tout ira bien. Mais si tu ne bats pas la mule, prends garde à toi, car je le saurai. Maintenant nous allons entrer dans le château.

Quand ils furent arrivés dans le salon, le parrain de Jean le Teignous lui dit :

— Voici une petite baguette ; quand tu auras besoin de quelque chose, il te suffira d'en frapper trois coups sur la table en disant : « Par la vertu de ma petite baguette je désire ceci », et tu auras tout ce que tu auras demandé.

— Dame ! s'écria le filleul, voilà qui est tout à fait commode ; avec cela on peut se passer de cuisinière.

Le parrain prit la petite baguette, et en frappa trois coups sur la table en disant :

— Par la vertu de ma petite baguette, qu'il me soit apporté de la soupe de bœuf.

Et la soupe fut servie à l'instant. Il demanda ensuite un ragoût, un rôti et tout ce qu'il faut pour faire un bon dîner, et au dessert on eut de la pâtisserie en abondance.

— Votre baguette est bien commode, parrain, et si j'étais à votre place je ne la céderais pas pour beaucoup d'argent.

Quand le repas fut achevé, le parrain dit :

— Maintenant nous fumerions bien un cigare.

Il frappa la table de sa baguette, et ils eurent un paquet de cigares et des allumettes. Pendant que le parrain était en train de fumer son cigare, il lui arriva une dépêche, et il dit à son filleul :

— Voici une lettre qui m'oblige à être absent pendant quarante-huit heures ; je te laisse la petite baguette afin que tu puisses boire et manger quand il te plaira. N'oublie pas les chevaux et la mule. Tu n'as pas encore visité le château, voici cent clés qui ouvrent cent chambres ; tu pourras en visiter quatre vingt-dix-neuf, mais je te défends de mettre les pieds dans la centième.

— Ma foi, dit le filleul, je m'en passerai bien, j'aurai assez à m'occuper de parcourir et de regarder les quatre-vingt-dix-neuf autres.

— Quand tu auras vu les chambres, tu pourras aller te promener dans le jardin qui est rempli de fleurs et d'arbres curieux. Mais prends bien garde d'entrer dans la centième chambre, car je le saurais.

*
* *

Quand son parrain fut parti, Jean commença à visiter les chambres.

Il est bon de vous dire que les clés étaient numérotées. La première chambre était pleine d'or, la seconde remplie d'argent.

— Ah ! dit le filleul, si cela continue je ne suis pas près d'arriver à la dernière chambre. C'est un endroit joliment cossu ici, et je suis bien tombé !

La troisième contenait des bijoux, et plus Jean allait, plus il voyait d'objets précieux.

Il était si occupé à regarder tout cela qu'il ne songeait plus à ses chevaux et à sa mule. Il finit tout de même par y penser, et il alla à l'écurie, bouchonna et étrilla ses chevaux, leur donna de l'avoine et du foin, puis il prit un bâton et n'épargna point les coups à la mule qui sautait dans l'écurie et faisait pitié.

— C'est dommage tout de même, dit Jean, de frapper une si jolie petite mule, et je ne le ferais pas si mon parrain ne me l'avait commandé.

Quand le parrain fut de retour, il lui demanda s'il avait bien fait son service.

— Oui, dit-il, et j'ai battu la mule si fort que j'en avais pitié.

— Il ne faut point avoir pitié de cette bête-là ; continue à la frapper. As-tu visité toutes les chambres?

— Non, il m'en reste encore quelques-unes à voir.

— Surtout, fais attention à ne pas entrer dans la centième, je t'en avertis pour la seconde fois.

— Ah ! je saurai bien m'empêcher d'y aller, c'est toujours de plus beau en plus beau.

— As-tu fait un tour de jardin ?

— Non, pas encore.

Ils allèrent dîner, et le repas leur fut servi quand ils eurent frappé la table avec la petite baguette ; mais à la fin du repas le parrain reçut une dépêche qui lui disait de s'absenter pour huit jours.

— Mon filleul, dit-il, je vais être encore huit jours dehors ; fais bien ton service comme de coutume, et surtout ne ménage pas la mule.

Son parrain parti, Jean continua à visiter les chambres, plus il allait, plus c'était beau, et quand il arriva à la centième, il dit :

— Celle-ci doit être encore plus curieuse que les autres, il faut que je voie ce qu'il y a dedans.

Il ouvrit la centième chambre, et dès que la porte fut entr'ouverte, il aperçut des corps dont les uns étaient pendus au plafond, tandis que les autres étaient sur le plancher couchés dans leur sang. Il recula effrayé, et sa clé tomba dans le sang ; il voulut l'essuyer, mais la tache ne s'en allait pas. Il ferma la

porte, et descendit pour laver sa clé à grande eau, mais plus il la frottait, plus la tache de sang devenait grande. Tout en la lavant il pensait à des livres qu'il avait aperçus sur un meuble derrière les cadavres.

— Ma foi, dit-il, puisque j'en ai tant fait, je veux visiter tout. J'irai peut-être prendre place au milieu de tous ces corps morts, mais tant pis.

Il retourna à la centième chambre, et ouvrit un livre ; comme il était instruit, il le lut facilement, et vit que ce livre enseignait la manière de se changer en bête, en fourmis, en papillon, en oiseau.

Il voulut en faire l'expérience et se transforma en oiseau.

— Bon, dit-il, je n'ai plus peur de mon parrain ; mais, pensa-t-il au bout d'un instant, si je suis en oiseau, il pourra me tuer, je vais me changer en fourmi et me cacher dans un petit trou sous le seuil de la porte, et il passera par-dessus moi sans me voir.

Il se changea en fourmi, puis redevenant homme il alla à l'écurie soigner ses chevaux, et quand il les eut pansés, il se mit à frapper la mule.

— Ah ! lui dit-elle, au lieu de me battre comme tu fais, tu agirais mieux en me donnant à boire et à manger. Sais-tu ce que tu viens de faire ?

— Tiens ! est-ce que les mules parlent maintenant ?

— Oui, répondit-elle, et c'est pour ton bien. Tu n'as pas de temps à perdre. Tu es allé dans la centième chambre malgré la défense de ton parrain ? Qu'y as-tu vu ?

— Des pendus et des cadavres baignés dans leur sang,

— Hé bien ! ce sont tous les domestiques qui sont venus ici avant toi. Et toi, si tu ne fais pas ce que je vais te dire, bientôt tu seras comme eux.

— Ah! dit Jean, je vais t'écouter, ma mule.

Il la soigna de son mieux, remplit sa mangeoire d'avoine, et lui mit du foin jusqu'au ventre, puis il alla frapper les chevaux à tour de bras, ainsi que lui avait dit la mule.

— Ton parrain, ajouta-t-elle, a encore cinq jours à rester dehors; es-tu allé te promener dans le jardin?

— Oui.

— As-tu aperçu une cloche suspendue à un pommier et une fontaine placée dans un coin?

— J'ai vu tout cela.

— Hé bien, fais attention à ce que je vais te dire et n'oublie rien, car ton parrain va bientôt arriver. Tu vas prendre tous les draps de lit qui sont dans la lingerie, en entourer le battant de la cloche, et l'attacher solidement; car cette cloche sonne quand il y a du nouveau au château, et ton parrain en entend le son, serait-il à mille lieues d'ici.

Quand tu l'auras bien attachée, tu te plongeras jusqu'au cou dans la fontaine, et tu reviendras ici, laissant là l'or et l'argent, et ne prenant pas la moindre chose qui ne t'appartienne.

— Pourtant, dit Jean, je voudrais bien prendre la petite baguette.

— Non laisse-la aussi, et viens me rejoindre au plus vite, car nous n'avons pas de temps à perdre.

Quand il eut fait tout ce que lui avait prescrit la mule, il revint à l'écurie, et là elle lui dit:

— Maintenant, mets-moi sur le dos cette vieille selle, et à la bouche cette vieille bride.

— Si je te mettais cette belle bride et cette superbe selle, tu serais plus gentille.

— Non, fais ce que je te dis, et je vais tâcher de te délivrer.

Quand la mule fut sellée et bridée, elle lui dit :

— Prends ton étrille, prends ta brosse, prends ton bouchon, saute sur mon dos, et nous allons partir.

La mule sort dans la cour, et sans attendre que la porte soit ouverte, elle saute par-dessus le portail.

*
* *

Les voilà en route, — marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin. Ils se dirigeaient vers la terre sainte.

— Ah ! lui dit la mule, veille bien et regarde si tu ne vois rien ; car ton parrain sait maintenant que nous sommes partis : la cloche à force de battre a coupé les cordes et les draps du lit ; et il a un cheval qui va bien plus vite que nous : s'il met la main sur nous, nous sommes perdus. Ne vois-tu rien ?

— Non.

— Tu ne vois rien ? demanda la mule quelque temps après.

— Non.

— Vois-tu quelque chose maintenant ?

— Oui, j'aperçois une fumée qui vient par derrière nous.

— Fais attention à ce que je vais te dire : prépare ton bouchon ; est-il prêt à arriver !

— Ah ! ma mule, il nous touche.

— Jette ton bouchon.

Dès que le bouchon eut été jeté, devant la mule se présenta un étang : il était étroit, mais long, car il avait cent lieues de tour ; la mule le traversa rapidement et arriva de l'autre bord ; le parrain ne pouvait le traverser, et il était forcé d'en faire le tour

— Ah ! dit la mule, il nous reste encore deu

obstacles à surmonter; car il va plus vite que nous. Veille bien et regarde si tu le vois venir.

— Je ne vois rien.

— Aperçois-tu quelque chose ?

— Non.

— Le vois-tu venir ?

— Ah ! j'aperçois un feu et une fumée, le feu est dans l'air : je n'ai jamais vu pareille chose, nous sommes perdus !

— Ah ! dit la mule, il est plus à craindre que la première fois. Le vois-tu approcher ?

— Oui.

— Jette ta brosse.

Dès qu'elle eut touché terre, il se présenta une forêt aussi épaisse que l'étaient les poils de la brosse, elle avait trente lieues de tour, et était large d'une lieue seulement. La mule la traversa par le milieu, tandis que le parrain était obligé de la contourner.

— Nous avons encore deux obstacles, dit la mule: le vois-tu venir ?

— Non,

— N'aperçois-tu rien ?

— Je ne vois rien.

— Le vois-tu maintenant ?

— Oui, je le vois venir comme des coups d'éclairs, et il a l'air plus terrible que les autres fois. Ah ! le voici sur nous.

— Jette ton étrille.

A l'endroit où était tombée l'étrille s'éleva une montagne qui avait un kilomètre de hauteur et dix kilomètres de tour. La mule la gravit, mais le cheval ne pouvait pas monter, car il était trop lourd.

— Veille bien si tu ne le vois pas, c'est maintenant la dernière épreuve.

— Je ne le vois pas.

La mule marchait vite, marchait longtemps, marchait toujours

— Ah ! le voici qui arrive sur nous, je ne le vois plus, je ne vois plus rien, ni terre ni ciel.

Comme la mule sautait par-dessus le petit ruisseau qui bornait la terre sainte, le parrain qui était le diable en personne arrivait sur eux.

— Ah ! dit la mule, il était temps, car je n'en pouvais plus.

Quand la mule passait la rivière, le diable emporta la moitié de sa queue qui dépassait le ruisseau.

Le parrain de Jean le Teignous lui cria :

— Coquin, il était temps que tu te sauves, car si je t'avais attrapé, tu aurais été prendre place au milieu de ceux que tu as vus dans la centième chambre.

— Merci, parrain, dit-il; mais je suis aussi fin que toi : tu as été pris, et moi je suis sauvé.

*
* *

— Hé bien ! Jean, lui dit la mule, te voilà tiré d'affaire. Je vais te quitter; mais tu es capable et intelligent et tu peux aller tout seul.

— Ah ! ma mule, est-ce que tu voudrais me laisser ici ?

— Oui, mon ami ; mais écoute un dernier conseil. Depuis que tu t'es plongé dans la fontaine, tes cheveux sont comme de l'or; tu les couvriras d'un bonnet, comme si tu avais la teigne, afin qu'on ne les voie pas, et tu iras demander au roi s'il a besoin d'un jardinier.

— Comment ferai-je, ma mule, moi qui n'ai pas appris le jardinage ?

— Va sans crainte, et quand tu auras besoin de moi, voici une petite baguette ; tu en frapperas la terre en disant : « Par la vertu de ma petite baguette, à moi ma mule ; » et j'accourrai aussi vite que la parole.

Avant de quitter la mule, il lui dit à revoir et l'embrassa, puis il alla au château du roi.

— Bonjour, sire, vous n'auriez pas besoin d'un garçon jardinier ?

— Si, le garçon jardinier est parti hier, et je serais bien aise que tu le remplaces, parce que le maître-jardinier a trop à faire pour un seul homme.

— Vous ne pouviez trouver mieux que moi, répondit Jean.

— Passe à la cuisine, dit le roi, et quand tu auras déjeuné tu iras au jardin trouver le maître-jardinier.

— Maître-jardinier, dit Jean quand il eut mangé, je suis à vos ordres, le roi m'a gagé pour remplacer le garçon qui est parti hier. Avez-vous de l'ouvrage à me donner ?

Le maître-jardinier qui était dur et jaloux lui dit :

— Voilà une vigne qu'il faut tailler.

Mais il ne lui donna qu'un méchant couteau de bois :

— Comment voulez-vous, maître, que je puisse tailler la vigne avec cet outil-là ?

— Prenez-vous-y comme vous voudrez, il faut que vous la tailliez.

Jean essaya de faire l'ouvrage avec son couteau de bois ; mais il ne put y réussir, et tout en colère, il arracha la vigne et vint trouver le maître-jardinier.

— Venez voir votre vigne, dit-il, elle est taillée.

Quand le jardinier vit la vigne arrachée, il resta muet d'étonnement.

— Qu'avez-vous fait là? Le roi va vous corriger de la belle façon, car il tient fort à ses raisins, et cette vigne en apportait de si beaux !

— C'est à vous la faute, dit Jean : pourquoi m'avez-vous donné un couteau de bois ?

Le maître-jardinier s'en alla trouver le roi. Pendant ce temps, Jean était bien penaud : « Comment faire, pensait-il, le roi va me gronder ! » Mais il se souvint de sa mule ; et prenant sa petite baguette :

— Par la vertu de ma petite baguette, à moi, ma mule !

La mule arriva aussitôt :

— Qu'as-tu fait, mon ami, pour avoir besoin de moi?

— On m'a envoyé tailler cette vigne, mais, comme je n'avais pour cela qu'un couteau de bois, je l'ai arrachée.

— Ce n'est pas grand'chose que cela. Par la vertu de ma petite baguette, que la vigne soit taillée comme si le meilleur jardinier y avait mis la main, et qu'elle se couvre des plus beaux raisins qu'on ait jamais vus.

Aussitôt tout cela s'accomplit, et Jean le Teignous remercia la mule qui disparut.

Jean entendit le roi qui venait avec son maître-jardinier, et qui paraissait furieux ; il alla au-devant de lui jusqu'au portail.

— Qu'avez-vous fait, mon ami, dit le roi?

— Sire, on m'a ordonné de tailler une vigne et je l'ai taillée ; c'est le premier ouvrage que je fais dans votre jardin.

— Mais, le jardinier prétend que vous l'avez arrachée.

— Non, je l'ai taillée, et il y a dedans du raisin si beau que de votre vie vous n'en avez vu de pareil.

— Allons voir, dit le roi.

Quand ils arrivèrent devant la vigne :

— Ah ! s'écria le roi, est-ce que c'est vraiment du raisin qui est si gros ?

— Oui, sire, je vais vous en cueillir une assiettée pour votre dîner; il est excellent, car je viens d'y goûter.

Le roi gronda son jardinier et lui reprocha d'être venu lui dire du mal de son garçon qui méritait au contraire des éloges.

— Il paraît, sire, que j'avais la vue trouble, car j'aurais mis ma main au feu que la vigne était arrachée.

— Prenez garde de venir une seconde fois me faire de faux rapports sur ce garçon, dit le roi en s'en allant.

Jean le Teignous demanda au maître-jardinier s'il n'avait point d'autre ouvrage à lui donner; il lui ordonna de sarcler des carottes ; mais Jean arracha les carottes et laissa l'herbe, puis il vint dire au maître-jardinier que sa besogne était faite, et qu'il pouvait venir la voir.

Quand le jardinier vit les carottes arrachées, il dit :

— Qu'avez-vous encore fait ?

— J'ai sarclé les carottes, ne les voyez-vous pas ?

— Si, mais vous avez arraché les carottes et laissé l'herbier. Je vais encore aller le dire au roi.

— Sire, dit le jardinier au roi, j'ai envoyé mon aide sarcler les carottes, et il a laissé l'herbe debout et arraché les carottes.

— C'est peut-être cette fois-ci comme pour la

vigne; prenez garde, si vous vous êtes trompé, je vous chasse.

Jean pendant ce temps avait pris sa baguette et appelé sa mule :

— Qu'est-ce encore? dit-elle.

— On m'avait envoyé sarcler des carottes, et je les ai arrachées.

— Ce n'est que cela ! Par la vertu de ma petite baguette, que les carottes soient plantées en terre, l'herbe ôtée, et qu'elles deviennent grosses comme le poignet du bras.

Jean alla encore au-devant du roi.

— Bonjour, sire, lui dit-il.

— Qu'as-tu fait?

— J'ai sarclé des carottes ainsi que cela m'avait été ordonné.

Quand le roi vit la planche bien nettoyée, et les carottes les plus grosses qu'eût jamais produit son jardin, il s'écria :

— Ah ! maître-jardinier, vous en voulez à ce garçon; venez avec moi; je vais vous payer vos gages, et lui va prendre votre place.

Le jardinier s'en alla en pleurant avec le roi, et essaya de le faire revenir sur sa décision; mais le prince lui dit :

— Je n'ai qu'une parole, et vous savez que je vous avais averti.

Jean le Teignous resta au jardin, et le roi était content de lui, car il faisait pousser des récoltes comme on n'en avait jamais vu, et il lui dit :

— Mon ami, vous allez rester comme maître-jardinier, et je vous donnerai des garçons pour vous aider.

— Non, sire, répondit Jean, je veux être seul dans votre jardin; seulement, si vous voulez que je reste à

votre service, je désire que vous me fassiez bâtir une petite maison près du portail, et qu'elle soit construite pour demain.

— Mon ami, dit le roi, vous demandez une chose impossible.

Cependant le roi fit annoncer à son de tambour dans toutes les villes qu'il demandait un grand nombre de maçons, de charpentiers, de menuisiers et de tous les ouvriers nécessaires à la construction d'une maison, et il avait soin de prévenir qu'on ne regarderait pas au prix.

Il arriva de tous côtés des ouvriers au château, et le roi leur dit d'aller déjeuner bien vite dans sa cuisine, et de se préparer à la besogne. Quand ils eurent mangé, les maîtres de chaque corps d'état vinrent demander les ordres du roi :

— Allez, dit-il, trouver mon jardinier, c'est lui qui va vous donner des plans.

Quand Jean le Teignous les vit venir, il dit :

— Ah! voici de la compagnie, je ne vais plus être seul dans le jardin.

— Nous sommes à vos ordres, dirent les maîtres ouvriers.

— En ce cas vous allez me construire une petite maison qui aura trente pieds carrés et sera auprès du portail.

Il ordonna aux menuisiers de lui faire un petit mobilier, et aux charpentiers de préparer les poutres et la toiture, de façon que tout fût prêt ensemble.

Le lendemain, la maison était terminée; Jean s'y installa et tout venait à merveille dans son jardin.

*
* *

Jean avait trois habits que lui avait donnés la mule ; l'un était couleur de la lune, l'autre couleur des étoiles ; le troisième était couleur du soleil, et il se plaisait à les mettre quelquefois.

Une nuit qu'il faisait clair de lune, il revêtit son habit couleur de soleil, et monté sur sa mule, il alla se promener sur la terrasse du jardin.

Le roi avait trois filles, et les fenêtres de l'appartement de la plus jeune avaient vue sur la terrasse. La princesse qui ne dormait point était à sa croisée, et quand elle vit se promener Jean qui avait la mine d'un prince, elle se pencha pour le mieux voir.

— Ah! pensait-elle, qui est-ce qui se promène avec de si beaux habits? ne serait-ce pas Jean le Teignous? car c'est un homme qui a du pouvoir plus qu'on ne croit.

Pour s'en assurer, la petite princesse se hâta de descendre les escaliers quatre à quatre ; mais Jean qui était attentif à tout, s'en aperçut, et d'un coup de baguette, il fit disparaître ses habits et sa mule et s'enferma dans sa maison.

La princesse arriva en courant au portail du jardin, et frappa à la porte de la petite maison en criant :

— Jean, ouvre-moi!

— Qui est là, dit-il?

— C'est moi, ouvre bien vite, je veux te voir.

— Toi! qui, toi?

— La plus jeune des princesses.

— Qui vous amène ici? Si votre père savait cela, il pourrait penser bien des choses de nous deux.

— Ouvre-moi, je t'en prie ; mon père ne saura rien, je connais ton pouvoir.

— Du pouvoir, je n'en ai point, et si votre père vous savait ici, il me ferait couper le cou.

La pauvre princesse s'en alla bien dépitée, et elle ne put fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain soir Jean fit encore venir sa mule et se promena sur la terrasse vêtu de son habit couleur de la lune; la princesse qui ne dormait pas se hâta de descendre dès qu'elle l'aperçut, mais lui avait encore été plus prompt à faire disparaître son habit et sa mule et à rentrer chez lui.

— Jean, dit la princesse, ouvre-moi bien vite, je veux te voir vêtu de ton bel habit comme tu étais tout à l'heure.

— Ah! répondit Jean, est-ce que vous allez prendre l'habitude de venir tous les soirs m'empêcher de dormir, au risque de me faire couper le cou par-dessus le marché. Allez-vous-en, je vous prie, et me laissez tranquille.

Jean resta à se reposer jusqu'au lendemain soir, il pouvait rester au lit, car son jardin était soigné sans qu'il eût besoin de s'en occuper; et pendant toute la journée la petite princesse se promena dans le jardin ne pensant qu'à son jardinier, et songeant au moyen de surprendre Jean.

Quand vint la nuit, il prit son habit couleur des étoiles, et alla se promener; la princesse sortit encore bien vite, mais ne fut pas aussi prompte à sortir que Jean à rentrer.

— Ouvrez-moi promptement, jardinier, dit-elle, cette fois je vous ai vu, et je suis sûr que c'est vous qui vous êtes promené avec ces beaux habits.

— Ma foi, répondit-il d'un ton brusque, il paraît que je ne pourrai plus désormais dormir tranquille-

ment. Allez-vous-en, ou je vais me lever et aller prévenir votre père.

La pauvre princesse retourna se coucher, le cœur bien gros, et elle ne dormit guère cette nuit-là.

L'aînée des filles du roi avait envie de se marier, et elle le dit à son père :

— Puisque tu veux te marier, j'y consens; mais si cela convient à tes sœurs, on pourrait faire les trois mariages le même jour.

Après les avoir consultées, le roi fit bannir au son du tambour que les trois princesses voulaient se marier, et qu'à un jour fixe, elles choisiraient chacune un époux.

Voilà tous les seigneurs, les princes, les généraux et les amiraux qui arrivent dans la cour du château; le roi fit ranger les prétendants sur deux lignes, et donna une boule d'or à chacune de ses filles, en disant à l'aînée de choisir la première, et elle jeta sa boule dans les pieds d'un prince, la cadette lança aussi la sienne à un autre prince.

— Hé bien, dit le roi, c'est au tour de la jeune maintenant.

— Ah! papa, répondit la princesse qui s'appelait Eugénie, tout le monde n'est pas ici.

— Tu es bien difficile, ma fille.

On fit venir les officiers qui furent rangés sur deux lignes, mais la princesse jeta sa boule aux pieds du roi, en disant :

— Tout le monde n'est pas ici.

Les marchands et les ouvriers furent appelés, et la princesse jeta encore sa boule à terre en répétant :

— Tout le monde n'est pas ici.

— Enfin, dit le roi, il ne manque plus que Jean le Teignous, qu'on aille le chercher.

Jean le Teignous suivit l'envoyé du roi; il avait de gros sabots, un chapeau et des habits tout usés, et quand il arriva en présence du roi, il dit :

— Bonjour, sire, que me voulez-vous?

— Allez, mon ami, vous mettre en rang parmi les autres, c'est peut-être vous que la princesse choisira pour son mari.

Comme il se rendait pour aller se mettre en ligne, il sentit une boule qui frappait dans ses sabots, et il se retourna en disant :

— Qu'est-ce que c'est que cela?

Tous ceux qui étaient présents se mirent à applaudir et à rire en criant :

— Vive Jean le Teignous! c'est lui qui va épouser la princesse.

— Hé bien, dit le roi, tu vas avoir ma fille.

— Votre fille! c'est moi qui vais être glorieux maintenant.

Le roi n'était guère content de voir sa jeune fille se marier à un jardinier, pendant que les aînées épousaient des princes; mais il n'avait qu'une parole, et les noces eurent lieu.

Ce jour-là, le roi ne parla pas à Jean le Teignous qui s'en plaignit à sa femme.

— C'est, répondit-elle, que mon père n'est guère causeur de sa nature.

— Enfin, tu es ma femme et désormais pour la vie.

— Oui, dit-elle, et je te suivrai partout où tu voudras.

Quelques jours après les noces, le roi qui n'était pas flatté du tout d'avoir Jean dans sa famille, dit à la princesse.

— Ma fille, tu as épousé le jardinier : c'est une honte pour moi, mais enfin c'est pour toi que tu t'es mariée.

— Oui, mon père, il y avait déjà longtemps que j'étais amourachée de lui.

Le roi fit meubler pour Jean le Teignous et sa femme une maison un peu éloignée de son château, et ses deux filles et leurs maris restèrent avec lui.

— Ma chère femme, dit Jean le Teignous, je suis bien content de n'être plus dans le château de ton père, ici nous serons bien plus tranquilles. Mais que vas-tu nous faire pour le souper?

— Je n'en sais rien, mon mari, que veux-tu?

— Mets à bouillir des pommes de terre et nous les mangerons avec un peu de lait ribot.

C'est ainsi qu'ils soupèrent tous les deux.

*
* *

Un jour Jean le Teignous, qui avait été boire une chopine à l'auberge, lut dans le journal que son beau-père avait déclaré la guerre à la Prusse.

— Tu ne m'avais pas dit, ma femme, que ton père avait déclaré la guerre, dit-il quand il fut chez lui.

— C'est que je n'en ai pas eu connaissance.

— Je vais aller lui offrir mes services.

— Ah! s'écria-t-elle, reste plutôt ici avec moi.

Jean alla au château et dit à son beau-père :

— Est-il vrai que vous êtes en guerre avec les Prussiens?

— Oui, répondit-il; pourquoi me demandes-tu cela?

— C'est pour donner un coup de main à mes beaux-frères.

— Toi! tu serais mort de peur avant d'être rendu à ton poste.

— Donnez-moi un cheval et un sabre, et vous verrez.

— Mon ami, tu viens trop tard ; il ne reste plus qu'un cheval qui ne marche que sur trois pattes, prends-le si tu veux.

— Volontiers, mais il me faudrait un sabre.

— Il n'en reste qu'un qui est rouillé et ébréché.

— C'est bien, dit Jean, je le dérouillerai dans le corps des Prussiens.

Il prit le sabre avec son vieux ceinturon, et monta sur le cheval à trois pattes qui n'avait ni selle ni bride ; il était maigre et décharné et trébuchait à chaque pas. Aussi il mit cinq heures à se rendre du château à sa maison, et pourtant il n'y avait qu'une demi-lieue de route.

En rentrant, il dit à sa femme :

— Me voilà aussi équipé, Eugénie ; à force de demander, j'ai obtenu un cheval.

— Oui, s'écria-t-elle, te voilà bien monté ! où veux-tu aller ? tu n'es jamais capable de te rendre à la guerre.

— Si, répondit-il ; donne-lui une bonne poignée d'ajoncs à manger.

Mais le cheval qui était vieux les trouvait trop durs et ne pouvait les manger.

— Mes beaux-frères, dit Jean, partent après-demain ; il faut que je me mette tout de suite en route pour être rendu en même temps qu'eux.

Et après avoir dit au revoir à sa femme, il monta à cheval. — Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin. Sur sa route, il rencontra un bourbier, son cheval y entra, et il ne put le retirer.

Il aperçut ses beaux-frères qui venaient montés sur

de magnifiques chevaux, et précédés de clairons et de tambours.

— Ah ! dirent-ils en riant quand ils le virent, en voilà un bon guerrier ; c'est lui qui tuera des Prussiens !

— Je n'en tuerai pas tant que vous, car je ne suis pas si bien monté mais je ferai ce que je pourrai.

Ses beaux-frères continuèrent leur route, suivis de plus de quatre cent mille hommes. Quand Jean vit passer les derniers soldats, il les pria pour l'amour de Dieu de lui aider à relever le cheval ; les uns le prirent par les oreilles, les autres par la queue, et ils le tirèrent du bourbier, puis ils suivirent leur régiment.

Lorsque Jean les eut vus disparaître, il descendit de cheval, laissa sa bête paître le long de la banquette, et prit sa petite baguette en disant :

— Par la vertu de ma petite baguette, à moi, ma mule !

La mule parut aussitôt et il lui dit :

— Il y a du nouveau, ma mule ; je suis marié à la jeune fille du roi, il y a une guerre, mes beaux-frères viennent de passer sur de beaux chevaux, et à moi on ne m'a donné qu'une rosse qui n'a plus que trois pattes, et un vieux sabre rouillé.

— N'est-ce que cela ? répondit la mule, prends ton habit couleur du soleil, monte sur mon dos et, nous allons voir.

Ils se mettent en route. — Marche aujourd'hui ; marche demain, — et bientôt il vit ses beaux-frères à la tête de leurs régiments ; mais il les dépassa sans détourner la tête, et ils lui crièrent :

— Ah ! beau prince ! arrêtez beau prince, et attendez-nous !

Mais lui sans les écouter, continue sa route et arrive

en présence de l'ennemi. On hisse le pavillon qui était le signal du combat, et Jean dit :

— Quand vous y serez, je suis prêt.

— Mais où est votre armée? demanda le roi prussien.

— Je suis seul avec ma mule et c'est assez.

Voilà la bataille qui commence : la mule s'élance au milieu des Prussiens et Jean manœuvre son sabre à droite et à gauche, et en peu de temps une partie de l'armée fut détruite; le roi prussien fit hisser un drapeau blanc en demandant une trêve jusqu'au lendemain. Le roi lui donna un papier signé de lui où il reconnaissait que ses soldats avaient été vaincus.

Jean retourna sur ses pas, et il rencontra ses beaux-frères.

— Bonjour, messieurs, où allez-vous comme cela?

— Beau prince, nous nous rendons à la guerre.

— Vous n'avez pas besoin d'aller plus loin, leur dit-il en leur montrant son papier.

— Comment ! c'est vous qui avez gagné la bataille ?

— Comme vous voyez, messieurs.

Les beaux-frères s'en retournèrent vers la ville, et en passant auprès d'une auberge, ils invitèrent Jean à boire un verre avec eux, mais il refusa, disant que ce serait pour une autre fois, car aujourd'hui le temps le pressait.

Jean arrive à son vieux cheval qui pâturait le long du fossé, fait disparaître sa mule, et remonte sur sa rosse. Son cheval qui ne marchait que sur trois pattes resta encore embourbé au même endroit, et quand ses beaux-frères passèrent à côté de lui, ils disaient :

— En voilà un fameux guerrier ! il en faudrait plus de cent mille comme lui pour tuer un Prussien.

Ils continuèrent leur route et allèrent annoncer à leur beau-père qu'ils avaient gagné la bataille.

Jean pria encore les soldats de l'aider à relever son cheval, et en s'en retournant, il trouva un nid de berrichet, ou, si vous aimez mieux, de roitelet, où il y avait douze petits auxquels il coupa le cou, et il ramassa leurs têtes dans son mouchoir de poche.

Il rentra chez lui en se traînant :

— Ah ! ma femme, que je suis lassé !

— Je parie que tu as tué des Prussiens ?

— Si j'en ai tué ! regarde, je vais te montrer leurs têtes.

— Ah ! dit sa femme, elles ne sont pas faites comme les nôtres.

Elle pensait tout de même qu'il y a avait là-dessous quelque enchantement.

Sa femme lui servit à souper de la bouillie de blé noir et du lait, et il alla se coucher en lui recommandant de l'éveiller à quatre heures du matin, parce qu'il voulait retourner à la guerre.

*
* *

Jean le Teignous repartit de bonne heure sur son cheval à trois pattes ; comme la veille, il resta encore dans le bourbier, et ses beaux-frères se moquèrent aussi de lui en passant.

— Mes amis, leur dit-il, ce n'est pas bien de votre part de rire de mon malheur, je fais ce que je peux, et l'on verra par la suite comment j'ai réussi.

Les soldats lui aidèrent à se relever, puis il appela sa mule, monta dessus, et prit son habit couleur de la lune. Il ne tarda pas à arriver en vue de ses beaux-frères.

— Ah ! dirent-ils, voici encore le beau prince qui a gagné la bataille. Prince, arrêtez-vous un peu.

— Non, répondit-il, je ne puis, car ma monture est trop ardente.

Quand il arriva au champ de bataille, il hissa encore son pavillon pour dire qu'il était prêt.

Le roi prussien avait fait boire à ses soldats de la poudre et de l'eau-de-vie pour leur donner du courage ; mais quand le combat fut engagé, la mule sautait au milieu des ennemis, et à chaque fois qu'elle retombait, elle en écrasait plus d'un cent, sans compter ceux que Jean tuait avec son sabre, et ils tiraient sur lui sans pouvoir l'atteindre.

Le roi de Prusse ne tarda pas à hisser le drapeau blanc, et à demander une trêve jusqu'au lendemain ; il donna à Jean un parchemin où il déclarait qu'il s'avouait vaincu.

Bientôt il rencontra ses beaux-frères :

— Voilà, dirent-ils, un prince qui fait du chemin.

— Où allez-vous, messieurs? leur demanda Jean.

— Beau prince, nous allons à la guerre.

Il tira son parchemin de sa poche et leur dit qu'il était inutile d'aller plus loin, puisque la bataille était remise à demain.

— Descendez de cheval, dirent-ils, et venez vous rafraîchir avec nous.

— Non, répondit-il, ma monture ne peut rester en place.

Le voilà reparti, et il fut bientôt hors de vue.

Arrivé à son vieux cheval, il quitta la mule, et le fit encore entrer dans le bourbier, et ses beaux-frères disaient en passant près de lui :

— Nous avons déjà gagné deux batailles, et ce fameux guerrier n'a pas encore bougé de place !

Les soldats l'aidèrent de nouveau, et il se remit en route. Il trouva un nid de merle où il y avait quatre

petits, il leur coupa le cou et ramassa les quatre têtes dans son mouchoir.

En rentrant à la maison, il dit :

— Me voici de retour encore une fois, mais j'ai eu bien de la misère.

— Je suis sûr que tu as encore tué des Prussiens.

— Pas autant qu'hier, mais cette fois, ce sont des officiers, dit-il en lui montrant les têtes.

Après avoir soupé avec de la galette et du lait, il alla se coucher en recommandant à sa femme de l'éveiller à trois heures du matin.

Il partit, et il lui arriva la même chose que les jours précédents ; il appela encore sa mule et prit son habit couleur des étoiles.

Quand il passa auprès de ses beaux-frères, ils dirent :

— Voici encore un beau prince, mais ce n'est pas celui d'hier, son habit est bien plus éclatant. Beau prince, beau prince, attendez-nous et arrêtez.

— Non, dit-il, ma monture ne veut pas arrêter.

— C'est le même prince qu'hier, observa l'un des beaux-frères, je reconnais sa mule.

Arrivé au champ de bataille Jean le Teignous hissa le pavillon de signal et s'élança au milieu des ennemis avec sa mule ; cette fois il détruisit presque toute l'armée et tua beaucoup d'officiers, et le roi prussien arbora le drapeau blanc en disant :

— La guerre est terminée, je demande la paix.

Jean exigea trois milliards, et tous les drapeaux de l'armée, et quand le traité fut signé et les drapeaux livrés il donna une poignée de main au roi de Prusse en disant :

— Au plaisir de vous revoir.

En s'en retournant, il rencontra ses beaux-frères :

— Où allez-vous comme cela, mes amis ? Je vous trouve tous les jours au même endroit.

— Nous allons à la guerre.

— Vous n'avez pas besoin d'avancer davantage, la guerre est terminée.

— Est-ce possible ? s'écrièrent-ils.

— Oui, il n'est rien de plus certain.

— Acceptez, dirent-ils, de prendre un petit verre avec nous.

— Avec plaisir, répondit Jean.

Il descendit de sa mule et l'attacha à la porte de l'hôtel ; il entra avec les princes dans un salon particulier, et commanda trois petits verres.

Ses beaux-frères lui demandèrent d'où il était.

— Mes amis, dit-il, je suis de partout.

— Montrez-nous le traité de paix.

Il le tira de sa poche, le leur mit sous les yeux en leur faisant voir la signature du roi de Prusse.

— Vous voyez que je ne vous trompe pas, dit-il, et il leur montra aussi les drapeaux prussiens.

— Ah ! dirent les princes, si vous vouliez nous donner ce parchemin et ces drapeaux, cela nous mettrait bien avec notre beau-père, car nous sommes nouvellement mariés, et cela ne vous ferait pas grand'chose, puisque vous êtes de partout.

— Je veux bien, mes amis ; voici tous les drapeaux ; mais attendez-moi quelques instants, j'ai besoin d'être seul dans une chambre pour écrire, et je vous remettrai ensuite les drapeaux.

Il alla dans une chambre, et coupa un morceau dans le milieu de chaque drapeau, puis il les reploya comme ils étaient et les leur rapporta.

— Est-ce que vos dames, dit-il, ne vous ont pas fait quelque cadeau quand vous êtes partis pour la guerre ?

— La mienne, répondit l'un des deux beaux-frères, m'a donné un anneau sur lequel nos deux noms sont gravés.

— Ma femme, ajouta l'autre, m'a fait le même cadeau.

— Hé bien, dit Jean, remettez-moi ces anneaux-là, et je vous donnerai le traité de paix et les drapeaux. Mais je veux aussi que vous ôtiez vos culottes afin que je marque le pied de ma mule sur chacune de vos jambes. Cela ne vous fera pas grand mal et personne ne le saura. Mais c'est une reconnaissance à laquelle je tiens.

Les princes y consentirent facilement et ils lui dirent :

— Beau prince, quand vous passerez par chez nous, ne manquez pas d'entrer au château.

— Oui, mes amis, je vous le promets ; mais il est temps que je parte, car je suis pressé.

Il remonta sur sa mule, — marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher, on fait beaucoup de chemin.

Il arrive à son vieux cheval, quitte la mule, et fait son cheval à trois pattes s'enfoncer dans le bourbier. Ses beaux-frères passèrent encore auprès de lui en disant :

— En voilà un fameux guerrier ! tu n'es pas comme nous, nous avons remporté la victoire, regarde les drapeaux. Nous avons en poche le traité de paix, et nous allons être les bienvenus.

Ils crachaient sur lui en passant, et l'un d'eux le frappa à la cuisse de son sabre dont le bout se cassa et resta dans la plaie.

Jean tomba en faiblesse; mais les soldats relevèrent son cheval par compassion, et le remirent en selle.

En arrivant chez lui, il dit à sa femme :

— Ah ! Eugénie, prépare mon lit, car je suis blessé.

— Es-tu blessé grièvement, s'écria-t-elle en pleurant ?

— Je ne crois pas que cela soit grand'chose, mais je souffre.

— Je vais faire venir le médecin de mon père, dit la princesse.

Elle alla au palais, et demanda à parler au roi ; on la laissa monter seule, et elle le pria d'envoyer son médecin pour soigner son mari.

Il y consentit ; le médecin arriva, sonda la plaie de Jean, reconnut qu'il y avait dedans quelque chose de dur et en tira un morceau de fer.

— Docteur, dit Jean, ayez la bonté de me donner ce bout de fer que vous venez d'ôter de ma jambe.

Jean serra précieusement le bout de l'épée ; le médecin lui ordonna des remèdes et il se guérit promptement.

*
* *

Quelques jours après, Jean dit à sa femme :

— Depuis que nous sommes partis pour aller à notre ménage, il n'y a pas eu de repas chez nous ; il faut inviter ton père, ta mère, tes sœurs et tes beaux-frères à venir manger un morceau. Tu prieras aussi le médecin qui m'a guéri.

Le matin du repas, Eugénie se prépara de bonne heure pour faire à manger, mais elle ne trouvait chez elle que des pommes de terre et de la farine de blé noir.

— Comment faire ? dit-elle à son mari.

— Tu es embarrassée pour peu de chose. Comme premier plat tu mettras des pommes de terre bouillies, tu n'auras même pas besoin de les peler ; puis tu serviras de la bouillie de blé noir, et enfin des galettes de blé noir pour le dessert.

A midi le roi arriva avec toute sa famille ; il y avait sur la table une petite nappe qui ne la couvrait pas tout entière, et tout autour des escabeaux qu'on avait été emprunter chez les voisins.

Quand on apporta les pommes de terre bouillies, Jean dit :

— Il y a des oignons et un peu de beurre pour ceux qui n'aiment pas les pommes de terre.

Les convives ouvraient des yeux étonnés en voyant ce repas ; mais le roi jeta un coup d'œil à ses gendres, qui se mirent à manger, mais ils laissèrent plus des trois quarts du plat.

— Ne vous forcez pas à manger de ceci, disait Jean ; il y a encore d'autre fricot.

On servit des *peux* ou, si vous aimez mieux, de la bouillie de blé noir, mais la famille royale y fit peu d'honneur.

— Pour dessert, dit-il, je vais vous donner de la galette, et quelques pommes que je vais aller chercher dans mes pommiers.

Quand le repas fut fini, on convint que chacun dirait sa petite histoire.

Ce fut le roi qui commença :

— J'ai, dit-il, marié mes trois filles ; les deux aînées ont épousé des princes qui sont auprès de moi, et dont je suis content, car ils viennent de remporter la victoire. La plus jeune a voulu se marier à Jean le Teignous ici présent ; c'est un bon garçon, et je n'ai rien à dire de lui ; mais ma fille n'a pas agi comme elle aurait dû faire.

L'aîné des princes dit à son tour :

— Nous avons été à la guerre ; le premier jour, les ennemis battus ont demandé une trêve jusqu'au lendemain ; nous avons eu bien du mal, mais nous n'avons pas perdu un seul homme. Le second jour, la victoire fut encore pour nous ; le troisième, les ennemis furent entièrement défaits ; ils demandèrent la paix, et le roi de Prusse nous a remis ses drapeaux, et doit nous payer trois milliards. Mais nous avons été fort aidés par un beau prince inconnu, qui s'en est allé après la victoire.

— Si vous revoyiez ce prince-là, dit Jean le Teignous, le reconnaîtriez-vous bien ?

— Oui, dirent-ils, et nous le reverrons, car il a promis de venir nous voir au château.

Jean sortit, et se rendit à son jardin avec sa petite baguette, appela sa mule, prit son habit couleur du soleil, monta sur la mule, et prenant la grande route il passa devant la porte de Jean le Teignous.

Au bruit que fit la mule, ceux qui étaient chez Jean se détournèrent à regarder.

— Voilà le beau prince, s'écrièrent les gendres du roi.

— Priez-le de s'arrêter, dit le roi, bien que je ne puisse pas trop bien le recevoir ici.

Le prince à l'habit couleur de soleil entra.

— Nous parlions justement de vous, prince, dirent les gendres.

— En vérité ?

— Oui, nous racontions à notre beau-père que la guerre avait été pénible, mais que vous nous aviez donné un fort coup de main.

— Qu'est devenu Jean le Teignous ? dit le roi. Mais puisqu'il n'est pas là mettez-vous à table ; nous sommes ici chez des gens pas bien riches, mais une autre fois je vous traiterai mieux.

— Voilà des patates, dit l'homme à l'habit couleur de soleil ; c'est tout ce qu'il me faut.

Il mangea des pommes de terre avec du lait, puis de la bouillie de blé noir et enfin deux ou trois galettes pour son dessert.

Quand il eut fini, il dit au roi :

— Sire, vos gendres prétendent qu'ils ont remporté la victoire. Lequel est le plus sûrement victorieux de celui qui a le milieu des drapeaux ou de celui qui n'en a que les côtés?

— Certes, dit le roi, c'est celui qui a le milieu.

— Mesdames, dit-il à ses belles-sœurs, aviez-vous fait quelques présents à vos maris quand ils sont partis pour la guerre?

— J'ai donné au mien un anneau portant mon chiffre et le sien, répondit l'aînée.

— Moi de même, dit la cadette.

Les princes commençaient à ouvrir de grands yeux.

— Sire, poursuivit le prince à l'habit couleur de soleil, je désirerais que vous envoyiez chercher les drapeaux.

Le roi dépêcha son domestique au château ; il ne tarda pas à rapporter les drapeaux, et quand ils furent étendus sur la table, on vit qu'à tous il manquait un morceau au milieu.

Le prince à l'habit couleur de soleil ôta des morceaux d'une petite caisse et il les jeta sur la table en disant aux princes de voir s'ils s'adaptaient aux trous des drapeaux; ils y allaient parfaitement, et la petite princesse commençait à se réjouir, pensant bien que c'était un tour de Jean le Teignous qu'elle avait reconnu.

Il ouvrit une petite boîte et en tira deux anneaux qu'il présenta à ses belles-sœurs en leur demandant si elles les reconnaissaient.

— Oui, répondirent-elles toutes deux, ce sont bien là ceux que nous avons donnés à nos maris.

Jean dit ensuite au roi :

— Sire, il y a encore autre chose, je désirerais que les princes ôtent leurs culottes, ils doivent avoir sur leur peau l'empreinte des pieds de ma mule.

Cela fut trouvé exact, et le roi était bien surpris.

— Hé bien, dit Jean, est-ce moi qui ai remporté la victoire ou bien les princes ?

— Ah ! répondit le roi, c'est sûrement vous.

— Hé bien ! s'écria-t-il, c'est moi qui suis Jean le Teignous.

Sa femme à ces mots sauta à son cou et l'embrassa si fort que le sang lui sortit du nez, et elle courut embrasser son père, sa mère et ses sœurs.

— Docteur, poursuivit Jean le Teignous, ne vous souvenez-vous pas d'avoir ôté de ma jambe un morceau de fer?

— Si, répondit-il.

— Ce morceau de fer, sire, est le bout de l'épée d'un de vos gendres qui me frappa si durement qu'un morceau resta dans la plaie.

On vit que le morceau s'adaptait à une des épées.

— Sortez, dit le roi en colère, vous êtes des méchants, et je vais vous exiler. Quant à toi, Jean le Teignous, tu vas venir demeurer avec moi dans mon palais. C'est toi qui es mon fils, et c'est toi qui auras mon royaume.

Conté en 1879, par Louis Pluet, de Saint-Cast, matelot, âgé de 28 ans environ.

Ce conte très long est un de ceux qui se racontent dans la cale des navires qui portent des passagers à Saint-Pierre et à Terre-Neuve.

X

LE CORDON DE LA FÉE

Il y avait une fois une femme qui était veuve ; elle avait un fils âgé de treize ans, et tous les jours il disait à sa mère qu'il voulait s'embarquer pour lui gagner du pain.

Sa mère ne voulait pas, et elle lui disait :

— Tu as une mauvaise tête, mon pauvre gars, et tu n'es guère *cœuru* à la besogne ; quand tu seras embarqué, tu auras bien de la misère.

— Je veux naviguer, ma mère, répondit le garçon.

— Ah ! dit la bonne femme, va-t'en : ce que l'on ne peut tenir, il faut le laisser aller ; mais avant de partir, je veux que tu ailles voir ta marraine, et lui annoncer ton départ.

Sa marraine était une fée qui s'appelait Merlitonne : il alla à la grotte, frappa deux ou trois coups de marteau, et voilà la marraine venue :

— Que veux-tu, filleul ? lui demanda la fée.

— Je suis venu vous dire au revoir, parce que je vais naviguer.

— Ah ! mon pauvre Jean, tu trouveras souvent la marée debout dans ce métier-là, car tu es fainéant. Mais reviens demain, j'ai quelque chose à te donner.

Il revint à la maison, et dit à sa mère que la fée lui avait promis quelque chose pour le lendemain.

— Ah ! mon pauvre petit gars, sais-tu bien ce qu'elle veut te donner, ta marraine ?

— Non.

— Elle veut te donner les grands chemins à courre et les petits à trotter.

— J'irai la voir tout de même, dit Jean.

Il retourna à la grotte le lendemain; elle lui avait préparé un bon sac d'effets, qu'elle lui remit en disant :

— Voilà des habits de mer que je te donne, et un cordon pour te souvenir de moi.

— Mais que ferai-je de ce cordon-là, ma marraine?

— Tout ce que tu demanderas, par l'effet de ce cordon, te sera accordé en mon nom.

Voilà le gars parti bien content, le sac sur le dos, et le cordon dedans, aussi joyeux de s'embarquer que s'il allait à des noces.

Il se présenta à un capitaine qui l'engagea comme mousse et lui dit :

— Sais-tu faire la cuisine?

— Oui, cap'taine, je sais faire la soupe et cuire les patates.

— Cela suffit, c'est à peu près cela notre grande cuisine à bord.

*
* *

Le navire se mit en mer; mais mon Jean n'était point matinal, et ne voulait travailler qu'à ses heures; aussi les coups de cordes lui pleuvaient de tous côtés : l'un lui donnait un coup de pied, l'autre un coup de poing, l'autre un coup de botte.

— Ah! méchant capitaine, criait Jean, ma mère m'avait bien dit que vous m'auriez rossé : au premier port, je vous jouerai le tour.

— En attendant, je vais te corriger, dit le capitaine.

Il leur faisait toutes sortes de niches, se servant même des paquets de tabac pour allumer le feu ; et un jour qu'il fut pris à brûler du tabac frisé, le capitaine le fit mettre dans la mâture, les bras liés, et un bâillon dans la bouche.

Quand le navire toucha au port, Jean trouva moyen de s'échapper, et ayant vu une grille qui fermait un égout; il la souleva, et entra dedans, puis il alla tout au long, jusqu'à l'endroit où les eaux sales tombaient dans la mer. Il resta là et ne sortit que quand il vit son navire appareiller, car il avait des vivres avec lui.

Alors il en sortit ; mais il avait trouvé dans l'égout quantité d'or et de bijoux qu'il ramassa soigneusement. Il fut pris et enfermé en prison comme déserteur. Alors il écrivit à sa mère, mais elle était morte, et comme il ne recevait point de nouvelles, il pensa à sa marraine la fée, à laquelle il n'avait pas songé depuis qu'il était embarqué.

— Ah ! dit-il, que j'ai été sot de ne pas me souvenir plus tôt de ma marraine qui m'a donné un bon sac d'effets et un cordon que j'ai laissé dans le navire.

Il écrivit à sa marraine, et lui raconta ce qui lui était arrivé ; elle lui répondit en lui demandant comment il n'avait pu sortir à l'aide du cordon qu'elle lui avait donné. Il lui envoya une seconde lettre pour lui dire qu'il avait laissé le cordon dans le navire.

Sa marraine lui envoya dans sa lettre une petite baguette en cordes, et elle lui disait :

— Tu frapperas trois coups dans la porte qui te tient renfermé ; tu sortiras facilement, et tu iras à la recherche de ton navire pour reprendre le cordon que tu as laissé à bord.

Il y avait deux ans que le navire était parti, mais

Jean savait bien où il allait. Il prit le paquebot, qui lui coûta bien cher; mais il en avait le moyen, car il avait les richesses trouvées dans l'égout, et il voulait à tout prix rejoindre son navire.

Le paquebot où il était fut abordé et coula; mais il eut la chance de se sauver sur une planche, et il s'en alla à la grâce de Dieu, où le vent le menait.

Il aborda à une île, et sur le rivage il rencontra l'autre mousse de son navire qui lui dit :

— N'est-ce pas toi, Jean?

— Oui, que fais-tu là?

— Nous avons fait naufrage, et le navire est à la côte, quasiment sombré.

— Où sont les autres?

— Sur l'île; mais qui t'a amené ici?

— C'est en revenant avec vous, que le navire où j'étais a été abordé. Avec quoi vivez-vous ici?

— Il y avait des provisions dans le navire; mais elles commencent à diminuer.

Il alla retrouver son capitaine, qui lui dit :

— Te voilà, mon garçon, tu étais resté en arrière, et te voilà revenu.

— Je m'étais embarqué pour vous rejoindre, mais j'ai aussi fait naufrage.

— Tu m'avais souhaité malechance, dit le capitaine, tu vois que cela n'a pas manqué.

— Où est votre navire?

— Il est près d'ici; il y a six mois que nous avons été jetés à la côte, et il est quasiment démoli.

Jean avait envie de visiter le navire; il y alla sans faire mine de rien, et trouva dans sa cabine le cordon qu'il avait caché entre deux planches; il le ramassa et vint dire au capitaine :

— Cap'taine, vous n'avez donc pu arranger votre navire?

— Nous avons essayé, mais nous n'avons pu, il est trop avarié.

— Voulez-vous que je le rarrange ?

— Fais ce que tu voudras, répondit-il en riant, j'ai confiance en un bon garçon comme toi.

Il fut toute la nuit à bord du navire, et au matin il dit :

— Par la vertu de mon cordon, au nom de ma marraine Merlitonne, que le navire redevienne ce qu'il était avant son naufrage.

En un instant, le navire fut réparé, remis à l'eau et même les voiles étaient amurées.

*
* *

Jean cette fois fut le bienvenu ; le navire mit à la voile, et les voilà tous partis pour la France.

Jean avait son argent qu'il n'avait pas perdu dans son naufrage, il faisait ce qu'il voulait à bord, et il mangeait avec le capitaine.

Quand ils furent arrivés à Saint-Malo, le capitaine lui dit :

— Je vais te payer ce que tu voudras.

— Je ne vous demande rien, répondit Jean.

— C'est toi qui nous as sauvés. (Il ne s'était pas vanté de son cordon, car sa marraine lui avait recommandé de ne jamais en parler.) Reste avec moi, j'ai trois filles, je t'en donnerai une en mariage.

— Ah ! cap'taine, je voudrais bien, mais il faut que je m'en aille chez nous faire un tour : ma mère est morte, et je veux voir comment cela va par là-bas.

Voilà mon Jean parti pour son village, où ses voisins lui racontèrent tout ce qui s'était passé. Il vendit

tout son héritage et employa l'argent à faire prier le bon Dieu pour sa mère.

Avant de retourner à Saint-Malo, il dit :

— Je ne repartirai pas avant d'avoir remercié ma marraine.

Il arriva à la grotte, mais il eut beau frapper du marteau, et crier « Marraine », elle ne s'ouvrit point. Il vit sortir d'un buisson une vieille, vieille femme, qui paraissait avoir plus de deux cents ans, et qui lui dit que la fée Merlitonne était morte.

Il n'en demanda pas davantage à la vieille ; car elle lui faisait peur, et il se hâta de venir trouver son capitaine qui fut bien aise de le revoir :

— Te voilà revenu, Jean ; tu veux donc une de mes filles ?

— Oui, cap'taine, vous m'en avez promis une.

— Prends ma fille aînée ?

— Non, répondit Jean, je veux choisir.

Le capitaine l'emmena chez lui, et lui montra ses demoiselles ; il les regarda, mais comme elles étaient chacune les plus gentilles, il ne savait laquelle prendre.

— Es-tu décidé, Jean ? lui demanda le capitaine.

— Ah ! elles sont toutes les trois bien jolies, mais je voudrais savoir laquelle est la meilleure.

Pour leur éprouver le caractère, il leur faisait des niches, il les pinçait, les mordait, et menait tous jeux. Il y en avait une qui souffrait tout avec patience, mais les autres se défendaient.

Au bout de huit jours, le capitaine lui demanda :

— Hé bien, Jean, laquelle prends-tu ?

— Celle qui n'a rien dit.

— C'est la plus jeune, elle n'a que dix ans, répondit le capitaine qui n'aurait point voulu lui donner celle-là.

— C'est égal, c'est celle que je veux.

— Je n'ai que ma parole, tu l'auras, quoiqu'elle soit bien jeune, elle a l'air d'un enfant, et on se moquera de toi, de prendre une si petite femme.

*
* *

Jean fiança, et le capitaine commanda pour sa fille un habit couleur du temps, pour le jour du mariage.

Quand le matin de la noce, le tailleur vint apporter l'habit, il était trop petit, bien qu'il eût pris la mesure quelques jours auparavant.

C'est que Jean avait dit :

— Par la vertu de mon cordon, au nom de ma marraine, que ma fiancée grandisse, et qu'elle soit la plus jolie femme qu'on ait jamais vue.

Cela s'était accompli, et Jean avait demandé aussi d'être fort, et joli garçon.

— C'est bien étrange, disait le capitaine, que ma fille ait grandi de la sorte en une nuit ; où va-t-on lui trouver des robes?

— Ne vous inquiétez de rien, dit Jean, et laissez-la passer avec moi dans une pièce à côté.

A l'aide du cordon de sa marraine, il la revêtit d'habits de satin blanc qui semblaient avoir été moulés sur elle.

Quand elle revint, le capitaine dit à son gendre :

— Jean, je suis content que tu épouses ma fille, mais je crois que je l'ai donnée à un sorcier.

— Ne craignez rien, répondit Jean.

Il y eut une noce superbe, et quand les mariés se mirent en marche pour aller à l'église, ils étaient si beaux tous les deux, que les gens de Saint-Malo se

pressaient pour les voir, et il y en eut plusieurs que la foule jeta par terre.

J'étais à la noce, mais ils ne me donnèrent rien.

Conté en 1880, par Nannon Jagueu, de Saint-Cast, veuve de Jean Gari, carrier, âgée de 55 ans.

XI

LA HOULE DU VÂLÉ (1)

Il y avait une fois à Saint-Cast un vieux pêcheur qui était pauvre comme Job. Il ne prenait presque jamais de poisson, et pourtant il avait beaucoup d'enfants qu'il lui fallait nourrir.

Un jour qu'il passait au-dessus de la Houle du Vâlé, il entendit une voix qui disait :

— Pâte au four, couâmelle (2), le four est chaud !

— Faites-moi, s'il vous plaît, une gâche, cria le vieux pêcheur.

Une heure après, une belle gâche bien dorée et de bonne odeur de pain frais se présenta devant lui, et une voix qui venait de sous terre lui dit :

— Voilà de quoi manger toute ta vie, si tu n'en donnes à âme qui vive, autre qu'à ta femme et à tes enfants. Si tu as quelque autre chose à nous demander, reviens ici cette nuit, et nous te le donnerons.

Le vieux pêcheur porta chez lui la gâche des fées, et il dit à sa femme :

— Serre bien ce pain, et n'en donne à personne qu'à nos enfants, nous en aurons pour toute notre vie.

Le pêcheur alla la nuit à la houle, et il vit venir à lui deux fées qui lui dirent :

— Hé bien, pêcheur, as-tu réfléchi ? que désires-tu ?

(1) La Houle du Vâlé est une grotte du havre de Saint-Cast.
(2) Petite fille.

— Prendre du poisson autant que je voudrai quand je serai dans mon bateau.

— Hé bien, dit la fée, quand tu iras au maquereau, et que tu voudras faire bonne pêche, tu n'auras qu'à dire :

Maquereaux, sortez de l'eau,
Et sautez dans mon bateau.

Quand tu en auras trop, tu diras :

Maquereaux, hors de mon bateau,
Disparaissez dans l'eau.

Le pêcheur remercia les fées, et s'en alla bien content. Le lendemain, il monta dans son canot, et quand il fut arrivé aux Bourdineaux (1), il s'écria :

Maquereaux, sortez de l'eau
Et sautez dans mon bateau.

Aussitôt la mer parut comme salée de poisson et les maquereaux sautaient dans le canot, en faisant : Klouk! Klouk! l'un n'attendait pas l'autre. En peu de temps, il eut autant de poisson qu'il pouvait en désirer, et tous les jours il s'en revenait avec une pleine batelée de poisson qu'il vendait très bien. Les autres pêcheurs, qui ne savaient comment il s'y prenait pour si bien réussir, le surnommèrent Preneur de maquereaux.

Il devint riche, et comme sa réputation de bon pêcheur de maquereaux s'était étendue au loin, le roi de France le fit appeler à Paris pour lui apprendre

(1) Rochers à la pointe de Saint-Cast.

comment il faisait pour pêcher si bien. Le pêcheur lui répondit qu'il disait seulement :

> Maquereaux, sortez de l'eau,
> Et sautez dans mon bateau.

Le roi fit publier au son du tambour dans tous les havres de France les paroles que lui avait dites le vieux pêcheur ; mais les autres eurent beau s'enrouer à les répéter, ils ne purent jamais prendre autant de poisson que lui.

Bientôt il cessa de pêcher, et lui et sa famille vécurent heureux avec les présents des fées.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

XII

JEAN DES MERVEILLES

Il était une fois un petit garçon qui n'avait plus ni père ni mère, rien que sa vieille grand'mère. Elle n'était pas bien riche, mais elle l'éleva tout de même de son mieux. Elle l'envoya à l'école quand il fut en âge d'y aller; il y apprenait tout ce qu'il voulait, car il avait bonne volonté; c'était le modèle de la classe et il écrivait aussi bien que son maître.

Un jour qu'il y avait une assemblée dans un bourg des environs, sa grand'mère lui dit d'y aller se divertir avec les autres, et elle lui donna des pièces de deux sous pour acheter ce qui lui plairait.

Il se mit en route avec ses camarades; à un moment où il s'était un peu éloigné des autres, ils virent sur le bord du chemin une pauvre vieille bonne femme qui était assise sur la banquette et avait l'air d'une chercheuse de pain; mais, au lieu d'avoir pitié d'elle, les petits garçons se mirent à l'appeler sorcière et à lui jeter de la boue, si bien que la vieille ne savait où se fourrer.

En accourant pour rejoindre les autres, Jean vit ce qu'ils faisaient.

— N'avez-vous pas honte? s'écria-t-il, de jeter de la boue à une personne qui ne vous dit rien? Laissez-la tranquille, ou vous aurez affaire à moi.

Il aida la vieille à se relever et lui dit:

— Ils vous ont fait mal, pauvre vieille grand'mère?

— Oui, répondit-elle ; toi, tu es meilleur qu'eux, tu seras récompensé et eux punis.

Le voilà qui continue sa route avec les autres ; en arrivant à l'assemblée, ils rencontrèrent une marchande de fruits et ils lui achetèrent des noix qu'ils se mirent à manger. Jean en ouvrit une avec son couteau, et quand il eut tiré ce qu'il y avait dans la coque, il la jeta.

— Que fais-tu ? dit la marchande ; tu jettes ta coque de noix ?

— Oui, répondit-il ; j'ai mangé ce qu'il y avait dedans et elle n'est plus bonne à rien.

— Ramasse-la, dit la marchande, tu pourras lui commander ce que tu voudras, quand même ce serait d'être invisible.

Jean mit la coque de noix dans sa poche, et il continua à se promener dans l'assemblée avec ses camarades. Ils s'amusèrent de leur mieux ; mais pour s'en revenir chez eux, il fallait traverser une rivière ; pendant qu'ils étaient à se divertir, elle avait débordé et était devenue comme un lac. Ils s'arrêtèrent sur le bord, bien embarrassés comment la traverser.

Jean pensa tout à coup à sa coque de noix.

— Il faut, se dit-il, que je sache si la marchande s'est moquée de moi. Coque de noix, deviens un beau navire, et envoie un canot pour nous passer tous.

Aussitôt il vit un navire ; un canot prit à son bord Jean et ses compagnons, et ils passèrent rapidement de l'autre côté du lac.

— Coque de noix, dit Jean, reviens à ton état naturel.

Il la ramassa dans sa poche, et quand il fut rentré à la maison, il raconta à sa grand'mère qu'il avait une coque de noix qui prenait toutes les formes qu'on voulait.

— Ah ! mon pauvre petit gars, lui dit la vieille qui était un peu avare ; si cela est vrai, commande-lui de se changer en un coffre plein d'or.

— Coquille de noix, commanda Jean, deviens un coffre rempli d'or.

Aussitôt, au lieu de la coque de noix, il y eut dans la cabane un coffre rempli d'or ; la grand'mère en souleva le couvercle et vit qu'il était plein de louis tout neufs ; elle en prit un dans sa main ; mais elle ne put parvenir à en tirer un second ; les pièces d'or semblaient collées l'une à l'autre, et elle mouilla sa chemise sans pouvoir en ramener une seule, ce dont elle était bien marrie. Jean prit aussi une pièce qu'il mit dans sa poche ; mais il ne put en tirer une seconde.

La nuit venue, ils se couchèrent ; mais la bonne femme ne put fermer l'œil ; à chaque instant elle croyait entendre des voleurs qui venaient pour enlever le coffre. Le lendemain, elle dit à Jean des Merveilles :

— Je vais t'acheter un pistolet ; tu veilleras cette nuit, et moi je dormirai un peu.

La nuit venue, le petit gars se mit à monter la garde ; mais sa grand'mère à peine endormie se réveilla en sursaut et s'écria :

— As-tu tué le voleur ?

— Non, grand'mère ; il n'est venu personne.

— Ah ! dit-elle, j'avais pourtant cru en entendre un rouler par terre.

Tous les jours ils prenaient chacun une pièce d'or ; mais ils ne pouvaient en avoir une seconde.

*
* *

Cependant Jean des Merveilles entendit parler de la fille du roi qui avait été enlevée et transportée

dans une île de la mer ; le roi promettait de la donner en mariage à celui qui réussirait à la délivrer ; beaucoup de navires étaient partis pour tenter l'aventure, mais aucun n'était revenu.

Jean dit à sa grand'mère :

— Je voudrais bien aller délivrer la fille du roi ; je pense que je pourrai le faire à l'aide de ma coque de noix, et cela nous vaudrait mieux que ce coffre plein d'or où nous ne pouvons prendre qu'une pièce à la fois.

La grand'mère y consentit, et Jean dit :

— Coffre d'or, redeviens coque de noix.

Cela s'accomplit à la minute ; Jean ramassa la coque dans sa poche, et quand il arriva sur le bord de la mer, il la mit à l'eau et dit :

— Coque de noix, deviens un beau navire bien mâté, bien gréé, avec deux batteries, et des canonniers et des gabiers qui m'obéissent à la parole.

Aussitôt il vit un beau navire avec deux rangées de canons, qui masquait ses voiles comme pour attendre quelqu'un, et près du rivage, il y avait une baleinière toute dorée. Jean s'y embarqua, et aussitôt les hommes qui la montaient se mirent à nager aussi bien que les meilleurs canotiers de la flotte. Quand il arriva à bord du navire, l'équipage était rangé sur la lisse pour le recevoir : aucun des hommes ne parlait ; mais ils lui obéissaient à la minute.

Il leur ordonna de conduire le vaisseau où la princesse était prisonnière ; aussitôt le navire déploya ses voiles et se mit en route, avant, tribord et babord, et il marchait comme le vent. Ils furent trois jours sans voir aucune terre ; le quatrième, ils aperçurent une île à perte de vue, et mirent le cap des-

sus. Comme Jean des Merveilles en approchait, il vit un navire, deux navires, trois navires; il en compta jusqu'à quinze qui étaient auprès de l'île; l'un d'eux s'avança vers lui. Il commanda la manœuvre à ses hommes; mais, comme son navire n'avait pas hissé son pavillon, le corsaire qui venait à sa rencontre tira deux coups à blanc, puis un troisième à boulet.

— Ah! commanda Jean des Merveilles, chargez la moitié des canons avec des boulets et l'autre moitié avec de la mitraille, et puis feu partout.

Mais ses hommes ne bougeaient pas, et il était si en colère que, de rage, il se serait bien roulé par terre. Le corsaire arriva et ses hommes sautèrent à l'abordage; mais les matelots de Jean les laissaient monter à bord sans même essayer de leur résister.

Quand il vit cela, il songea à son pouvoir et dit :

— Coque de noix, deviens un petit navire où il y ait seulement place pour moi, et tire-moi de ce mauvais pas.

Aussitôt il se trouva dans une petite chaloupe, et les matelots qui étaient à bord se noyèrent; au même instant le chef des corsaires, qui était l'ennemi de la fée qui avait donné la coque de noix à Jean des Merveilles, fut changé en un gros chat noir qui lui dit :

— Tu as cent ans à être prince, et moi cent ans à rester chat.

Jean des Merveilles aborda à l'île; il délivra la princesse, et ordonna à son petit bateau de se changer en un beau navire. Il monta à bord avec la princesse, et fit un heureux voyage; quand il arriva à Paris le roi fut bien content de le voir et il lui donna sa fille en mariage.

Il y eut à cette occasion des noces si copieuses que le lendemain sur toutes les routes on voyait des invités égaillés sur les *mètres* (tas) de pierres et ronflant comme des bienheureux.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast.

XIII

LA BELLE AUX CLÉS D'OR

Il était une fois un roi qui avait trois fils; quand ils furent devenus grands, il leur dit de choisir chacun un métier, celui qui lui plairait le mieux.

L'aîné dit :

— Je veux être chasseur ; tous les jours je partirai avec mes chiens dès le matin et je ne m'en reviendrai qu'à la brune du soir.

— Je serai soldat, dit le second.

— Et moi marin, ajouta le troisième.

Le lendemain, ils partirent tous les trois. L'aîné alla à la chasse, et quand il fut dans sa forêt, il vit une bonne femme qui déracinait un petit arbre vert.

— Que fais-tu là, vieille sorcière ? laisse mon arbre et va-t'en bien vite.

— Ne me parle pas si durement, jeune homme, répondit la bonne femme.

— Va-t'en, ou je vais te battre, dit le fils du roi.

La vieille s'en alla en grommelant, et le prince continua à chasser; il remplit sa gibecière de lapins et de lièvres et son père était bien content de voir qu'il était adroit dans le métier qu'il avait choisi.

Le lendemain, le prince retrouva la vieille femme au même endroit :

— Sors de ma forêt, lui cria-t-il, je t'avais défendu d'y revenir.

Elle s'en alla sans mot dire, il continua à chasser et remplit sa gibecière de lapins et de lièvres.

Le troisième jour, il vit la bonne femme au même endroit :

— Ah! pour le coup, s'écria-t-il, je vais te battre.

Il se mit à la frapper si fort qu'il la jeta par terre. Elle se releva et disparut. Le jeune prince continua à chasser dans la forêt, et il vit au milieu d'une clairière un lièvre assis sur son derrière et qui le regardait.

— Tiens, pensa-t-il, voici un lièvre qui n'est point farouche.

Il voulut le prendre; mais le lièvre se leva, et il marchait du même pas que le chasseur, courant quand il courait, s'arrêtant quand il s'arrêtait. Le prince le poursuivit toute la journée sans pouvoir l'atteindre, et à la nuit, il le vit disparaître dans une caverne où il entra à sa suite. Alors parut devant lui un bonhomme qui avait les dents longues comme la main, et qui lui dit :

— Ce n'est plus à un lièvre ni à une bonne femme, c'est à moi que tu vas avoir affaire.

— Excusez-moi, répondit le jeune prince, je ne savais pas qui vous étiez.

— Je vais te tuer, dit l'homme aux grandes dents.

Mais le prince se mit tant à le supplier de le laisser vivre, qu'il se laissa toucher et lui dit :

— Je vais t'accorder la vie; mais tu seras mon domestique et tu feras tout ce que je te commanderai.

Il le mena dans son écurie où il y avait deux chevaux : l'un qui était gris avait une auge pleine d'avoine; l'autre qui était une jument blanche n'avait devant elle que des fagots.

— Tu auras soin de bien nourrir le cheval gris et de lui donner à boire l'eau de la claire fontaine;

pour la jument, tu la laisseras sans manger, et tous les jours tu la frapperas à grands coups de trique; je pars pour six mois, mais obéis-moi bien, ou gare à toi, car j'ai une cloche qui m'avertit de tout ce qui se passe ici.

L'homme partit; le lendemain le prince soigna de son mieux le cheval gris et se mit à frapper la jument blanche :

— Pas si fort, pas si fort, lui disait-elle.

— Est-ce que les chevaux parlent ici? demanda le jeune homme.

— Oui, répondit la jument, je parle et c'est pour ton bien; écoute mes paroles ou dans trois jours tu seras comme moi. J'ai été prise comme toi et changée en jument.

— Comment faire pour me sauver?

— Donne-moi de l'avoine afin que je prenne de la force, et dans trois jours je t'emporterai sur mon dos.

Il la soigna de son mieux, et au bout de trois jours elle reprit de la force et fut capable de marcher vite.

— Mets, lui dit-elle, une selle sur mon dos, prends avec toi ta brosse, ton étrille et ton bouchon, et prépare-toi à monter sur moi, car bientôt la cloche va sonner et le diable va être prévenu de notre départ.

Quand il fut en selle, la jument lui disait :

— Éperonne, éperonne dur.

Elle marchait comme le vent, et elle lui répétait :

— Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien venir?

— Non, rien, répondit-il.

— Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien derrière nous?

— Si, j'aperçois un gros nuage avec du feu au milieu qui s'avance sur nous.

— Est-il loin?

— Non, il nous atteint.

— Jette ta brosse derrière toi.

Aussitôt s'éleva une forêt si épaisse que le diable ne put la traverser et fut obligé de faire le tour. Pendant ce temps la jument marchait comme le vent et répétait :

— Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien venir?

— Non.

— Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien venir ?

— Non, rien.

— Éperonne, éperonne dur et regarde bien.

— Ah! je vois un nuage noir qui vient, qui vient, qui nous attrape.

— Jette vite ton étrille.

Aussitôt s'éleva une montagne si haute qu'on n'en voyait pas le sommet. Le diable fut encore obligé d'en faire le tour, et pendant ce temps la jument blanche allait comme le vent en répétant :

— Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien?

— Non.

— Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien venir ?

— Rien encore.

— Éperonne, éperonne dur, et regarde derrière toi.

— Ah! je le vois qui vient, qui vient, qui nous attrape.

— Jette ton bouchon.

Il s'éleva derrière eux une montagne plus haute encore et plus escarpée que la première; le diable fut obligé d'en faire le tour, et pendant ce temps la jument blanche allait comme le vent.

— Veille bien, dit-elle à son cavalier, nous allons arriver à un pont, et quand nous aurons passé le milieu, le diable n'aura plus de pouvoir sur nous.

Ils s'engagèrent sur le pont, et le diable saisit la jument par la queue au moment où ses quatre pieds avaient passé le milieu du pont; mais le prince coupa avec son couteau les crins qui restèrent dans la main du diable.

Il criait au jeune homme :

— Rends-moi mon cheval! Rends-moi mon cheval!

— Non, jamais, répondait-il.

Le diable resta longtemps sur le pont à crier, mais il finit par se lasser et s'en alla.

*
* *

— Qu'allons-nous devenir maintenant? demanda le prince à la jument; je voudrais bien retourner dans mon pays.

— Non, répondit la jument blanche, il faut faire route pour Paris.

La jument se mit à marcher, et le jeune prince trouva un ruban en diamant qui éclairait la nuit comme le jour.

Dans ce temps-là, Paris n'était pas aussi grand qu'il est maintenant; quand ils arrivèrent auprès, il mena la jument blanche dans une pâture; elle était alors grasse et fraîche à faire plaisir.

— Tu vois cette grande maison, lui dit-elle, c'est là que demeure le roi; il a besoin d'un pâtour pour ses brebis, il te prendra à son service, et tous les jours tu amèneras ton troupeau ici.

Le jeune homme se présenta au château, et, comme un des bergers était parti le matin, on le gagea pour le remplacer. Il conduisit ses brebis à l'endroit où pâturait la jument blanche, et quand

elle le vit, elle dansait et hennissait de joie. Il ramena ses brebis le soir; elles étaient belles et bien repues, tandis que celles des autres bergers étaient plates et maigres. Tous les jours il retournait à l'endroit où était sa jument et son troupeau engraissait à vue d'œil, au lieu que celui des autres pâtours ne faisait que maigrir.

— Ah ! disait le roi, voici un berger qui a des brebis bien plus belles que les autres.

Les pâtours étaient jaloux de lui et ils cherchaient le moyen de le perdre. Il était défendu d'allumer de la chandelle le soir dans les étables : une nuit, le prince se mit à regarder son ruban de diamants ; il éclairait comme plusieurs lampes, et la lumière brillait à travers les fentes de l'étable. Les autres pâtours vinrent trouver le roi et lui dirent :

— Maître, le nouveau berger allume de la chandelle malgré votre défense.

Le roi vint voir, mais le pâtour entendit du bruit, et il ramassa vivement ses diamants dans sa poche. Le roi ne vit point de lumière et il traita ses bergers de menteurs.

Les pâtours se dirent :

— Pour nous défaire de lui, nous allons raconter au roi que le berger s'est vanté de pouvoir amener ici la Belle aux clés d'or. Ils allèrent parler au roi qui fit venir le pâtour, et lui dit :

— Tu t'es vanté d'aller chercher la Belle aux clés d'or : il faut que tu l'amènes ici.

— Jamais je n'en ai parlé, répondit le prince-berger, et je ne savais pas même qu'elle existât.

— Cela m'est égal, dit le roi, amène-la ici, ou il n'y a que la mort pour toi.

Le berger se rendit en pleurant à la pâture où était la jument blanche, qui en le voyant se mit à

sauter de joie ; mais elle s'aperçut bientôt qu
l'air affligé :

— Pourquoi es-tu triste? lui demanda-t-e

— Le roi m'a ordonné de lui amener la B
clés d'or, je ne sais pas où elle demeure e
désole, car si je n'y parviens pas, il a jur
tuer.

— N'est-ce que cela? répondit la jument.
pas la peine de te chagriner pour si peu. Tu
au roi de te faire construire un vaisseau qu
comme le soleil: tu t'y embarqueras avec q
hommes d'équipage, et tu te dirigeras vers
nord-ouest. Tu arriveras au château de la B
clés d'or qui est bâti au pied de montagnes
tenu par quatre géants. Les montagnes
comme des diamants parce qu'elles sont co
de neige. Là tu verras la Belle aux clés d'
l'inviteras à monter à bord de ton vaisseau.

***

Le jeune prince alla demander au roi un v
brillant comme le soleil ; et quand il fut ter
s'embarqua dedans avec son équipage et, sui
indications de la jument blanche, il vint m
en vue du château de la Belle aux clés d'or. L
cesse était à sa fenêtre et elle regardait le na

— Bonjour, princesse, lui dit le jeune hom

— Bonjour, sire, répondit la belle aux cl
qui prenait le berger pour un roi.

— Je suis venu pour visiter votre châtea
lez-vous me le permettre ?

— Oui, répondit-elle.

Quand il eut parcouru tout le château, ell
boire et manger et lui dit :

— Hé bien ! en avez-vous vu d'aussi beau dans votre pays ?

— Non, répondit-il, mais si vous voulez venir à bord de mon navire, vous conviendrez qu'il n'a pas son pareil.

— J'irai, dit la princesse, le visiter dans deux heures.

Il retourna à son bord et commanda à ses matelots de tout préparer pour l'appareillage et de lever l'ancre pendant que la princesse serait occupée à regarder le navire.

La Belle aux clés d'or arriva sur le vaisseau ; le jeune homme le lui fit visiter en détail, et lorsqu'elle remonta sur le pont, la terre était déjà bien loin. Quand la princesse vit qu'on l'emmenait, elle se mit à crier et à s'arracher les cheveux.

— Ah ! malheureux, lui dit-elle, pourquoi m'as-tu trompé ?

— Je suis venu, répondit-il, vous chercher par l'ordre du roi, et si je n'avais pas réussi, il m'aurait tué.

La princesse, de colère, jeta ses clés d'or à la mer, et le vaisseau continuant sa route arriva au port et salua la ville qui répondit par une salve de vingt et un coups de canon.

Quand le roi vit la Belle aux clés d'or il fut bien joyeux, et il voulut se marier avec elle, mais elle ne pouvait pas le souffrir et le rebutait toujours.

— Je ne vous épouserai, lui dit-elle, que si vous me remettez les clés d'or de mon château.

Le roi fit venir son pâtour et lui dit :

— Tu as amené ici la princesse ; maintenant il faut que tu me rapportes ses clés d'or ou il n'y a que la mort pour toi.

Le pâtour alla trouver sa jument blanche ; il y

12.

avait longtemps qu'elle ne l'avait vu, et elle commençait à être malade de chagrin ; mais il la caressa et elle fut tout d'un coup guérie. Comme il avait la mine triste, elle lui demanda pourquoi il se chagrinait encore.

— J'ai amené au roi la Belle aux clés d'or, répondit-il ; maintenant il veut que j'aille chercher ses clés qu'elle a jetées à la mer.

— S'il n'y a que cela, dit la jument blanche, tu peux te consoler. Demande au roi de te faire construire un navire de petite taille, mais bon marcheur ; tu mettras à l'arrière une pierre bien droite, et quand tu seras à peu près rendu à l'endroit où la belle a jeté ses clés d'or à la mer, tu frapperas trois coups sur la pierre avec cette baguette. Tu verras sortir de l'eau un petit homme qui menacera de te dévorer ; mais ne t'effraye pas et frappe-lui sur la tête avec ta baguette, jusqu'à ce qu'il ait jeté les clés sur le pont du navire.

Le pâtour alla demander au roi un navire petit, mais bon marcheur, et il s'embarqua à bord pour se rendre à l'endroit où la princesse avait lancé ses clés à la mer. Quand il y fut rendu, il frappa trois coups de baguette sur la pierre qui était dressée bien droite à l'arrière ; aussitôt, il vit sortir de la mer un petit homme qui ouvrait une grande bouche en criant :

— Je vais te manger ! je vais te manger !

Mais le jeune homme se mit à lui frapper des coups de baguette sur la tête en lui disant :

— Si tu ne vas pas me chercher les clés d'or que la princesse a lancées dans la mer, je vais continuer à te battre.

Le petit homme plongea dans l'eau, et il en rapporta les clés d'or qu'il jeta sur le pont. Aussitôt le

navire se remit en marche et il ne tarda pas à arriver au port qu'il salua avec son artillerie.

Quand le roi eut les clés, il fut bien content, et il les donna à la princesse en lui disant :

— Maintenant vous allez vous marier avec moi.

— Non, répondit-elle ; si vous voulez que je vous épouse, il faut que celui qui a été chercher les clés amène ici mon château.

Le roi fit venir son pâtour et lui dit :

— Tu vas aller chercher le château de la princesse et l'amener ici; si tu ne le fais pas, il n'y a que la mort pour toi.

Le jeune homme était bien triste; il retourna à la pâture où était la jument blanche, mais elle avait maigri et semblait presque morte.

— Je croyais, lui dit-elle, que tu allais me laisser mourir. C'est bien mal de ta part, moi qui t'ai sauvé quand tu étais chez le diable.

— Ah ! répondit-il, j'ai été si content d'être revenu que je t'avais oubliée. Le roi m'a ordonné d'aller chercher le château de la Belle aux clés d'or ; mais cette fois, je crois bien que ma mort est au bout.

— Non, dit-elle, ne t'effraye pas ; tu vas demander au roi de te faire construire un navire le plus grand qu'on pourra faire. Tu le chargeras de vin et de mets délicieux, et tu retourneras au château. Tu verras les géants qui le portent sur leur tête, et après leur avoir donné à manger, tu leur diras de venir avec toi dans ton pays.

Le roi fit construire pour son berger un navire le plus grand qui eût été fait ; on le chargea de vins et de mets délicieux, et il mit à la voile pour aller dans l'ouest-nord-ouest au château de la Belle aux clés d'or. Quand le jeune homme y arriva, les géants qui

soutenaient le château sur leur tête avaient si grand'-faim qu'ils allaient se battre pour se manger. Il fit débarquer les vins et les vivres, et les géants se régalèrent ; ils vidaient par la bonde les barriques de vin et mangeaient un bœuf à chaque fois.

— Vous êtes meilleur que notre maître, lui dirent-ils, il nous laisse crever de faim.

— Si vous voulez venir dans mon pays, répondit-il, je vous donnerai à manger tant que vous voudrez. Le château que vous portez vous paraît-il bien lourd ?

— Non, il ne pèse pas plus qu'une plume.

— Voulez-vous l'emporter avec vous ?

— Oui, volontiers.

Il embarqua les géants qui portaient le château sur leur tête, et quand il arriva il les fit débarquer et les conduisit à la Belle aux clés d'or.

Lorsque le roi vit le château venu, il était bien joyeux, et il dit à la princesse :

— Maintenant, je pense, vous allez vous marier avec moi.

— Si vous voulez que je vous épouse, répondit-elle, il faut que vous fassiez brûler celui qui a été chercher mon château et mes clés d'or.

Quand le jeune homme eut connaissance de ce que la Belle aux clés d'or avait demandé au roi, il alla trouver en pleurant sa jument blanche.

— Ah ! lui dit-il, cette fois je suis perdu, le roi veut me faire brûler pour épouser la princesse.

— N'est-ce que cela ? lui répondit-elle. Tu vas t'habiller en toile des pieds à la tête ; voici une petite bouteille que tu verseras sur tes habits et tu ne brûleras point ; ensuite tu seras invisible, tu quitteras le bûcher et tu parleras au roi derrière la foule.

Le jeune homme fit ce que la jument blanche lui avait dit. Le lendemain on apporta dans la cour du palais plus de deux cents fagots, on plaça le pâtour au milieu, et on mit le feu au bûcher; mais il ne brûla point; il sortit du milieu des flammes et alla se mettre dans la foule.

Le roi le vit et lui dit:

— Je croyais t'avoir brûlé; comment as-tu fait pour ne pas être rôti?

— J'ai acheté des habits de toile et le feu ne m'a point touché.

— Si vous voulez vous marier avec moi, dit la Belle aux clés d'or, il faut que vous fassiez comme le berger, et que vous montiez sur un bûcher.

— C'est facile, répondit le roi.

Il se fit faire un habit tout en toile, et se plaça au milieu de trois cents fagots; mais quand ils furent allumés, il fut étouffé et brûla. Alors la Belle aux clés d'or dit au jeune homme:

— C'est toi que je veux épouser.

Il était bien content, et il alla raconter à la jument blanche que la Belle aux clés d'or voulait se marier avec lui.

— Si tu veux l'épouser, lui dit-elle, il faut auparavant me tuer et couper mon cœur en deux morceaux.

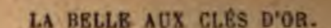
— Non, répondit-il.

— Si, il faut que tu le fasses, je le veux.

Il tua la jument blanche, et, quand il eut coupé son cœur en deux morceaux, il en sortit une dame belle comme un jour qui lui dit:

— Tu aurais pu être heureux avec moi, mais tu es un ingrat; maintenant tu seras malheureux toute ta vie.

Elle disparut et jamais il ne la revit. Il épousa la



Belle aux clés d'or, mais il fut malheureux à
pitié et il mourut dans la misère.

Conté en 1880, par Auguste Macé, de Saint-Cast, mousse de 15 ans.

Le conte qui suit est une variante de la *Belle aux clés* mais il en diffère par plusieurs épisodes curieux.

XIII *bis*

PETIT-JEAN

Il y avait une fois un bonhomme et une bonne femme qui étaient si gueux, si gueux que les autres gueux ne pouvaient ni les sentir ni les voir. La femme était déjà vieille lorsqu'il lui vint un fils ; mais personne ne voulait être le parrain d'un enfant dont les parents étaient si pauvres.

Un matin le bonhomme prit son bâton et alla se promener sur la grande route, espérant trouver pour son fils un parrain et une marraine. Il voyagea plusieurs heures sans rencontrer personne, et il se dépitait lorsqu'il vit se présenter devant lui une belle dame qui lui demanda ce qu'il cherchait.

— Hélas ! madame, répondit-il ; il m'est venu un petit garçon et je ne puis lui trouver ni parrain ni marraine.

— Je veux bien nommer votre enfant, dit la dame, et j'amènerai même un parrain avec moi ; mais c'est à la condition qu'à l'âge de sept ans votre fils m'appartiendra.

Le bonhomme était bien marri et il pleura un peu; mais il finit par accepter ce que voulait la dame.

Le lendemain elle vint à la cabane des pauvres gens ; c'était la bonne Vierge, et le parrain qu'elle amena était Jésus.

Après le baptême, ils souhaitèrent aux deux bonnes gens beaucoup de prospérité, et partirent après

avoir embrassé leur filleul, auquel ils avaient donné le nom de Jean.

Jean grandit vite ; il alla à l'école où il apprit en peu de temps à lire et à écrire ; il était si gentil et si doux que tout le monde l'aimait, et par amitié on l'appelait Petit-Jean. Son père et sa mère ne pouvaient s'empêcher de pleurer quelquefois en le regardant ; car plus il avançait en âge, plus s'approchait le temps où ils devaient remplir la promesse faite à sa marraine.

*
* *

Petit-Jean arriva à l'âge de sept ans : dès le matin la bonne Vierge arriva montée sur un âne ; elle fit monter son filleul derrière elle, et pour consoler les bonnes gens, elle leur promit que si Petit-Jean était sage, il reviendrait les voir.

Petit-Jean, après avoir passé plusieurs heures en croupe sur l'âne de sa marraine, commença à se fatiguer, et il lui demanda la permission de marcher un peu à pied pour se dégourdir les jambes. Sa marraine y consentit, et, comme il y avait des fleurs tout le long de la route, il s'amusait à les cueillir. Tout d'un coup il vit voler en l'air un corbeau qui tenait dans son bec une couronne et qui la laissa tomber auprès de lui. Il courut bien vite la ramasser : mais, dès qu'il l'eut touchée, il entendit pousser un cri derrière lui : il se retourna; mais sa marraine avait disparu, et il ne restait plus que l'âne qui lui dit :

— En ramassant cette couronne, tu as tué un roi : désormais tu seras malheureux : tu ne verras plus ta marraine; mais elle m'a laissé auprès de toi.

Petit-Jean cacha la couronne sous ses vêtements,

et il monta sur l'âne; il voyagea longtemps, et parfois il souffrait de la faim et de la soif. Un jour qu'il arrivait dans une grande ville, il entendit bannir au son du tambour, et le crieur disait « que le cheval du roi était malade, et que celui qui parviendrait à le guérir, recevrait une belle récompense ».

Par le conseil de son âne, Petit-Jean alla au palais du roi, et il guérit son cheval. En récompense le roi le garda au Louvre où il vécut heureux pendant quelque temps ; mais un soir que le roi se promenait, il vit sortir une grande clarté de l'appartement où demeurait Petit-Jean; il regarda par une fente de la porte, et vit que ce qui brillait ainsi c'était la couronne de son père Orolias, que Petit-Jean avait posée sur une table. Il entra chez le jeune garçon et lui dit :

— Malheureux ! c'est toi qui en ramassant cette couronne as tué mon père ; si tu ne m'amènes ici la plus belle princesse du monde, je te tuerai à mon tour.

Le roi sortit, et Petit-Jean bien tristement alla raconter à son âne ce que le roi lui avait dit :

— Il n'y a pas de quoi te désoler, répondit l'âne, demande au roi son plus beau navire et ses meilleurs matelots, et va à la recherche de cette belle princesse : le neuvième jour tu aborderas à son château, et, si tu es fin, tu la ramèneras avec toi.

Le lendemain Petit-Jean partit sur le plus beau navire du royaume que montaient les meilleurs matelots. Pendant huit jours il navigua sans apercevoir aucune terre ; mais le matin du neuvième il découvrit une île, et bientôt il put voir le château de la plus belle princesse du monde. Il mouilla tout près de la côte, puis s'étant fait débarquer à terre, il vit que chacune des quatre portes du château était gardée par un géant. Il s'approcha de l'un d'eux et lui dit :

— Seigneur géant, j'ai amené ici le plus beau navire qui jamais soit entré dans cette rade ; vous plairait-il de le visiter et de goûter les meilleurs vins que j'aie à bord ?

Le géant accepta, et quand ils furent à bord, Petit-Jean lui servit du vin de toutes les espèces ; mais avant d'avoir goûté à toutes, le géant était ivre et il ne savait plus ce qu'il faisait. Petit-Jean lui dit qu'il avait fait un long voyage tout exprès pour rendre visite à la princesse, parce qu'il avait entendu dire qu'elle était la plus belle du monde ; mais qu'il voyait bien qu'il allait être obligé de s'en retourner sans l'avoir vue, puisqu'elle était gardée par quatre géants qui ne laissaient personne approcher.

— Si vous tenez si fort à voir la princesse, répondit le géant ; je vous conduirai jusqu'à elle sans que mes frères s'en aperçoivent.

Il ouvrit une de ses poches ; Petit-Jean s'y fourra, et ils entrèrent dans le château. Le géant déposa Petit-Jean à terre ; ils montèrent plusieurs escaliers et arrivèrent enfin à la chambre où était la princesse. Jean la salua et lui dit :

— Madame, j'ai amené sur cette rade le plus beau navire qui ait jamais navigué sur les mers ; vous plairait-il de venir le visiter ?

La princesse se fit un peu prier ; mais enfin elle consentit à venir à bord. Petit-Jean lui fit visiter le navire, puis il l'emmena dans sa cabine et lui servit les meilleurs vins. Pendant ce temps les matelots avaient levé l'ancre, et le navire couvert de toile marchait rondement. Quand la princesse remonta sur le pont, la terre avait disparu. Elle devint furieuse contre Petit-Jean et lui reprocha de l'avoir trompée.

— Madame, lui dit-il, le roi mon maître veut vous

épouser, et il m'aurait coupé le cou si je n'avais pu vous amener avec moi.

La princesse en colère prit le trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture, et elle les lança à la mer en s'écriant :

— Jamais je ne me marierai avant d'avoir les clefs de mon château que je viens de jeter à la mer.

Au bout de neuf jours le navire arriva au palais du roi, et Petit-Jean lui présenta la princesse. Le roi allait lui accorder sa grâce ; mais la princesse déclara qu'elle ne se marierait point avant d'avoir eu les clefs de son château. Le roi ordonna à Petit-Jean de repartir et d'aller les lui chercher. Il alla encore demander conseil à son âne qui lui dit :

— Charge ton vaisseau de grains ; de temps en temps tu en jetteras aux poissons qui sont dans la mer, et tu auras peut-être la chance qu'un des poissons ait retrouvé les clefs.

Petit-Jean se remit en mer, et, sur sa route, il jetait de temps en temps des poignées de grains par dessus son bord. Le chargement avait bien diminué, lorsque Petit-Jean vit sortir de la mer un gros poisson qui lui dit :

— Je suis le roi des Poissons ; en jetant du grain sur ton passage tu nous as sauvés de la famine, moi et mes sujets de la mer ; comment pourrai-je bien faire pour te remercier de ce service?

— C'est facile, répondit Petit-Jean ; je voudrais bien savoir si quelqu'un de tes poissons n'aurait pas trouvé un trousseau de clefs qui a été jeté par ici dans la mer.

Le roi des Poissons disparut aussitôt au fond de l'eau ; bientôt après, il remonta en disant qu'il avait interrogé ses sujets, mais qu'aucun d'eux n'avait eu connaissance des clefs. Mais, ajouta-t-il, il manquait

à l'appel un vieux marsouin ; peut-être aura-t-il été plus heureux que les autres.

Un quart d'heure après, le vieux marsouin arriva en grondant et il remit au roi des Poissons un paquet de clefs en disant qu'il avait faim, et que pour trouver ces petits morceaux de fer, il avait manqué de se crever.

Le roi des Poissons remonta sur l'eau ; il apporta à Petit-Jean le trousseau de clefs de la plus belle princesse du monde, et il le pria de donner au marsouin ce qui lui restait de grain. Petit-Jean fit balayer la cale et on y trouva encore assez de blé pour rassasier le vieux poisson. Il partit ensuite pour retourner au palais du roi. Celui-ci allait cette fois lui accorder sa grâce ; mais la plus belle princesse du monde déclara qu'elle ne se marierait que lorsque son château serait arrivé auprès du Louvre.

Petit-Jean, cette fois, se crut perdu ; il alla en pleurant consulter son âne, qui lui dit de charger son navire de vins et de liqueurs et de retourner au château de la plus belle princesse du monde. Quand les géants le virent arriver, ils voulurent le manger ; mais il leur dit que la princesse leur envoyait du vin, et qu'elle désirait que son château fût transporté auprès du Louvre. Les géants se calmèrent, et ils goûtèrent le vin ; puis ils prirent le château chacun par un coin et le portèrent sur le navire.

Neuf jours après, Petit-Jean arriva devant le palais du roi et les géants déposèrent le château à terre en le prenant par les quatre coins. Il croyait que ses misères étaient finies ; mais la plus belle princesse du monde dit au roi qu'elle ne consentirait jamais à l'épouser s'il ne faisait brûler Petit-Jean sur un amas de fagots. Aussitôt on dressa un bûcher, Petit-Jean s'assit sur une chaise qu'on avait placée au milieu

des fagots, et l'on mit le feu dedans. Quand tout fut brûlé, on vit Petit-Jean sortir des cendres beau comme le jour et sans avoir éprouvé aucun mal.

Le roi, qui était laid comme une chenille, voulut devenir beau pour plaire à la princesse ; il fit dresser dans la cour du palais un autre amas de fagots, et, après s'être placé au milieu, il ordonna d'y mettre le feu. Mais, quand tout fut consumé, on vit que le roi avait été brûlé aussi bien que les fagots.

Huit jours après la plus belle princesse du monde, qui était devenue amoureuse de Petit-Jean, se maria avec lui.

Conté en 1881, par Élie Ménard, de Plévenon, qui a appris ce conte à bord lorsqu'il naviguait.

XIV

BLANCHE-NEIGE

Il y avait une fois un homme qui était jardinier ; il se maria avec une cuisinière, et vint demeurer dans une maison qui lui appartenait, et ils avaient un gentil petit jardin dans lequel il y avait deux rosiers.

Au bout d'un an, il leur vint une fille, et sa mère voulut lui donner le nom de Blanche-Neige, à cause de son rosier blanc, qui était si beau que tout le monde venait de loin pour le voir ; à mesure que la petite grandissait, elle ressemblait au rosier, tant elle était fraîche et blanche. Deux ans après, ils eurent une seconde fille, et la mère voulut encore qu'on la nommât Rose-Rouge, comme son beau rosier rouge ; et en grandissant elle devenait rose comme lui. Tous les voyageurs qui passaient devant la maison s'arrêtaient pour regarder les deux sœurs et disaient qu'elles ressemblaient aux beaux rosiers.

Cependant le pays où ils étaient devint pauvre, et le jardinier, ne trouvant plus d'ouvrage, se décida à aller en Californie ; mais en s'embarquant il emporta les deux rosiers dans des caisses remplies de terre, il emmena aussi une tourterelle et un sansonnet qui étaient apprivoisés. Ils étaient en mer depuis six mois, lorsqu'une voie d'eau se déclara dans leur navire, et ils firent naufrage. La mère et

ses deux filles se sauvèrent dans une grande caisse qui avait surnagé : c'était celle où se trouvaient les deux rosiers et les oiseaux. Deux naufragés s'y réfugièrent aussi et ils dirigèrent de leur mieux leur épave vers une île qu'on apercevait et où ils finirent par aborder. Quant au jardinier, on ne sut ce qu'il était devenu.

*
* *

La mère bâtit une cabane avec l'aide des deux naufragés et devant elle planta les deux rosiers. Les deux hommes qui avaient des fusils allaient à la chasse et partageaient leur gibier avec la femme du jardinier; mais un jour ils disparurent tous les deux, et elle ne sut ce qu'ils étaient devenus.

L'île n'était habitée que par des bêtes sauvages et par des nains; mais ils ne faisaient point de mal aux jeunes filles, qui, en grandissant, devinrent belles comme le jour; leur mère se mirait dans elles, et en même temps les rosiers grandissaient, se couvraient de fleurs et restaient toujours frais.

Un soir, ils entendirent frapper à leur porte :

— Qui peut venir à cette heure ? dit Rose-Rouge, jamais il n'est entré ici que des nains et ils ne viennent que pendant le jour.

— Ouvre, répondit la mère, c'est peut-être quelque personne égarée qui veut se chauffer, car il fait bien froid. Si c'était un de nos compagnons qui ont disparu ?

Rose-Rouge alla ouvrir, mais dès qu'elle eut entrebâillé la porte, elle vit paraître une tête d'ours. Elle jeta un cri, sa mère cria aussi, de même que sa sœur, et les deux oiseaux effrayés, se réfugièrent dans le fond de leur cage.

L'ours entra en se tenant debout comme un homme, il avait le dos couvert de neige, et il dit :

— N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal ; secouez la neige que j'ai sur le dos, et laissez-moi un peu me chauffer.

Les deux filles le débarrassèrent de sa neige, puis il se chauffa, et s'en alla peu après en les remerciant. Tous les soirs, il venait, s'allongeait devant le feu, et les petites filles s'habituaient avec lui, et se plaisaient à jouer. Quelquefois en lui secouant la neige, Blanche-Neige frappait un peu dur :

— Ah ! Blanche-Neige, disait-il, comment vous frappez votre amoureux ?

— Mon amoureux, répondait-elle en riant, un ours comme vous !

Cependant quand l'hiver fut passé, l'ours dit adieu à la femme du jardinier et à ses deux filles, mais il leur promit de revenir. Elles avaient l'habitude de le voir, de sorte qu'après son départ elles étaient toutes les trois tristes, mais surtout les jeunes filles.

*
* *

Un jour, leur mère leur dit :

— Allez vous promener dans les bois, et chercher avec quoi nous chauffer, cela vous désennuira, et vous oublierez le départ de votre ours.

Quand les deux jeunes filles furent dans le bois elles entendirent des cris, comme ceux d'un homme qui appellerait au secours :

— Qu'est-ce ? demanda Rose-Rouge.

— Ah ! dit Blanche-Neige, c'est peut-être mon ours à qui on fait du mal ; il faut aller voir.

Elles se dirigèrent du côté d'où partaient les cris, et virent tout en haut d'un arbre un nain pendu

par sa barbe qui était aussi longue que lui, et il ne pouvait se dépêtrer, car elle était prise dans une fente.

— Délivrez-moi ! criait-il.

— Comment faire ? demandait Blanche-Neige.

— Monte, dit Rose-Rouge, dans l'arbre qui est à côté, et avec tes ciseaux, tu lui couperas la barbe.

Quand Blanche-Neige eut coupé les poils de barbe qui retenaient le nain, il tomba par terre. Aussitôt l'ours arriva et il saisit le nain par le collet en criant :

— Ah ! il y a longtemps que je te guette, petit misérable, mais ta dernière heure est venue.

— Ne lui faites pas de mal, disait Blanche-Neige.

— C'est lui m'a *emmorphosé*, et pour être délivré, il faut que je le tue. Qu'as-tu fait de mon or et de mon fusil ?

— Laisse-moi la vie, et je te dirai où ils sont. Je les ai mis dans l'arbre où j'étais suspendu par la barbe ; épargne-moi, je t'en prie.

Mais l'ours le tua ; aussitôt il fut *démorphosé*, et c'était un beau jeune homme.

— Ah ! disait Blanche-Neige, il n'avait pas tort de dire qu'il était mon amoureux, puisque ce n'était pas un ours, mais un homme emmorphosé.

Le jeune homme abattit l'arbre, et, dans le haut, il retrouva sa bourse et son fusil, puis il revint avec les filles à la cabane.

— Ah ! disait la mère, je ne vous enverrai plus au bois, puisque vous en revenez avec un jeune homme.

Les filles étaient si étonnées de la métamorphose, qu'elles ne pouvaient s'expliquer.

— Vous ne me reconnaissez pas, bonne femme, disait le jeune homme ; c'est moi qui suis l'ours.

Et il raconta comment il avait abordé avec elle dans l'île sur la boîte aux rosiers.

— Qu'est devenu l'autre naufragé ? demanda la mère.

— Il a été mangé par les bêtes, et moi, pendant que je m'étais endormi de fatigue, j'ai été surpris par un petit nain qui m'a volé mon or et mon fusil, et m'a emmorphosé en ours. Maintenant que je suis redevenu homme, je viens vous demander Blanche-Neige en mariage.

— Non, monsieur, répondit la mère, vous ne l'aurez point : elle est trop jeune, et aussi trop pauvre pour un beau monsieur comme vous.

— Me la donnerez-vous, si nous pouvons repasser en Europe ?

— Nous verrons ; mais comment ferez-vous ?

— Nous allons mettre des signaux dans les arbres, et s'il passe un navire, il nous recueillera.

*
* *

Il plaça des signaux dans les arbres, et souvent il montait sur les collines pour voir s'il n'apercevait pas de navire ; mais ils furent deux ans sans en voir aucun. Le jeune homme allait tous les jours à la chasse, et il aidait de son mieux la femme et ses deux filles.

Un jour pourtant, un navire qui aperçut les signaux, envoya une chaloupe à terre, et ils partirent, emportant les deux rosiers et les petits oiseaux.

Le capitaine reçut de son mieux les naufragés ; il ne tarda pas à être amoureux de Blanche-Neige, et il la demanda en mariage à sa mère, qui répondit qu'elle était promise, mais qu'elle lui donnerait, s'il le voulait, Rose-Rouge.

*
* *

Les naufragés débarquèrent justement dans le pays où demeurait le père du jeune homme : il était fort riche, et croyait son fils perdu. Ayant appris qu'un de ceux qui étaient embarqués sur le même navire que son fils avait été sauvé, il le fit venir chez lui, et partagea avec lui sa fortune.

Ils se retrouvèrent tous ; mais ils étaient si changés, à cause du temps qu'ils avaient passé sans se voir, que le fils ne reconnaissait plus son père, le père ne reconnaissait plus son fils, le jardinier ne reconnaissait point non plus sa femme ni ses filles, et c'est seulement au récit de leurs aventures qu'ils surent que tous étaient heureusement retrouvés.

Le jeune homme épousa Blanche-Neige, et le capitaine se maria à Rose-Rouge : les deux noces eurent lieu le même jour : rien n'y manquait, et toute la ville était à les regarder, et moi comme les autres.

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast, qui a appris ce conte dans sa jeunesse d'un marin de Plévenon.

XV

LE GRAND COQUELICU

Il y avait une fois un roi qui commençait à être âgé, mais il était bien marri de vieillir, et, ayant ouï parler d'une fontaine dont l'eau rajeunissait de quinze ans, il fit venir ses trois fils et leur dit :

— Il y a dans une île de la mer une fontaine dont l'eau rajeunit de quinze ans; je donnerai mon royaume à celui qui m'en rapportera une bouteille. L'aîné de vous trois va partir le premier pour aller la chercher, et, s'il ne réussit pas, ce sera au tour de ses frères à tenter l'aventure.

Le roi fit construire pour son fils un beau navire dont les mâts étaient en argent et les poulies en or; il lui donna pour équipage les meilleurs marins du pays, et remit au jeune prince une bourse bien garnie, afin qu'il ne manquât de rien pendant son voyage.

Quand tout fut prêt, le fils aîné du roi partit pour aller s'embarquer, et sur sa route il rencontra une vieille chercheuse de pain qui lui dit :

— La charité, mon beau monsieur, pour l'amour de Dieu !

— Va-t'en, vilaine vieille, répondit-il, tu n'auras rien ; ôte-toi de mon chemin, tu es si laide que ta vue me porterait malheur.

Il monta à bord de son navire qui eut bon vent et mer belle, et arriva heureusement à la terre du grand Coquelicu ; c'était dans son royaume que se trouvait,

à ce qu'on disait, la fontaine dont l'eau rajeunissait de quinze ans ; mais, quand le vaisseau entra dans le port, il ne tira pas, suivant l'usage, une salve de coups de canon pour faire honneur au grand Coquelicu; celui-ci pensa que le fils du roi n'était guère poli, et il résolut de ne pas l'aider. Aussitôt que le vaisseau eut jeté l'ancre, il fut entouré d'embarcations qui portaient de jolies femmes ; le jeune prince les invita à monter à son bord, et il resta avec elles à mener une si joyeuse vie, qu'il oublia même la commission dont son père l'avait chargé.

Le vieux roi comptait les jours et attendait le retour de son fils ; mais quand il vit que les mois se passaient sans qu'on le vît revenir, il appela le cadet et lui dit :

— Ton frère ne revient pas et on n'a de lui aucune nouvelle ; c'est à ton tour de partir pour aller chercher une bouteille de l'eau qui rajeunit de quinze ans : si tu peux l'apporter, c'est toi qui auras mon royaume.

Il lui donna aussi un beau vaisseau dont les mâts étaient en argent et les poulies en or, lui forma un équipage des meilleurs marins du pays et lui remit une bourse bien garnie, afin qu'il ne manquât de rien pendant son voyage. En se rendant à son navire, le jeune prince rencontra la vieille chercheuse de pain qui lui dit :

— La charité, mon beau monsieur, pour l'amour de Dieu !

— Tu n'auras rien, répondit-il ; ôte-toi de devant mes yeux, vieille sorcière.

Il se mit en route ; comme son frère, il eut bon vent et mer belle, et arriva heureusement au royaume du Coquelicu ; mais en entrant dans le port, il ne le salua pas avec son artillerie, et le grand Coquelicu

trouva qu'il n'était guère poli. Dès que le vaisseau eut jeté l'ancre, il fut entouré d'embarcations qui portaient de jolies femmes; le jeune prince les fit monter à son bord, et il resta à se divertir avec elles, si bien qu'il ne se souvint plus qu'il était venu chercher l'eau qui rajeunit de quinze ans.

*
* *

Les mois et les mois se passaient et les princes ne revenaient point; le dernier des fils du roi vint trouver son père et lui dit :

— C'est à mon tour de partir pour aller chercher une bouteille de l'eau qui rajeunit de quinze ans; donnez-moi un vaisseau comme à mes frères.

Mais le roi ne l'aimait point parce qu'il était petit et laid, et il lui répondit :

— Reste ici; tu n'es pas capable de réussir, et je n'ai pas de vaisseau pour toi.

— Laissez-moi, dit-il, tenter du moins l'aventure : donnez-moi un vieux bateau; peut-être serai-je plus heureux que mes frères.

Il pria tant le roi, qu'il finit par lui dire de prendre, s'il le voulait, un vieux navire qui, depuis longtemps, n'allait plus à la mer et restait abandonné dans le fond du port. Comme le jeune prince partait pour aller à bord, il rencontra la vieille chercheuse de pain qui lui dit :

— Charité, s'il vous plaît, mon jeune monsieur.

— Je ne suis pas bien riche, répondit le fils du roi, mais quand il y en a pour un, il y en a pour deux. Et il lui donna la moitié de sa bourse.

— Garde ton argent, lui dit la vieille, je n'en ai pas besoin; si je t'ai demandé la charité, c'était seulement pour voir si tu avais bon cœur. Je suis fée; tes frères



dont la bourse était pourtant bien garnie, m'ont refusé l'aumône, et m'ont parlé durement. C'est pour cela qu'ils n'ont pas réussi. Je sais où tu vas; écoute-moi bien, et si tu suis mes conseils, tu rapporteras l'eau qui rajeunit de quinze ans. Quand tu arriveras au pays du grand Coquelicu, tu tireras vingt-quatre coups de canon pour lui faire honneur; il sera si content de ta politesse que, pour te remercier, il te dira où l'on puise l'eau qui rajeunit de quinze ans. Je serai à bord de ton navire, et personne que toi ne m'y verra. Prends pour équipage les tortus, les bossus et les boiteux que tu rencontreras; ils te seront aussi utiles que les plus fins matelots; car, grâce à moi, ton navire marchera tout seul.

Le jeune fils du roi fit ce que la fée lui avait ordonné : il emmena à son bord les tortus, les boiteux et les bossus, et il mit à la voile. La fée était dans sa cabine, renfermée dans un coffre. Le navire marchait à souhait, toujours vent arrière, et en peu de temps il arriva à l'île du grand Coquelicu. En entrant dans le port, le prince fit tirer une salve de vingt-quatre coups de canon :

— Voilà, dit le grand Coquelicu, un vaisseau qui connaît mieux la politesse que les autres.

Il prit un canon sur son épaule, et salua à son tour.

Il vint aussi le long du bord des embarcations chargées de jolies femmes; mais, comme on ne faisait point attention à elles, elles s'en allèrent.

La fée dit au fils du roi :

— Ce soir, tu vas envoyer la moitié de ton équipage pour vider la rivière.

Les tortus, les boiteux et les bossus qui montaient le navire, allèrent à la rivière, et, à mesure qu'ils la vidaient, ils devenaient les plus jolis garçons qu'on

pût voir. La nuit suivante, le reste de l'équipage y alla à son tour, et quand les matelots revinrent à bord après avoir vidé la rivière, ils étaient si changés à leur avantage que leurs mères elles-mêmes ne les auraient pas reconnus. Le fils du roi était aussi devenu joli garçon.

La fée lui dit alors d'aller voir le grand Coquelicu; il se présenta devant lui et dit :

— Bonjour, grand Coquelicu; je suis venu vous saluer. Voudriez-vous me dire où je pourrais prendre une bouteille de l'eau qui rajeunit de quinze ans?

— Oui, répondit-il; je le veux bien : il faut que vous alliez trouver le grand roi des Puces qui vire le soleil avec son chapeau; vous emporterez avec vous une corde solide, et vous tâcherez de le surprendre et de le lier avec; quand il sera pris, vous lui ordonnerez, avant de le délivrer, de vous faire passer par dessus le mur du jardin où est la fontaine dont l'eau rajeunit de quinze ans.

Le fils du roi prit un câble solide auquel il fit un nœud coulant, puis il se mit en route pour aller voir le roi des Puces qui vire le soleil avec son chapeau. Quand il fut auprès de lui, il l'attacha tout doucement avec sa corde, et la noua si bien qu'il ne put s'en dépêtrer.

— Pourquoi m'as-tu attaché? lui dit le roi des Puces, après avoir essayé de dénouer la corde; laisse-moi aller.

— Non, répondit-il, je ne te délierai que si tu veux me prendre dans ta main et me faire passer par dessus ce mur si élevé : toi qui es si grand, cela ne te sera pas difficile.

Le roi des Puces prit dans sa main le fils du roi et le déposa dans le jardin où se trouvait la fontaine; le

jeune homme y courut, et après avoir rempli sa bouteille de l'eau qui rajeunit de quinze ans, le roi des Puces le fit repasser par dessus le mur, puis, après l'avoir délivré de ses liens, il vint remercier le grand Coquelicu.

En retournant au port, il rencontra ses frères qui, en le voyant, se souvinrent qu'ils étaient venus pour chercher l'eau qui rajeunit de quinze ans ; quand ils surent que leur cadet emportait la bouteille, ils montèrent sur leurs navires pour s'en retourner, mais ils étaient jaloux de voir qu'il avait réussi.

Le plus jeune des fils du roi arriva à son bord, et la fée lui dit :

— Tiens-toi bien sur tes gardes ; car tu n'es pas au bout de tes peines : tes frères sont furieux contre toi et ils essaieront de te faire du mal.

Les trois navires quittèrent le port en même temps; mais, grâce à la fée, le vieux bateau marchait mieux que les vaisseaux dont les mâts étaient d'argent et les poulies d'or, et il arriva au port bien avant eux.

*
* *

Cependant les deux aînés rejoignirent leur cadet, et firent route avec lui pour retourner chez leur père ; comme ils passaient dans un lieu désert, ils se jetèrent tous les deux sur lui et le précipitèrent dans un puits profond ; ils le croyaient mort, et en arrivant chez le roi, ils dirent à leur père que sans doute les bêtes féroces l'avaient dévoré.

Quand le plus jeune des fils du roi se vit dans le fond du puits, il se mit à se désoler et à verser des larmes, car il pensait que jamais il ne pourrait en sortir; mais bientôt il vit paraître en haut une chèvre qui tournait en pleurant autour du puits.

— Ne te désole pas, lui dit-elle, je suis venue pour te secourir.

Elle fit une corde en tressant ses poils, et la jeta au jeune prince qui, grâce à elle, parvint à se hisser jusqu'au haut :

— Tu m'as sauvé la vie, dit-il à la chèvre : si jamais je puis te rendre service, tu peux compter sur moi.

Il se rappela alors qu'avant de quitter le navire la fée lui avait donné une baguette ; il en frappa la terre. et dit :

— Par la vertu de ma baguette, qu'il s'élève ici un château-fort plus grand que celui de mon père, rempli de soldats, et armé de canons.

Aussitôt parut un château si grand et si fort que jamais on n'en avait vu un pareil ; le prince ordonna de tirer le canon, et son père envoya des soldats pour savoir d'où venait le bruit; mais quand ils virent cette forteresse, ils s'enfuirent et vinrent raconter au roi ce qu'ils avaient vu.

Alors le roi vint en personne, et dit à son fils :

— Que fais-tu là dans ce fort?

— J'avais, répondit-il, avec l'aide du grand Coquelicu et du roi des Puces qui vire le soleil avec son chapeau, réussi à remplir une bouteille de l'eau qui rajeunit de quinze ans; par jalousie, mes frères m'ont jeté au fond d'un puits, et j'y serais encore, si une chèvre n'était venue m'en retirer.

— Que veux-tu qu'on fasse à tes frères pour les punir?

— Pas grand'chose, répondit-il, je désire seulement qu'ils soient pendus chacun à un chêne.

Quand les deux aînés eurent été punis, le plus jeune des fils du roi vint au palais avec son père ; il lui versa sur la tête la bouteille d'eau et le rajeunit de quinze ans.

Alors le roi, suivant sa promesse, lui donna sa couronne. Pour célébrer le commencement de son règne, le nouveau roi fit faire de grandes réjouissances : les petits cochons couraient par les rues tout rôtis, la fourchette sur le dos et la moutarde au derrière ; qui voulait en coupait un morceau.

J'étais au palais en train de lécher les plats, quand le roi m'allongea un grand coup de pied dans le derrière, et m'envoya vous raconter ses aventures.

Conté en 1880, par Auguste Macé, de Saint-Cast, matelot, âgé de 18 ans.

Parfois au lieu de Coquelicu tout court, le narrateur facétieux dit très vite « le grand Coquelicu, rentre dans mon cu. »

XVI

JEAN DE CALAIS

Il était une fois un homme et une femme qui n'avaient qu'un enfant; ils l'aimaient comme la prunelle de leurs yeux et ils le laissèrent à l'école jusqu'au moment où il fut devenu aussi savant que son maître. Alors il revint à la maison et dit:

— Mon père, je voudrais naviguer.

— Hé bien! lui répondit son père, puisque tu veux être marin, il faut que tu fasses deux ou trois voyages au long-cours; ensuite tu te feras recevoir capitaine et je commanderai de te construire un navire.

Jean de Calais fit deux ou trois voyages au long-cours, ensuite son père le mit à étudier avec les candidats, et, comme il avait de l'instruction, il ne tarda pas à être reçu capitaine. Alors, suivant sa promesse, son père lui donna à commander un navire qu'il avait fait construire tout exprès.

Jean de Calais se mit en route; un jour qu'il était dans un port, il débarqua pour visiter la ville, et il vit dans une rue sur le bord d'un ruisseau le cadavre d'un homme qui était jeté là comme un pauvre chien crevé.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il; pourquoi n'enterre-t-on pas cet homme?

— Dans ce pays-ci, lui répondit-on, celui qui n'a pas payé ses dettes, on ne l'enterre pas.

— On est bien méchant ici, dit Jean de Calais; dans

mon pays, on ne laisserait pas ainsi un cadavre dans la rue, au risque d'infecter la ville. Mais si quelqu'un payait les dettes du défunt, serait-il enterré?

— Oui, répondit-on.

— Combien doit-il?

— Quatre ou cinq cents francs.

— Je vais les payer, dit Jean de Calais. Il fit ensuite enterrer décemment l'homme; puis il remit à la voile et quitta le port.

Il arriva dans un autre pays, et étant débarqué à terre, il vit sur la place un grand concours de monde.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

— Ce sont des personnes qui sont à vendre.

— Ah! dit-il; si cela ne coûte pas trop cher, je vais les acheter.

Il s'approcha et vit deux jeunes personnes qui pleuraient; il y en avait une qui était plus belle que l'autre: c'était la fille du roi de Portugal et sa domestique que les pirates avaient enlevées. Il les acheta et les emmena à bord de son navire, puis il revint à l'endroit où demeurait son père. Il débarqua avec les deux jeunes filles et lui dit:

— Voilà deux personnes que j'ai achetées.

— Tu as bien fait, si cela te convenait, répondit son père.

La princesse n'avait jamais voulu dire qui elle était. Comme elle était jolie et se tenait bien, Jean de Calais en tomba amoureux et il voulut se marier avec elle.

— Tu as tort, lui dirent les parents, d'épouser une personne que tu ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

Mais il se maria tout de même et il dit à la servante qu'elle resterait avec lui toute sa vie si elle le voulait.

Peu de temps après son mariage, l'envie de voyager le reprit ; sa femme essaya de l'en empêcher ; mais il lui dit :

— Il y a longtemps que je suis à terre ; il faut que je navigue. Je ne ferai pas de longs voyages et j'achèterai ce qu'il faut pour notre ménage.

— N'y vas pas, lui disait sa femme, n'es-tu pas assez riche comme cela ?

— Si, je veux aller en mer.

— Hé bien ! puisque c'est ta volonté, il faut que tu fasses tirer le portrait de ma servante et le mien ; tu les mettras sur des tableaux à l'arrière de ton navire, et tu iras virer de bord sous le château du roi de Portugal.

— S'il ne faut que cela pour te contenter, dit Jean de Calais, je le veux bien.

Il les fit peindre toutes les deux et il mit leur portrait sur l'arrière de son navire, puis il partit, et en arrivant en Portugal, il alla virer de bord sous le château du roi, et il mit en panne devant. Le roi prit sa longue-vue pour regarder le navire et sur le tableau d'arrière il reconnut le portrait de sa fille et celui de sa domestique. Il fit aussitôt tirer un coup de canon. Jean de Calais hissa son pavillon ; cinq minutes après une embarcation vint le long du bord, et ceux qui la montaient demandèrent le capitaine.

— C'est moi, répondit Jean de Calais ; que me voulez-vous ?

— Nous venons de la part du roi de Portugal vous dire de débarquer au plus vite ; il veut vous parler.

Jean de Calais était bien en peine de savoir ce que cela voulait dire ; il déclara d'abord qu'il ne se dérangerait pas ; mais il finit tout de même par descendre à terre, et se présenta au château.

— Qu'est-ce que ce tableau que tu as derrière ton navire? lui demanda le roi.

— Ce sont les portraits de ma femme et de ma domestique.

— Ta femme ! s'écria le roi: où l'as-tu prise ?

— Je ne l'ai pas prise; un jour, dans un certain pays, les femmes étaient à vendre et je les ai achetées.

— Ah ! dit le roi, c'est ma fille qui est ta femme à présent.

— Votre fille ?

— Oui, elle m'a été enlevée.

— Ah ! dit Jean de Calais, c'est trop d'honneur pour moi d'avoir en mariage la fille du roi de Portugal; je ne savais pas avoir épousé une princesse.

— Cela ne fait rien, répondit le roi; va chercher ta femme et ta domestique, et quand tu les auras ramenées, tu resteras à vivre ici, et tu ne navigueras plus.

Jean de Calais remit à la voile, et quand il arriva chez lui, il dit à sa femme:

— Tu n'avais jamais voulu me dire qui tu étais, mais je le sais maintenant; tu es la fille du roi de Portugal, et je viens te chercher pour t'emmener chez ton père.

Les deux femmes s'embarquèrent et quand elles furent arrivées en Portugal, le roi dit à sa fille:

— Tu as bien fait de te marier avec Jean de Calais; quand je serai mort tu auras ma couronne; va chercher tout ce que tu as chez toi.

Jean de Calais partit: quand la princesse avait été enlevée, elle était fiancée à un jeune homme de Portugal; il voulut aller avec Jean de Calais. Deux ou trois jours après qu'ils eurent quitté le port, il y eut du gros temps, et sa femme lui dit:

— Jean de Calais, descends avec moi dans la cabine.

— Non, répondit-il, c'est moi qui suis le capitaine, il faut que je reste sur le pont.

Elle demandait souvent de ses nouvelles; car elle était inquiète. Cependant Jean de Calais commandait la manœuvre, et comme il était appuyé sur la lisse, le jeune homme du Portugal le saisit par les pieds et le jeta à la mer.

*
* *

Jean de Calais se sauva sur une île où il n'y avait que des oiseaux, et il y resta un an et un jour, n'ayant pour toute nourriture que des moules et des bernicles. Ses vêtements étaient usés et sa barbe était si longue qu'elle lui pendait jusqu'à l'estomac.

Au bout d'un an et un jour, il vit tout à coup paraître un homme qui se planta devant lui.

— Est-ce un homme que je vois, s'écria-t-il, ou bien si c'est un rêve? depuis un an et un jour je n'ai vu que des oiseaux de mer.

— Non, tu ne rêves pas.

— Qui t'amène ici?

— Je suis venu pour te parler.

— Qui es-tu? car je ne te connais pas.

— Te rappelles-tu un homme que tu as fait enterrer en tel pays, tel jour, après avoir payé ses dettes? C'était moi: je suis venu te dire qu'on te croit noyé, et que ta femme se remarie demain: que veux-tu donner pour être demain auprès d'elle?

— Elle se marie! dit Jean de Calais.

— Oui, elle épouse celui qui t'a jeté à la mer.

— Que veux-tu que je te donne? je n'ai rien.

— Tout ce que tu as de plus cher au monde: seulement la moitié de ton enfant?

— Non, s'écria Jean de Calais, j'aime mieux que vous le preniez tout entier.

— Non, je n'en veux que la moitié.

— Ah! je n'aurai jamais le courage de voir cela.

— Réfléchis : c'est à prendre ou à laisser.

— Hé bien, dit Jean de Calais, je vous donnerai la moitié de mon enfant, et vous viendrez le prendre dans un an et un jour.

Aussitôt qu'il eut dit ces mots, Jean de Calais se sentit transporté si vite qu'il ne s'aperçut pas d'avoir bougé de place. Le lendemain matin il était dans un coin de la cour du roi de Portugal, en haillons, la barbe longue de deux pieds, vilain comme le diable. La domestique de sa femme vint à passer; elle le regarda fixement, puis elle vint dire à sa maîtresse.

— Voilà un mendiant dans la cour; regardez-le : c'est Jean de Calais.

— Jean de Calais? comment cela se pourrait-il? le pauvre homme s'est noyé.

— Je suis sûre que c'est bien lui, malgré qu'il soit couvert de haillons et qu'il ait la barbe longue de deux pieds.

Le roi qui avait entendu cela, dit :

— Qu'on lui ordonne de venir me parler.

La domestique fit la commission à Jean de Calais qui répondit :

— Comment voulez-vous que j'y aille? je suis couvert de haillons et sale à faire trembler.

— Sire, dit la domestique, il ne veut pas venir.

— Il faut qu'il monte, commanda le roi, je le veux.

Jean de Calais monta dans la chambre.

— Qui t'amène ici? demanda le roi.

— Sire, vous savez bien qu'un jour pendant que j'étais à chercher mon bien, il y a eu du gros temps.

— Oui.

— Hé bien! celui qui veut se marier avec ma femme était avec moi sur la lisse le jour de la tempête ; il m'a pris par les pieds et m'a jeté à la mer. Mais je ne me suis pas noyé et j'ai abordé à une île déserte.

— Comment as-tu fait pour venir ici?

— Je ne peux dire comment, car je ne sais pas ; il m'est apparu un homme qui m'a dit que tel jour en tel endroit j'avais payé pour le faire enterrer, ce qui est vrai, et en peu d'instants il m'a transporté ici.

Le roi reconnut Jean de Calais et sa femme lui sauta au cou. Les réjouissances pour les noces eurent lieu tout de même ; mais celui qui avait jeté Jean de Calais à la mer fut attaché sur un cent de fagots, et on y mit le feu. Tout le monde battait des mains et criait :

— Regardez-donc comme il rôtit.

*
* *

Jean de Calais était heureux ; tous les jours il allait se promener avec son fils qui commençait à grandir, et il l'aimait tant qu'il en était *diot*. Il ne pensait plus à la promesse qu'il avait faite, lorsque tout d'un coup l'homme lui apparut et lui dit :

— Te souviens-tu, qu'il y a un an et un jour, tu étais seul sur une île et que tu me promis la moitié de ton enfant?

— Oui, répondit Jean de Calais ; le voilà, prenez-le.

— Non, je ne le veux pas tout, je n'en veux que la moitié.

— Ah! s'écria Jean de Calais, est-ce que vous croyez que j'aurai le courage de couper mon enfant en deux?

— Tu as promis la moitié de ton fils, il me la faut.

Jean de Calais tira son sabre; mais l'homme lui dit:

— Jean de Calais, tu es un brave homme ; tout ce que j'ai fait c'était pour voir ton bon cœur. Tu seras toujours heureux, et moi que tu as fait enterrer, grâce à toi, je suis bien maintenant.

Ayant dit cela, l'homme disparut. Jean de Calais fut toujours heureux, et après la mort du roi ce fut lui qui eut la couronne.

N, i, ni
Mon petit conte est fini.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.

XVII

LES DOUZE PAIRS DE FRANCE, LE GRAND PRINCE ET LE PETIT SOLDAT

Il y avait une fois un prince qui était haut comme un chêne et gros à proportion ; il était très fort : son épée pesait deux cents et il disait que rien ne lui était impossible. Il avait pour domestique un soldat qui était tout petit ; mais qui avait beaucoup d'esprit et de courage.

Un jour qu'ils chassaient ensemble, ils virent une rivière et au delà se trouvaient deux moulins dont les verges au lieu de tourner, montaient et descendaient et étaient tranchantes comme des rasoirs ; par dessus on apercevait un beau château. Le grand prince essaya de passer la rivière ; mais il ne put y réussir. Le petit soldat lui dit :

— Prince, vous m'aviez toujours assuré que rien ne vous était impossible ; mais voici quelque chose qui dépasse votre pouvoir.

— C'est vrai, répondit le grand prince.

— Hé bien ! dit le petit soldat, montez sur mon dos.

Le prince obéit et le petit soldat le passa de l'autre côté, sans même se mouiller les pieds. Quant ils furent proches des moulins, le prince mit son épée entre les verges et il les arrêta pendant qu'ils passaient. Ils marchèrent vers le château, en arrivant à la

porte ils virent deux lions placés de chaque côté, et qui montraient leurs crocs comme s'ils avaient été prêts à les dévorer. Mais le prince les tua avec sa grande épée, puis, suivi de son petit soldat, il entra dans le château. Là une femme se présenta devant eux et leur dit :

— Malheureux ! comment avez-vous fait pour pénétrer ici ? Si vous n'en quittez à l'instant, jamais vous n'en ressortirez, car le géant qui dort maintenant va s'éveiller et il vous mangera.

— Où est-il, le géant ? demanda le prince.

— Dans sa chambre, répondit la femme ; mais prenez bien garde de l'éveiller.

— Veux-tu venir le voir, petit soldat ? demanda le prince.

— A votre volonté, répondit le soldat.

Ils montèrent un escalier et arrivèrent dans une chambre où ils virent le géant qui dormait si profondément qu'il ne s'éveilla pas, et il ronflait comme le tonnerre. Le prince, voyant qu'il dormait si bien, prit son épée et la lui enfonça de toute sa force dans le côté.

Le géant se réveilla et dit en bâillant :

— Comme les puces piquent dur aujourd'hui.

Le prince d'un second coup de son épée de deux cents livres lui traversa le côté.

— Ah ! les maudites puces, s'écria le géant, est-ce qu'elles ne me laisseront pas dormir ?

Il se retourna et ne tarda pas à ronfler de nouveau.

Le prince lui enfonça pour la troisième fois son épée dans le côté, et cette fois le géant se réveilla pour tout de bon.

— Ce ne sont pas les puces, dit-il ; mais c'est une sorte de bête qui pique bien plus dur.

Il lança par la bouche une flamme de feu en disant :

— Laissez-moi dormir ou je vous brûle.

Mais le prince coupa la flamme en deux et cria au géant :

— Non, tu ne dormiras pas ; il faut vaincre ou mourir.

Le géant prit le prince par la tête et se mit à le secouer ; le prince le frappa au bras de toute sa force ; mais il ne le blessa pas ; il redoubla et le fit un peu saigner. Au troisième coup, il lui traversa le bras ; le géant devenu furieux le prit à la gorge et il allait l'étrangler comme un berruchet (1), quand le petit soldat qui voyait son maître en danger prit dans sa poche un couteau long comme trois doigts et en frappa le géant en disant :

Par la vertu de mon couteau d'acier,
Géant, sois haché comme chair à pâté.

Aussitôt le géant fut déchiqueté en mille pièces, aussi menu que la viande de cochon qu'on met dans les boyaux pour faire de la saucisse, et le soldat dit à son maître :

— Prince, vous aviez entrepris là plus que vous ne pouviez faire.

— Oui, oui, s'écria-t-il, c'est à toi, mon petit soldat, que je dois la vie.

Ils descendirent l'escalier, puis ils partirent tous les deux pour la ville capitale de l'Amérique.

*
* *

Sur leur route, ils rencontrèrent les douze pairs de France qui voyageaient pour chercher des aventures, et ils les invitèrent à se joindre à eux. Les

(1) Roitelet.

douze pairs acceptèrent, et ils arrivèrent tous ensemble dans la ville capitale de l'Amérique.

Aussitôt ils allèrent trouver le tambour de ville, et lui ordonnèrent de bannir au son de caisse que le prince, les douze pairs de France et le petit soldat venaient d'entrer en ville, et que ces quatorze hommes voulaient embrasser la reine et arracher au roi ses sept plus grosses dents.

Dès que le roi entendit cela, il se mit si fort en colère qu'il s'en roulait dans la place ; il ordonna d'arrêter les quatorze Français et de les jeter en prison. Le lendemain ils furent condamnés à être guillotinés et leur exécution devait avoir lieu dans les vingt-quatre heures.

Quand ils furent montés sur l'échafaud, le prince dit à son serviteur :

— Hé bien ! mon petit soldat, tu n'as pas regret de mourir ?

— Vous croyez donc mourir, mon prince ? répondit-il. Ce ne sera pas encore aujourd'hui.

Il prit un petit sifflet qu'il avait dans sa poche, et, dès qu'il eut sifflé, tous les gardes, les bourreaux et ceux qui étaient venus pour assister à l'exécution furent enveloppés d'une brume si épaisse qu'ils ne voyaient pas le bout de leur nez ; les Français qui voyaient aussi clair qu'en plein midi descendirent de l'échafaud et sortirent de la ville.

Quand ils furent sur la grande route, à quelque distance, ils rencontrèrent cinq grands hommes qui marchaient d'un pas pressé.

— Où allez-vous si fort ? leur demandèrent-ils.

— Nous allons à la ville capitale de l'Amérique pour voir les douze pairs de France, un chien de prince et un petit soldat qui doivent être guillotinés aujourd'hui.

— Ah ! dit le prince, vous n'irez pas plus loin.

Et prenant son épée il les tua tous les cinq.

Un peu plus loin ils virent un vieux marin français et ils lui demandèrent où il se rendait :

— J'allais, répondit-il, à la ville capitale de l'Amérique pour voir les douze pairs de France, un prince et un petit soldat qui doivent être exécutés; mais je n'ai pas envie d'aller jusque-là, car cela me ferait trop de peine de voir tuer des hommes de mon pays.

— Viens avec nous, mon vieux, dit le prince ; tu vois les quatorze Français qui devaient être guillotinés; mais grâce à mon petit soldat, nous nous sommes tirés d'affaire.

Quand le vieux marin entendit cela, il en fut bien aise, et il emmena toute la compagnie dans un port où ils trouvèrent un navire pour les passer en France.

*
* *

Les voilà tous à bord, avec beau temps et mer belle ; un jour le prince aperçut à cinq lieues de distance un tas de navires qui étaient les uns sur les autres.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il au vieux marin ; tu dois le savoir, toi qui connais les mers.

— C'est, répondit le marin, une carrière d'aimant ; tout navire qui passe à trois lieues sous le vent est *supé* par la carrière, et va se coller avec les autres navires ; il y en a là des mille et des cents qui ne pourront se décoller qu'au jour du jugement.

— Je veux aller voir cela de près, dit le prince.

— Non, non, répondit le petit soldat ; n'y allez pas, je vous en prie.

— Si, j'irai et tu viendras avec moi.

— Non, prince, je suis prêt à aller partout avec

vous, mais pour cet endroit, jamais je ne consentirai à en approcher.

Malgré tout le prince voulut voir de près la carrière d'aimant : on mit à la mer un canot dans lequel il s'embarqua avec son épée, et il rama du côté où les navires étaient collés. Aussitôt qu'il fut arrivé à trois lieues, il n'eut plus besoin de ramer, son canot fut supé par l'aimant, et, en un clin d'œil il fut collé avec les autres navires.

Il y en avait de toutes les formes, de toutes les grosseurs et de toutes les nations, et les pavillons avaient autant de couleurs que l'arc-en-ciel.

Le prince monta à bord des navires ; mais il n'y vit pas un seul homme vivant ; tous étaient maigres comme des squelettes, parce qu'ils étaient morts de faim. Il visita toutes les soutes, et n'y trouva ni un morceau de biscuit ni une goutte de vin. Alors il se repentit de n'avoir pas écouté le vieux matelot.

Comme il était à se désoler, il vit arriver un grand aigle qui venait chercher des corps morts pour ses petits. Le prince, à cette vue, se coucha auprès des cadavres et resta sans remuer.

L'aigle qui volait çà et là vint le sentir, et, comme il le trouvait plus frais que les autres, il le prit dans son bec et voulut l'emporter ; mais il ne put le soulever, parce que le prince avait gardé avec lui sa grande épée de deux cents livres.

L'aigle le laissa et alla flairer les autres cadavres ; mais, comme il les trouvait moins frais et moins gras, il revint au prince, et le saisit de nouveau. Mais ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il put l'emporter.

Il s'enleva dans les airs et alla déposer le prince sur les branches d'un arbre où étaient ses petits, puis il le laissa pour aller chercher d'autres corps morts.

Les petits se jetèrent sur lui pour le manger, mais il leur tordit le cou, puis il descendit de l'arbre, et se dirigea vers une ville qu'on apercevait au loin. C'était justement le port où le navire devait aborder, et le nid de l'aigle en était éloigné de trois lieues.

Le prince demanda aux gens du port si le navire était arrivé :

— Non, répondit l'armateur, mais nous l'attendons d'un moment à l'autre.

Le navire ne tarda pas à entrer dans le port, et quand ses compagnons furent débarqués, le prince leur dit :

— Vous voyez bien que je n'ai pas eu de mal.

— C'est vrai, répondit le vieux marin ; mais vous devez cela à votre petit soldat ; car c'est lui qui a donné un coup de sifflet et ordonné à l'aigle de vous enlever sans vous faire de mal.

— C'est bien, répondit le prince ; une fois de plus je dois la vie à mon petit soldat.

Quand le prince arriva en France avec les douze pairs, le vieux marin et le petit soldat, ce n'était plus son père qui occupait le trône. Le prince commanda à son petit soldat de détrôner celui qui régnait.

— Tu sais, lui dit-il, que nous serons plus heureux si nous sommes les maîtres, et tu ne voudrais pas me refuser cela après m'avoir tant de fois tiré d'affaire.

Le petit soldat y consentit, et tous deux allèrent au palais du nouveau roi pour lui demander s'il voulait céder sa place de bon gré ; mais il refusa, et, comme le prince voulait le détrôner, il appela ses troupes pour le défendre et leur ordonna de s'emparer du prince et de son serviteur.

Le petit soldat donna un coup de sifflet, et les

troupes furent enlevées dans une brume épaisse ; alors ils retournèrent à la chambre du roi et le menacèrent de le tuer s'il ne consentait à quitter le trône. Le roi avait appelé d'autres troupes, et elles étaient prêtes à arriver à la porte du château, quand le petit soldat se montra à la fenêtre ; avec le bras il fit un signe et aussitôt l'armée disparut comme si le diable l'avait emportée.

Alors le roi fut obligé de quitter le trône ; le prince, grâce à son petit soldat, le remplaça. Il fit de lui son premier ministre et ils vécurent heureux ensemble.

Conté à Saint-Cast en 1881, par Isidore Poulain, ancien marin, âgé de 31 ans.

XVIII

LE CHATEAU SUSPENDU DANS LES AIRS

Il était une fois un pêcheur qui ne possédait pour tout bien qu'une petite cabane au bord de la mer, son bateau et ses filets. Il avait un fils qui allait avec lui à la pêche, et c'était un garçon de si bonne mine que, lorsqu'il passait, tout le monde se détournait pour le regarder. Il avait aussi trois filles presque du même âge et toutes les trois jolies comme des jours.

Le pêcheur qui était âgé mourut ; son fils devint le chef de la famille, et tous les jours il allait à la pêche dans son bateau, afin de gagner de quoi donner à manger à toute sa maisonnée.

Un jour qu'il sortait de chez lui pour aller à la grève, il vit devant sa porte trois seigneurs qui lui demandèrent la permission d'entrer dans sa cabane pour s'y reposer quelques instants, car ils venaient de loin et étaient fatigués. Il y consentit très volontiers et il les reçut de son mieux. Ils s'assirent dans la cabane et ils furent si frappés de la beauté des sœurs qu'ils en devinrent tous les trois amoureux. Quelques jours après ils se marièrent avec elles, et après la noce les trois seigneurs qui étaient le roi des Poissons, le roi des Oiseaux et le roi des Rats et des Souris, voulurent emmener avec eux leurs épousées. Avant de quitter leur beau-frère, ils lui firent chacun un présent : deux lui donnèrent de pesantes

bourses pleines d'or, mais le cadeau du troisième était une vieille tabatière que le pêcheur mit dans la poche de sa vareuse, sans même avoir envie de l'ouvrir, car il pensait que son beau-frère avait voulu se moquer de lui.

Le pêcheur s'ennuya fort après le départ de ses sœurs, et comme il avait la bourse bien garnie, il quitta sa cabane, s'habilla comme un bourgeois cossu, et alla à Paris. Pendant deux ans il y mena joyeuse vie, car il ne manquait de rien, ayant de l'argent plein ses poches ; mais il finit par voir la fin de ses écus, et quand il n'eut plus rien que des dettes, ses amis lui tournèrent le dos, et il fut mis à la porte de sa maison. Il se souvint alors de son village où il avait une petite cabane, et il résolut d'y retourner pour recommencer à mener son métier de pêcheur. Mais, quand il arriva à la petite anse où il avait laissé son bateau, il ne le vit plus, car Mistrau (1) l'avait enlevé, et il ne retrouva que son grappin et des bouts d'amarres à moitié pourris. Il entra dans sa cabane qui avait aussi bien souffert du vent et de l'hiver, et il se mit à fouiller dans les poches de son cirage pour voir s'il n'y découvrirait pas quelque pièce de cent sous; mais il eut beau retourner les poches, il n'y avait pas même une pauvre pièce de deux sous : il n'y restait plus que la vieille tabatière que son beau-frère lui avait donnée. Il se mit à la regarder et fut sur le point de la jeter dans un coin, mais il pensa qu'elle contenait peut-être du tabac, et il l'ouvrit pour voir. Dès qu'il eut touché au couvercle, il entendit une petite voix qui disait :

— Maître, qu'y a-t-il pour votre service?

— Ce qu'il y a pour mon service? murmura le

(1) Vent du nord.

pêcheur bien ébahi d'ouïr parler sans voir personne, il y a beaucoup de choses; pour le moment, je voudrais bien une table avec un bon dîner dessus.

Aussitôt se dressa devant lui une table couverte de pain et de viandes; il y avait aussi des bouteilles de vin, et même le café et l'eau-de-vie n'étaient pas oubliés. Le pêcheur, qui avait jeûné depuis quelques jours, mangea de bon appétit, puis quand il n'eut plus faim, il rouvrit sa tabatière et lui ordonna de le transporter dans la chambre où dormait la fille du roi. Aussitôt il s'éleva doucement au-dessus des nuages, comme s'il était porté sur les ailes des vents; bientôt il fut déposé sur un lit bien souple, et il vit à côté de lui une princesse belle comme un jour et qui dormait si tranquillement qu'on entendait à peine son souffle. Le pêcheur resta en extase à la regarder, et au matin il rouvrit sa tabatière pour retourner à sa cabane avant le réveil de la princesse. Pendant trois jours, il se fit servir de bons repas, et pendant trois nuits il resta à regarder la fille du roi qui dormait; plus il la regardait, plus elle lui plaisait; mais il ne voulait point la réveiller, de peur de l'effrayer et de lui faire de la peine.

Cependant le père de la princesse fit bannir à son de trompe dans tout son royaume et dans les pays voisins, que sa fille était en âge d'être mariée, et qu'il la donnerait à celui qui lui amènerait la plus grande quantité de grains; car la récolte avait été mauvaise et ses sujets étaient menacés de la famine. De tous côtés on voyait sur les routes des chargements de grains, et des navires dont la cale était remplie de blé. Le jeune pêcheur fut content d'apprendre la promesse du roi; car il pensait que grâce à sa tabatière, il pourrait peut-être devenir le mari de la princesse qui lui plaisait tant. Il ouvrit sa taba-

tière et lui demanda des charrettes chargées de blé avec de vigoureux attelages et des charretiers pour les conduire, et tout cela en si grand nombre que personne ne pût en amener autant. Aussitôt, à perte de vue, les routes furent couvertes de chariots, et le pêcheur les amena au roi qui trouva qu'à lui seul il apportait plus de grain que tous les autres ensemble. Il fut déclaré vainqueur, et huit jours après il épousa la princesse qui n'en fut point marrie, parce qu'il était joli garçon.

*
* *

Le lendemain de ses noces, il ouvrit sa tabatière, et lui demanda un beau château qui serait suspendu au ciel par quatre chaînes d'or au-dessus du palais de son beau-père. Aussitôt il vit dans le ciel un château suspendu par des chaînes d'or : il était si beau que jamais on n'avait vu son pareil, et il brillait comme s'il avait été tout en or. Quand le roi vit ce bel édifice qui reluisait au soleil, il demanda à son gendre ce que cela pouvait être

— Sire, répondit le pêcheur, c'est mon château que mes ouvriers invisibles ont bâti cette nuit au bas de votre jardin. Si vous voulez venir le visiter, vous verrez que rien n'y manque.

Le roi embrassa son gendre, car il était ravi de lui voir un aussi beau château, et, quand il l'eut visité de la cave au grenier, il lui proposa de faire une partie de chasse, et ils se mirent en route tous les deux.

Cependant un des anciens amoureux de la princesse entra au château suspendu par des chaînes d'or pour le visiter, et il aperçut dans un coin une vieille tabatière tout usée. Bien étonné de la voir en ce

lieu, il voulut l'ouvrir pour savoir ce qu'il y avait dedans : aussitôt il entendit une petite voix qui disait :

— Maître, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Ce qu'il y a pour mon service ? répondit le seigneur ; je veux que le château soit transporté à plus de quatre cent cinquante lieues d'ici.

A l'instant, il sentit le château remuer ; et il le vit passer au-dessus des grandes forêts et des vastes mers qu'il traversait en un clin d'œil. Enfin, il le vit s'arrêter au milieu d'un pays où, aussi loin que l'œil pouvait porter, on n'apercevait âme qui vive.

*
* *

En revenant de la chasse avec son beau-père, le jeune pêcheur arriva sur un tertre d'où il pensait qu'il apercevrait son château ; mais il fut bien surpris de ne plus le voir. Il tâta ses poches et vit qu'il avait oublié sa tabatière. Le roi, voyant que le château avait disparu, entra dans une grande colère, et il jura sa parole de roi que, si avant deux mois son gendre ne lui ramenait pas la princesse, il le ferait écarteler par quatre chevaux.

Le pêcheur était bien triste ; mais il pensa que ses beaux-frères pourraient lui aider, et il se mit en route pour aller les voir. Il commença par aller trouver le roi des Poissons ; en entrant au palais, il embrassa sa sœur qui était heureuse comme une princesse qu'elle était, et, ayant raconté son malheur à son beau-frère, il lui demanda s'il n'avait pas entendu parler d'un château suspendu au ciel par quatre chaînes d'or.

— Non, répondit le roi des Poissons, je n'en ai

point eu connaissance; mais attends, je pense que dans un instant je pourrai te dire où il est.

Il plongea dans la mer, et il assembla tous ses sujets, depuis la baleine jusqu'à la puce de mer, et il leur demanda s'ils n'avaient point vu un château suspendu par quatre chaînes d'or; mais ils déclarèrent tous que c'était la première fois qu'ils en entendaient parler. Comme le roi finissait de les interroger, il vit arriver un vieux Marsouin qui avait essuyé bien des coups de feu, et bien des tempêtes.

— Et toi, Marsouin, lui demanda le roi, n'as-tu pas vu le château suspendu en l'air par quatre chaînes d'or?

— Non, répondit-il, je ne l'ai pas vu; mais, comme je me jouais sur les vagues, j'ai rencontré un aigle qui m'a parlé d'un château suspendu par quatre chaînes d'or; un mariage doit y être célébré dans huit jours, et on y amène tant de viandes pour les invités que l'aigle m'a dit que jamais il n'avait mangé autant.

Le roi des Poissons remercia le vieux Marsouin, puis il sortit de la mer et vint raconter à son beau-frère ce qu'il avait appris.

Le pêcheur le remercia, puis il partit aussitôt pour aller voir son autre beau-frère, le roi des Oiseaux. En arrivant à son palais, il embrassa sa sœur, et ayant raconté ses aventures au roi des Oiseaux, il lui demanda s'il n'avait pas ouï parler d'un château suspendu au ciel par quatre chaînes d'or. Le roi assembla ses sujets, et leur demanda s'ils avaient vu le château; l'aigle répondit :

— Oui, je l'ai vu; il brille comme de l'or, et un mariage doit y être célébré dans huit jours; ce sera une belle noce, car dès maintenant il y a tant de viandes de toutes sortes qu'hier j'ai pu en manger tant que j'ai voulu.

— Pourrais-tu, demanda le roi, transporter un homme jusque-là?

— Oui, répondit l'aigle; mais auparavant il faut que je mange beaucoup, car la route sera longue.

Pendant toute la nuit on servit des viandes à l'aigle, et il s'en reput jusqu'au jour. Le matin venu, il prit sur son dos le jeune pêcheur, et s'envola pour aller au château suspendu par des chaînes d'or.

Pendant plusieurs heures, l'aigle vola sur une grande mer, si grande qu'on n'y voyait ni terre, ni île, rien que le ciel et l'eau; mais ses forces faiblissaient, il déposa le pêcheur sur un rocher que la marée venait de laisser à découvert, puis il partit à tire d'ailes pour le château des quatre chaînes d'or, afin de s'emplir de nouveau le ventre de viandes, et de pouvoir reprendre l'homme sur son dos.

Le pêcheur resta seul sur le rocher, et le temps lui sembla long, car l'aigle ne revenait point et il savait que la mer haute recouvrait le rocher. Cependant la marée montait, montait, et le pêcheur avait beau regarder de tous ses yeux, il ne voyait point revenir l'aigle. Il se mit debout sur la pointe la plus élevée du rocher; bientôt l'eau vint l'y trouver, elle baigna ses pieds, puis son genou, elle atteignit sa taille, puis ses épaules, et il ne voyait rien venir. Au moment où la vague lui arrivait jusqu'au menton, l'aigle parut; et l'ayant pris sur son dos, il le déposa dans la cour du château où les noces devaient être célébrées le lendemain.

*
* *

La femme du pêcheur était à sa fenêtre : elle reconnut son mari et fut bien heureuse de le voir, car elle l'aimait bien, et c'était contre son gré qu'elle

l'avait quitté. Elle trouva moyen de lui parler secrètement et lui dit :

— Le seigneur qui m'a enlevée ne quitte jamais la tabatière magique, et tous les soirs en se couchant, il la met sous son oreiller, de sorte qu'il est malaisé de la prendre avant de l'éveiller. Il faut que l'aigle aille trouver le mari de ta troisième sœur qui commande aux rats et aux souris, afin qu'il ordonne à quelques-uns de ses sujets de venir ici. Quand le seigneur ronflera, une petite souris ira lui fourrer la queue dans sa bouche entr'ouverte ; alors il toussera, et pendant qu'il sera sur son séant, tu pourras rentrer en possession de la tabatière.

L'aigle se hâta d'aller au pays des rats et des souris, et il ne tarda pas à revenir, apportant sur son dos une petite souris qui avait la mine fin comme tout, et un gros rat à longue queue. La nuit suivante, dès que le seigneur, qui avant de se coucher avait mis sous son oreiller la tabatière magique, se mit à ronfler, la petite souris lui fourra sa queue dans la bouche ; mais elle n'était pas assez longue et sans se réveiller, l'homme la lui serra si fort qu'elle crut qu'il la lui avait écourtée ; elle se mit à *cuiter*, et il desserra les dents : aussitôt elle courut raconter à la femme du pêcheur qu'elle n'avait pu réussir parce que sa queue était trop courte. Alors la dame ordonna au gros rat d'essayer à son tour ; il prit si bien ses mesures qu'il fourra sa queue jusque dans la gorge du seigneur. Celui-ci s'éveilla en sursaut à moitié étranglé, et il se mit sur son séant, toussant et crachant comme s'il était prêt à rendre l'âme.

Pendant ce temps, le pêcheur qui était caché auprès du lit, avait passé la main sous l'oreiller et s'était saisi de la tabatière. Il l'ouvrit aussitôt et entendit une petite voix qui lui disait :

— Maître, qu'y a-t-il pour votre service?

— Je voudrais, répondit le pêcheur, que mon château soit de nouveau transporté dans le jardin de mon beau-père, à la place où il se trouvait avant que ce scélérat m'eût enlevé ma tabatière.

A l'instant il sentit que le château était soulevé et transporté dans les airs; il le vit passer au-dessus des vastes mers et des grandes forêts qu'il traversait en un clin d'œil, et bientôt il fut posé immobile dans le jardin du roi, en face de son palais.

Le roi, qui s'éveillait en ce moment, se mit à la fenêtre et revoyant le château suspendu par quatre chaînes d'or entre le ciel et la terre, il se frotta les yeux, croyant qu'il avait la berlue; mais il vit venir son gendre et sa fille qui l'embrassèrent et lui racontèrent ce qui était arrivé.

Il en fut bien joyeux, et pour punir celui qui s'était emparé de la tabatière magique, il le fit écarteler par quatre chevaux. Il y eut de grandes réjouissances pour célébrer le retour de la princesse, et le pêcheur vécut heureux avec elle; mais il avait soin, de peur d'un nouvel accident, de porter toujours avec lui la tabatière enchantée.

Conté, en 1881, par Elie Ménard, de Plévenon.

XIX

LE PILOTE DE MER

Il était une fois un petit garçon qui perdit sa mère à l'âge d'un mois. Il se nommait Mateur (1) ; son père qui était capitaine au long cours l'aimait comme la prunelle de ses yeux, et il l'éleva du mieux qu'il put.

Quand l'enfant eut douze ans, il le mit au collège, et recommanda à son professeur de lui parler souvent de la mer et de la navigation, puis il retourna prendre le commandement de son navire. Le maître du petit Mateur lui parlait souvent de la mer et des navires qui la parcourent, l'enfant apprenait tout ce qu'il voulait, et quand son père revenait de voyage il était bien content.

Le petit Mateur avait seize ans quand son père mourut; il resta avec son professeur, et deux ans après il lui dit qu'il voulait être marin. Son maître qui l'aimait bien le fit embarquer sur un navire afin qu'il pût apprendre le métier de la mer.

Mateur navigua deux ans, puis à vingt ans, il fut reçu capitaine au long cours. Alors il se fit construire un navire en bois d'acajou qui portait deux mille tonneaux, et il n'y en avait pas de plus beau sur la mer. On fut longtemps à le construire, et Mateur avait vingt-cinq ans quand il fut achevé et gréé

(1) Amateur.

prêt à partir. Il s'occupa alors de faire son équipage et choisit vingt-quatre marins, les meilleurs qu'il put trouver. Il garnit son navire de vivres et de marchandises, puis il mit à la voile pour faire le tour du monde.

Le capitaine Mateur nourrissait bien ses hommes, et ils l'aimaient parce qu'il était juste. Il y avait trois ans qu'ils étaient en mer, et ils n'avaient eu aucun accident, lorsque le calme les prit, et ils restèrent bien des jours à la même place, sans avancer ni reculer. L'eau finit par leur manquer, et un jour que le vaisseau avait fait un peu de route, on aperçut tout au loin une île.

. Le capitaine Mateur dit à ses hommes.

— Il faut prendre le grand et le petit canot et aller voir s'il y a quelque source sur cette île ; car toutes nos caisses sont vides.

Les matelots obéirent, et ils abordèrent à l'île, où fort heureusement ils trouvèrent de l'eau. Ils remplirent leurs caisses, et comme ils étaient prêts à se rembarquer, ils virent un homme qui était vilain, vilain, si vilain qu'ils en eurent peur, et pourtant les matelots n'ont pas peur de grand'chose. Il avait du goëmon sur la figure, sur les mains et sur tout le corps; à part cela, il ressemblait à un homme qui marche sur ses deux pieds.

— Qui êtes-vous? lui demanda un des matelots qui était plus hardi que les autres.

— Un homme comme vous, répondit-il, je suis ici depuis ma naissance, et il y a de cela plus de cent ans. Jusqu'à présent personne n'a abordé ici, et je voudrais bien, si vous y consentez, m'embarquer à bord de votre navire.

— Que feriez-vous à bord? répondirent les matelots, voilà plus de six mois qu'il ne vente plus, et le navire bouge à peine de place.

— Ah! dit l'homme couvert de goëmon, si vous voulez de moi, dès que je serai à votre bord, le vent soufflera.

— Le capitaine n'est pas ici, et nous ne pouvons vous prendre sans sa permission; mais nous allons la lui demander.

Les deux chaloupes revinrent au navire, et quand les pièces d'eau furent hissées à bord, les matelots racontèrent à leur capitaine ce qu'ils avaient vu et ce que l'homme couvert de goëmon leur avait demandé.

— Puisque la source est bonne, dit-il, il faut faire une grande provision d'eau; cette fois, je vais aller avec vous.

Quand ils abordèrent à l'île, l'homme couvert de goëmon se présenta devant eux, et le capitaine à son tour en eut peur.

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-il, et qui vous a fait venir ici?

— Je suis un homme comme vous, répondit-il; je suis ici depuis ma naissance, et il y a de cela plus de cent ans.

— Vous désirez embarquer sur mon navire?

— Oui, répondit l'homme couvert de goëmon, et si vous voulez me le permettre, dès que je serai à votre bord, le vent soufflera.

Le capitaine prit dans sa chaloupe l'homme couvert de goëmon, et dès qu'il eut mis le pied sur le pont, la brise commença à souffler, et voilà le navire parti vent arrière.

*
* *

Le capitaine Mateur et ses matelots étaient bien contents d'avoir à leur bord l'homme qui lui don-

nait du vent, et ils le nommèrent le Pilote de Mer.

Le Pilote de Mer ne mangeait jamais, et quand, à l'heure des repas, les matelots l'invitaient à venir avec eux, il leur disait :

— Mangez, mangez toujours, je mangerai après.

Mais personne ne le vit jamais avaler la moindre chose. Lorsqu'il se couchait le soir, il semblait avoir plus de mille ans, et les goëmons qui le couvraient pendaient jusqu'à terre ; au matin quand il se réveillait il était comme un jeune homme de vingt-cinq ans ; mais aussitôt que quelqu'un l'avait vu, son goëmon repoussait, et il redevenait vieux tout d'un coup.

Le capitaine continuait à faire le tour du monde, et le navire était déjà bien loin de l'île où il avait renouvelé la provision d'eau, quand il se trouva en vue d'une terre. Le Pilote de Mer dit au capitaine Mateur :

— Voilà une découverte, capitaine ; personne n'a jamais vu cette île ; si vous voulez y débarquer, il vous sera facile d'y prendre des provisions. Il y en a en abondance, je vous assure.

Le capitaine envoya à terre ses chaloupes, et elles revinrent chargées de pain, de vin, d'oranges, de viandes fraîches et de provisions de toutes sortes.

Ils continuèrent leur route : le capitaine Mateur commençait à se repentir d'avoir pris à son bord le Pilote de Mer, dont il avait peur. Il voulut virer de bord pour revenir en France ; mais le Pilote de Mer dit qu'il ne voulait pas. Malgré cela, le capitaine fit mettre le cap sur la France ; mais aussitôt le Pilote de Mer fit cesser le vent, et le navire ne bougeait pas plus qu'un rocher.

Le capitaine et l'équipage, voyant qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, consentirent à ce que

voulait le Pilote de Mer. Il se mit à la barre : aussitôt le vent gonfla les voiles, et les voilà partis vent arrière.

Ils naviguèrent de longs mois et allèrent loin, bien loin. Ils arrivèrent enfin à un port au fond duquel était une belle ville. Le Pilote de Mer dit à Mateur.

— Capitaine, il n'y a personne dans cette ville, car tous les habitants ont été étouffés par une pluie de soufre. Vous pouvez y faire un chargement à bon marché ; mais l'accès du port n'est pas facile, et je vais sonder avant de faire entrer le navire.

Le Pilote de Mer sauta à l'eau, et quand il eut sondé partout la passe, il fit entrer le navire dans le port. Il descendit ensuite à terre avec le capitaine et les matelots, et ils se mirent à parcourir la ville. Les maisons étaient pleines de beaux meubles, d'or, d'argent, de pierreries et de diamants ; il n'y manquait que du vin, du pain et des provisions de bouche.

Ils emportèrent à bord une cargaison de bijoux, d'or et de diamants, puis ils se disposèrent à partir.

— Où voulez-vous aller maintenant ? demanda le Pilote de Mer au capitaine.

— Je veux rentrer en France et aborder au port du Havre : c'est le pays où je suis né, et c'est là que mon navire a été construit.

— Je veux bien vous mener au Havre, dit le Pilote de Mer ; mais c'est à la condition qu'une fois arrivé au port, j'aurai commandement sur vous ainsi que sur vos matelots.

— Quelle espèce de commandement voulez-vous? demanda le capitaine.

— Le commandement sur tous, et c'est tout.

Mais le capitaine Mateur ne voulait pas pour sa part consentir à cela, et il en parla à ses matelots qui ne voulurent pas non plus. Il revint donner leur réponse au Pilote de Mer.

— Hé bien! répondit-il, je m'en moque pour ma part; ce pays-ci m'est aussi bon qu'un autre. Restez-y donc si cela vous plaît; mais vous n'en pourrez démarrer qu'après m'avoir donné le commandement sur tous.

Le capitaine et les matelots malgré cela ne voulaient pas donner le commandement sur eux au Pilote de Mer; mais le navire ne faisait pas de route: les provisions s'en allaient, et comme il n'y avait aucune terre en vue, ils allaient bientôt manquer de pain, de vin et d'eau. Le Pilote de Mer vint dire au capitaine:

— Puisque vous ne voulez pas me donner le commandement sur tous, je ne le demande que sur un seul: quand nous serons au Havre, on tirera à la courte-paille, et celui que le sort désignera sera à moi.

Le capitaine assembla son équipage, et tous furent d'avis de consentir. Dès qu'ils s'y furent engagés, le Pilote de Mer se mit à la barre, le vent enfla les voiles, et au bout de trois mois le navire entra dans le port du Havre.

— Faisons les *boises* (1) pour tirer au sort, dit le Pilote de Mer; j'ai accompli ma promesse.

— Pas aujourd'hui, répondit le capitaine Mateur; il faut auparavant que mon navire soit déchargé.

Le capitaine prit de petits lingots d'or et alla les vendre pour payer ses hommes; puis, quand il leur eut donné la paye qui leur revenait, il se rendit chez l'évêque, et lui raconta ce qui était arrivé.

(1) Les morceaux de bois.

— Vous êtes-vous donné au diable? demanda l'évêque.

— Non, répondit le capitaine ; je lui ai seulement dit, car je ne pouvais faire autrement, qu'une fois arrivé au port on tirerait à la courte-paille pour savoir qui appartiendrait au Pilote de Mer.

— En ce cas, dit l'évêque ; je vais écrire au pape et le prier de venir au Havre.

L'évêque écrivit au pape qui se hâta d'arriver au Havre ; il dit au capitaine Mateur qu'il n'avait qu'une chose à faire, c'était de laisser la cargaison à bord de son navire, et de couper à la même longueur toutes les boises avec lesquelles on devait tirer au sort. Il promit d'aller lui-même à bord et d'être là pour faire tirer l'équipage.

Le lendemain, le pape coupa toutes les boises de même longueur, les trempa dans de l'eau bénite et les plaça dans un petit sac de toile qu'il arrosa aussi d'eau bénite. Il en emplit une petite bouteille qu'il mit dans sa poche, puis il s'habilla en calfat, et vint à bord du navire.

Quand le Pilote de Mer le vit arriver, il se mit à remuer les narines, parce qu'il sentait l'eau bénite, et les matelots lui disaient :

— Qu'avez-vous donc, Pilote de Mer ? vous n'êtes pas dans votre état ordinaire.

— Je sens, répondit-il, quelque chose qui ne me va pas. Et il continua à renifler.

Cependant le pape arriva à bord, habillé en calfat, et les mains couvertes de goudron. Il dit :

— Voici un petit sac dans lequel il y a vingt-six boises ; à vous, Pilote de Mer, de tirer le premier.

Le pape avait fait toutes les boises de même longueur; mais l'une d'elles qui était en bois vermoulu s'était cassée dans le sac, et ce fut elle que prit le

Pilote de Mer. Elle le brûla si dur, qu'il se mit à courir d'un bout à l'autre du pont comme un chat qui a le feu au derrière, en poussant des hurlements à faire trembler la ville du Havre.

Les matelots tirèrent à leur tour; mais comme ils savaient que le Pilote de Mer n'aurait jeté la boise qu'après que tout le monde aurait pris la sienne, ils firent durer le tirage vingt-quatre heures, pour le faire souffrir.

Quand tout le monde eut tiré, on mesura les boises, et on vit que toutes étaient de même longueur, excepté celle du Pilote de Mer, et il fut obligé de laisser les autres tranquilles.

Mais voyant qu'il avait été trompé par la ruse du pape, il voulut l'emporter; le pape prit la bouteille d'eau bénite qu'il avait apportée, et en jeta quelques gouttes dans les yeux du Pilote de Mer; aussitôt celui-ci sauta à l'eau, et s'en alla en hurlant à faire peur, et depuis jamais le capitaine Mateur ni ses matelots ne l'ont revu.

Le capitaine vendit au poids de l'or le chargement qu'il avait pris dans la ville dont les habitants avaient été étouffés par le soufre. Il fit sa fortune, et donna à ses matelots de quoi se mettre à l'aise, et ils vécurent tous heureux.

Conté en 188?, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 15 ans, qui a entendu dire ce conte à Rose Renaud, aussi de Saint-Cast.



XX

LA SIRÈNE

Il y avait une fois, — car il n'y a pas de foie sans *courée* (1), ni de quartier de mouton sans rognons, — il y avait une fois un pauvre pêcheur qui avait un garçon et une fille. Le bonhomme tomba malade, et, sentant qu'il allait mourir, il fit venir ses enfants et leur dit :

— Toi, mon fils, après ma mort tu partiras pour chercher une place et gagner ta vie ; conduis-toi toujours bien et sois sûr que tu réussiras.

Il dit ensuite à sa fille :

— Mon enfant, tu iras demeurer avec ta marraine ; elle m'a promis de prendre soin de toi comme si tu étais sa propre fille ; ainsi tu lui obéiras comme à ta défunte mère.

Après avoir donné ces conseils à ses enfants, le bonhomme mourut. La jeune fille alla chez sa marraine qui avait une fille laide comme les sept péchés capitaux, tandis qu'elle, elle était belle comme un jour. Son frère l'embrassa, puis il partit pour Paris. Marche aujourd'hui ; marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin, et quand on ne tombe pas, on n'a pas la peine de se relever. Il finit par arriver à Paris et fut gagé au Louvre pour être garçon de chambre du fils du roi.

(1) Chorée.

Pendant les premiers jours il pensait souvent à son père, et il regrettait sa sœur que peut-être il ne reverrait plus, et il se mettait à regarder son portrait qu'il avait apporté avec lui. Le fils du roi qui l'avait vu plusieurs fois attirer ce portrait, lui demanda si c'était celui de sa bonne amie.

— Non, répondit-il, c'est celui de ma sœur.

Il le montra au fils du roi qui trouva la jeune fille bien belle et en devint amoureux. Il y pensait à chaque instant, si bien qu'il tomba malade de l'envie qu'il avait de la voir. Le roi et la reine, inquiets de la maladie de leur fils, lui demandèrent ce qu'il avait. Il ne voulut pas d'abord le leur dire; à la fin, il finit par leur avouer qu'il avait vu le portrait de la sœur de son valet de chambre ; qu'il l'avait trouvée si jolie qu'il en était devenu amoureux, et qu'il mourrait sûrement s'il était longtemps sans la voir.

Le roi pria le valet d'écrire à sa sœur et de lui dire de venir passer quelques jours au Louvre avec lui. Il écrivit aussitôt à sa sœur, en lui disant de venir à la cour pour épouser le fils du roi.

La jeune fille eut beaucoup de joie en recevant cette lettre, et le lendemain elle se mit en route avec sa marraine et sa fille. Elles marchèrent longtemps et finirent par arriver au bord d'une rivière où, par ordre du roi, un bateau les attendait. Elles s'y embarquèrent, mais quand le bateau fut au milieu de la rivière, la marraine poussa si brusquement sa filleule qu'elle tomba à l'eau, et elle mit dans la main du batelier une pièce d'or pour l'engager à se taire ; car elle voulait faire passer sa fille pour la sœur du valet de chambre de roi.

Quand elles furent débarquées sur la rive, elles se remirent en route, et ne tardèrent pas à rencontrer le prince, son père et toute la cour qui venaient au

devant d'elles; mais quand la vieille sorcière de marraine présenta sa laide fille comme la sœur du valet de chambre, le prince se recula avec dégoût et jura que ce n'était pas là celle dont on lui avait montré le portrait; là-dessus il tourna le dos à la vieille sorcière et à sa fille, et il s'en alla.

Le roi fort en colère contre le valet de chambre qu il accusait d'avoir joué un méchant tour à son fils, le fit déshabiller, puis il ordonna de le couvrir de miel et de l'attacher sur un bateau au milieu de la rivière. Lorsque le pauvre garçon y fut, des milliers de mouches venaient le piquer et se repaître du miel dont il était couvert.

Quand il eut été ainsi abandonné seul, une jeune fille sortit tout à coup de l'eau, s'appuya sur le bord du bateau et resta longtemps à causer avec lui; elle disparut ensuite au milieu des flots. Le lendemain elle s'éleva encore au-dessus des eaux, et après être restée longtemps, elle disparut dans la rivière.

Cependant les bergers qui gardaient leurs troupeaux sur la rive, ayant vu par deux fois cette belle personne sortir de l'eau et causer avec le prisonnier, allèrent avertir le roi de ce prodige. Il vint sur le rivage avec son fils à l'heure où la jeune fille avait coutume de sortir des eaux. Ils se cachèrent au milieu des saules, et il n'y avait pas une demi-heure qu'ils y étaient, quand ils virent apparaître une jeune fille, belle comme un jour, qui s'assit dans la barque à côté du prisonnier, et se mit à chasser les mouches qui dévoraient sa chair. Aussitôt qu'elle se fut retirée en disparaissant sous les eaux, le fils du roi sauta dans une barque et vint demander au jeune homme quelle était cette belle personne qui venait lui parler tous les jours.

— C'est ma sœur, répondit-il; dans l'espoir de

vous faire épouser sa fille à elle qui esf laide comme le péché, sa méchante marraine l'a jetée à l'eau comme elle passait en bateau cette rivière : au moment où elle tombait, elle a été recueillie par une sirène qui l'a sauvée ; mais la retient attachée par deux chaînes, de sorte qu'elle est prisonnière.

Le prince demanda pardon à son valet de chambre ; il le détacha lui-même et l'emmena dans son bateau.

Le lendemain, le prince, accompagné de son père et des plus fameux serruriers du royaume, vint à la rivière pour délivrer la jeune fille. Ils parvinrent à limer ses chaînes, mais au moment où ils s'approchaient du bord, la sirène s'éleva au-dessus des eaux et s'écria :

— Rends-moi ma fille ! rends-moi ma fille !

Mais on la laissa crier, et quelque temps après on trouva sur le sable le cadavre de la sirène qui était morte de chagrin.

Le fils du roi épousa la jeune fille, et son frère devint un grand seigneur.

Conté en 1881 par Elie Ménard, de Plévenon.



XXI

JEAN LE SOLDAT

Il y avait une fois un soldat qui s'appelait Jean ; pendant qu'il faisait son service, il obtint une permission, et il se hâta de revenir au pays, car il aimait bien sa mère. Mais, comme ils étaient pauvres tous les deux, ils n'avaient pas grand'chose à la maison et ils se mirent en route pour chercher leur pain.

En passant par une forêt, Jean le soldat aperçut dans un arbre un petit couteau planté dans le tronc ; il s'en approcha, et, comme il avait appris à lire au régiment, il vit ces mots écrits sur la lame :

Celui qui m'aura
Vainqueur sera.

Il prit le couteau, et le ramassa, mais sa mère ne savait pas ce qu'il avait fait.

Au milieu de la forêt, ils virent une troupe de voleurs qui accouraient pour les attaquer :

— Nous sommes perdus, mon pauvre Jean, lui dit sa mère.

— N'aie pas peur, répondit-il, j'ai assez de force pour les tuer tous.

Les voleurs approchèrent et les menaçant avec leurs sabres, ils dirent :

La bourse ou la vie,
Ou la tête cotie.

Mais Jean tira son couteau ; en un instant, tous les brigands furent à terre, égorgés, et il ne restait plus que le chef. Jean voulait le traiter comme les autres, mais c'était un joli garçon qui avait donné dans l'œil à sa mère ; elle le supplia de l'épargner, et même il resta avec eux, et tous les trois allèrent dans la maison du voleur où rien ne leur manquait.

Cependant sa mère qui voulait aller vivre avec le voleur, et qui savait que Jean le soldat ne voudrait pas y consentir, cherchait un moyen de se débarrasser de son fils :

— Comment faire ? demanda-t-elle au voleur.

— Il faut lui dire que tu es malade, et que pour te guérir, il aille chercher une pomme dans un champ que je connais ; il est rempli de géants qui gardent les pommiers et ils le tueront.

La mère se mit au lit, et quand Jean le soldat vint lui demander ce qu'elle avait :

— Je suis bien malade, répondit-elle ; mais je serais soulagée si tu voulais aller me chercher une pomme dans ce verger.

— J'y vais, ma mère, dit Jean ; il n'est rien que je ne fasse pour vous.

Il entra dans le champ aux pommiers ; aussitôt il vit paraître des géants hauts comme des maisons qui portaient sur leurs épaules des pièces de canon. Jean prit son couteau, et s'avança sur eux ; ils ne lui firent point de mal, il les tua tous, et cueillit des pommes qu'il rapporta tout joyeux à sa mère.

*
* *

Quand elle vit qu'il n'était pas mort, elle demanda à son voleur comment se débarrasser de Jean le soldat :



— Il faut lui dire d'aller te chercher une bouteille d'eau à une fontaine ; pour y arriver il faut traverser une rivière glacée, puis une rivière d'eau bouillante, une troisième remplie des poissons les plus méchants : ce sera un miracle s'il réchappe cette fois-ci.

Lorsque Jean le soldat vint voir sa mère, elle lui dit :

— Hélas ! je ne suis point mieux, mais je reviendrais peut-être à la santé si j'avais une bouteille de l'eau de la fontaine qui guérit. Veux-tu aller me la chercher ?

— Oui, ma mère, répondit Jean, pour vous j'irais au bout du monde.

Il se mit en route, et arriva à la rivière dont l'eau était froide comme de la glace ; il mit la main dedans, et bien qu'il la trouvât glacée, il résolut de la traverser ; mais au lieu d'enfoncer dans l'eau, il marchait dessus comme sur une terre solide. Il la traversa sans avoir aucun mal et passa aussi par-dessus la rivière d'eau bouillante. Quand il arriva à la troisième, les eaux s'ouvrirent, et à droite et à gauche il voyait les requins, les baleines et les cachalots qui se rangeaient pour le laisser passer.

Il traversa encore la rivière et arriva en vue de la fontaine ; mais il y avait devant deux rochers énormes qui à chaque instant se heurtaient comme des béliers qui se cornent, et il était obligé de passer entre les deux. Comme il regardait de tous côtés pour voir comment il pourrait arriver à la fontaine sans être écrasé, il vit à ses pieds une petite gaule sur laquelle était écrit :

Celui qui m'aura
Par les rochers passera.

Il la prit, et s'approcha des rochers qui devinrent

aussitôt immobiles; puisa de l'eau à la fontaine, traversa sans encombre les rochers et les trois rivières, et rapporta l'eau à sa mère.

* * *

Elle fut encore bien surprise de le voir revenir sain et sauf, et elle demanda à son ami le voleur s'il ne connaissait pas quelque moyen de perdre Jean le soldat :

— Si, lui dit-il, il y a dans la forêt une lionne qui dévore tout; prie-le d'aller te chercher un peu de son lait.

Lorsque Jean vint demander à sa mère si elle se sentait mieux, elle lui dit :

— Hélas! non, je suis toujours malade, mais je serais peut-être guérie si tu m'apportais un peu du lait de la lionne qui est dans la forêt.

— J'y vais, ma mère, répondit Jean; pour toi je ferai tout.

Il arriva à l'endroit où était la lionne, qui en l'apercevant se mit à rugir, secoua sa queue et se planta sur ses pattes de derrière pour s'élancer sur lui; mais il dégaîna son couteau, tua la lionne, et lui prit du lait qu'il apporta à sa mère.

* * *

— Comment faire pour me débarrasser de lui? dit-elle à son voleur.

— Il doit avoir quelque charme ou quelque baguette qui le met à l'abri des dangers. Dis-lui de venir coucher avec toi, et, quand il se déshabillera, tu verras s'il n'a point quelque baguette magique.

La mère de Jean lui dit :

— Pour me guérir, il faut que tu couches auprès de moi.

— Ah! ma mère, cela n'est pas convenable; mais je ne peux rien vous refuser, et puisqu'il faut le faire, je le ferai.

Lorsque Jean le soldat fut endormi, elle vit le couteau pendu à son cou ; elle appela le voleur qui accourut aussitôt, et, voyant ce qui était écrit sur la lame, s'écria :

— Je le tiens maintenant. Que faut-il lui faire? faut-il le tuer?

— Non ; arrache-lui les deux yeux, dit la mère, et mets-le à s'en aller.

Le voleur creva les yeux à Jean le soldat, lui mit à la main une corde attachée au collier d'un petit chien, et le laissa aller à la grâce de Dieu.

*
* *

Le pauvre Jean se mit en route, le cœur bien gros de la méchanceté de sa mère, et, conduit par le chien, il arriva à Paris; il rencontra le Roi qui se promenait avec sa fille.

La princesse en le voyant dit à son père :

— Ah! papa, est-ce que tu n'as pas fait construire une grande maison pour les aveugles? il faut y faire mettre ce pauvre jeune homme.

Le roi fit conduire Jean à la maison des Aveugles, et souvent la princesse l'envoyait chercher pour le promener dans le jardin de son père; elle finit par l'aimer tant qu'elle disait au Roi :

— Papa, voilà celui que j'épouserai :

Il ne quittait plus le château, et un jour qu'ils

étaient tous les deux à se promener dans le jardin du Louvre, la princesse dit à Jean :

— Attends-moi ici, j'ai oublié ma broderie, je vais aller la chercher.

Comme elle restait un peu de temps absente, l'aveugle se mit à marcher, mais son pied s'embarrassa dans une racine, et il tomba la tête la première dans une fontaine.

Dès que l'eau eut touché ses yeux, il vit aussi clair qu'avant d'avoir été mutilé par le voleur.

Quand la princesse revint, elle ne le reconnut pas, et lui dit :

— N'avez-vous pas vu par là un pauvre aveugle?

— L'aveugle, c'est moi, répondit Jean.

Elle le reconnut, et, toute joyeuse alla trouver son père, en lui disant :

— Voici mon mari !

— Tu prétendais, répondit le Roi, que tu te marierais avec un aveugle et celui-ci a ses deux yeux.

— Ah! dit-elle, c'est qu'il est guéri. Et elle raconta à son père comment Jean le soldat était tombé dans la fontaine.

*
* *

La princesse se maria avec Jean; ils firent de belles noces où rien ne manquait.

Jean resta quelque temps à Paris avec sa femme ; puis il se dit :

— Il faut que je tire vengeance de ma mère, car elle a été trop méchante.

Il se mit en route, et arrivé auprès de l'endroit où elle demeurait avec son voleur, il se déguisa en ramoneur, et vint demander à ramoner les cheminées

de la maison. Son ouvrage dura jusqu'au soir, et il dit à sa mère qui ne le reconnaissait pas :

— Ne pourriez-vous me loger quelque part pour cette nuit?

— Si, répondit-elle, et elle le mit à coucher au grenier.

La nuit venue, Jean vint écouter à la porte, et, quand il entendit ronfler sa mère et le voleur, il entra sans bruit dans leur chambre, alluma une chandelle, et aperçut au-dessus du lit, le couteau que le voleur lui avait enlevé.

Il se précipita dessus, et quand il l'eut à la main, il s'écria :

— Maintenant, vous êtes en mon pouvoir.

— Ah! mon fils, lui dit sa mère; c'est toi!

— Oui, répondit-il; je sais ce que tu m'as fait, et tu vas subir le châtiment qui t'est dû.

Il creva les yeux à sa mère et au voleur, et les mit à s'en aller.

Il retourna ensuite à Paris où il retrouva sa femme; et, s'il n'est pas mort, il vit encore.

Conté en 1880, par Auguste Macé, de Saint-Cast, matelot, âgé de 18 ans.

XXII

LE GRAND GÉANT GRAND SOURCIL

Il était une fois un cordonnier qui avait un garçon ; il n'était pas bien riche, et quand son fils fut grand il lui dit :

— Il faut tâcher de t'embarquer pour gagner ta vie.

— Cela me va, répondit le fils du cordonnier.

Le voilà parti pour demander aux armateurs de le faire naviguer ; l'un d'eux voyant qu'il n'était pas riche, et qu'il avait la mine hardie, lui donna un navire à commander. Il lui dit de choisir son équipage, et de mettre à bord autant de provisions que le navire pourrait en porter. On embarqua du biscuit, de la viande, du vin, en si grande quantité que les matelots ne savaient qu'en penser. Mais c'était pour aller chercher des pierres d'or au pays des mines d'or, et tous les navires qui y étaient allés avaient péri, faute d'avoir emporté assez de provisions.

Les voilà partis avec bon vent ; ils arrivèrent au pays des mines d'or et entrèrent dans une baie dont on ne voyait pas la fin : elle avait plus de deux cents lieues de long. Quand ils s'arrêtèrent près du rivage, ils entendirent les bêtes qui hurlaient à faire trembler ; puis l'une d'elles donna un coup de sifflet et aussitôt elles se turent. Le roi des Bêtes s'avança et dit :

— Qui est le capitaine?

— C'est moi, répondit le fils du cordonnier.

— Il faut donner des vivres pour rassasier toutes mes bêtes, ou nous allons vous dévorer.

Elles étaient sur le rivage, prêtes à sauter à bord. Le capitaine fit débarquer des provisions en quantité, et quand les bêtes eurent mangé tout leur saoûl, elles disparurent dans la forêt.

Le roi des Bêtes dit au capitaine :

— Maintenant tu peux faire ton chargement; mais il faut qu'il reste un homme auprès des mines d'or; tous les navires qui sont venus ici en ont laissé un.

On tira à la courte-paille, le capitaine comme les autres, et c'est lui qui prit la plus courte.

Il mit dans sa poche une petite boussole, emporta des vivres tant qu'il put et on le débarqua à terre. Le navire partit, chargé d'or, sous le commandement du second.

*
* *

Le capitaine entra dans la forêt; il marcha longtemps, mais quand vint la nuit, il n'en était pas encore sorti. Il se dit :

— Où vais-je me coucher pour ne pas être dévoré par les bêtes féroces ?

Il regarda de tous côtés, et vit un arbre qui lui sembla commode : il grimpa dedans et s'installa sur les branches de manière à ne pas tomber s'il s'endormait; mais il ne ferma pas l'œil de la nuit; il aperçut une lumière à travers l'épaisseur des bois, et il pensa :

— Il faut qu'il y ait là quelque maison.

Au point du jour, il descendit de son arbre, et regarda à sa boussole dans quelle direction se trou-

18.

vait la lumière; c'était à l'ouest et il marcha de ce côté; il alla bien loin et vit un gros rocher, gros comme une montagne et brillant comme le soleil. Il tourna autour, et découvrit une grande porte qui était ouverte. Quand il fut sur le seuil, il vit un vaste foyer, et auprès un gros chat noir qui se chauffait.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit le chat.

— Tiens, dit-il, les chats parlent dans ce pays-ci.

— Ah! malheureux, s'écria le chat, tu es dans la maison du grand géant Grand-Sourcil, il est sorcier, et il sait déjà que tu es ici.

Le capitaine se chauffa un peu, et dit au chat noir :

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui échapper, mon pauvre chat?

— Si, fourre-toi sous la table, il ne te verra pas.

— Tu me donneras à manger?

— Oui, oui, répondit le chat.

Le grand géant Grand-Sourcil ne revenait à sa maison que le matin et le soir, jamais dans le cœur du jour. Le voilà arrivé; il avait des sourcils qui lui tombaient jusqu'aux pieds, et quand il voulait regarder ou manger, il était obligé de les écarter de ses yeux.

Il se mit à table et se versa un verre de vin; mais pendant qu'il posait la bouteille, le capitaine prit le verre, et après avoir bu, le remit sur la table. Le géant se versa un second verre, que le capitaine prit encore.

— Tiens, dit Grand-Sourcil, il paraît que je verse à côté.

Il se versa pour la troisième fois à boire, mais le verre fut encore vidé.

— Ah! dit-il; il y a quelqu'un ici.

Le géant releva ses sourcils et aperçut le capitaine sous la table.

— Ah! c'est toi, brigand, qui bois mon vin! je vais te manger.

Il le prit dans sa main, et se mit à le tâter :

— Ah ! tu n'es guère gras ! mais cela ne fait rien ; avant de te tuer je vais finir mon dîner.

Pendant que le géant mangeait, le capitaine se mit à lui parler de l'Europe et des voyages qu'il avait faits. Cela amusait le géant qui lui dit :

— Tiens, tu n'es pas bête, toi; je ne te mangerai pas : tu resteras avec moi, et tu seras mon domestique. Viens voir mon château.

Il le mena dans ses chambres; elles étaient dorées partout, et brillaient comme le soleil.

— Ah! s'écria le capitaine, comme vous avez un beau château !

— Oui, répondit le géant, qui était glorieux; tu n'en as pas vu de pareil dans ton pays. Voici ce que tu auras à faire : tu aideras le chat à me préparer à manger, et tu iras chercher du bois pour la cuisine ; je vais te montrer où le prendre.

Il le mena dans la forêt, et il déracinait avec les mains des arbres qu'il mettait tout entiers sur ses épaules.

— Ah ! dit le capitaine, je ne pourrai pas en apporter autant que vous.

— Cela ne fait rien, répondit le géant, pourvu qu'il y en ait assez.

Avant de partir du château pour rester dehors pendant le cœur du jour suivant son habitude, il donna au jeune homme toutes les clefs de ses chambres; mais il lui en montra une en lui disant :

— Si tu vas dans la chambre que celle-ci ouvre, tu seras mangé.

Quand le grand géant Grand-Sourcil fut parti, le capitaine se mit à visiter les chambres, et quand il les eut toutes vues, il se trouva à la porte de celle qui lui était interdite :

— Ma foi, se dit-il, j'ai visité les autres ; il faut que je voie aussi celle-là.

Il ouvrit la porte et ne vit dans la chambre qu'une table sur laquelle était une vieille bague :

— Malheureux, lui dit une voix, que viens-tu faire ici?

— Où es-tu, toi qui me parles, répondit le capitaine qui ne voyait personne ; n'y a-t-il aucun moyen de me sauver ?

— Si, dit la bague, mets-moi à ton doigt, et quand tu désireras quelque chose, tu diras : « Par la vertu de ma petite bague, que cela soit. »

Le capitaine mit la bague à son doigt ; il descendit à la cuisine, et donna une poignée de main au chat noir ; puis il dit :

— Par la vertu de ma petite bague, je voudrais être à Marseille, mon pays natal.

Aussitôt il se sentit soulevé dans les airs, et, en moins de deux heures, il fut à Marseille. Il se promena dans la ville, puis il vint à penser qu'il n'avait ni maison ni argent.

— Par la vertu de ma petite bague, qu'ici soit construit le plus beau château qu'on ait jamais vu, et qu'il soit garni de tout ce qu'on peut désirer.

Aussitôt il vit devant lui un château, beau comme le palais d'un roi ; il y entra et vit que rien n'y manquait : les armoires étaient bien garnies, les tables étaient dressées, et les broches tournaient toutes seules dans la cuisine. Il eut des domestiques, et se mit à vivre comme un seigneur.

— Ah! disait-il en se frottant les mains, me voici à mon affaire.

Il se maria, et, comme il n'avait plus besoin de sa bague, il la laissait souvent dans son château.

*
* *

Mais laissons un moment le capitaine, et revenons au pays des Mines d'or.

Quand le grand géant Grand-Sourcil vit que sa bague était enlevée, il se mit en colère et jura à faire trembler :

— Ah! le maudit capitaine, il m'a attrapé, mais je l'attraperai à mon tour.

Il se coupa les sourcils pour y voir plus clair, et il se mit à voyager. Il allait de ville en ville, et en passant dans les rues, il criait :

— Qui veut changer de vieilles bagues pour des neuves!

Il finit par arriver à Marseille un jour que le capitaine était à la chasse, et il criait par les rues :

— Qui veut changer de vieilles bagues pour des neuves!

La servante de la femme du capitaine l'entendit, elle dit à sa maîtresse :

— Voilà un homme qui donne des bagues neuves pour des vieilles; il y en a ici une qui est tout usée, si vous voulez je vais appeler le marchand et la changer contre une neuve.

Quand le grand géant vit la bague, il ne se sentait pas de joie ; il donna deux bagues neuves en échange, puis il la mit à son doigt, et dès qu'il fut sorti, il dit :

— Par la vertu de ma petite bague, je veux que ce château soit brisé en mille pièces.

A l'instant il s'écroula et la femme du capitaine fut écrasée par les débris.

Quand le capitaine revint, il trouva son château tout en ruines, et il pensa que le grand géant Grand-Sourcil avait repris la bague.

Il alla chez un armateur, et il lui demanda un navire pour aller au pays des Mines d'or. Quand il y arriva, il donna à manger au roi des Bêtes et à ses sujets, et, son chargement fait, il dit à l'équipage :

— Il n'est pas besoin de tirer à la courte-paille, c'est moi qui vais rester.

Il arriva au milieu du jour au château du grand géant Grand-Sourcil, et trouva le chat noir qui se chauffait.

— Ah ! mon pauvre capitaine, lui dit celui-ci, cette fois ton affaire est claire, si le géant t'attrape, il va te manger.

— Comment ferais-je pour me sauver ?

— Tu vas te mettre sous la table ; quand le géant se mettra à manger je laisserai tomber une crotte dans sa soupe ; il la trouvera si mauvaise qu'il vomira aussitôt et rendra la bague qu'il porte maintenant dans la bouche ; tu t'en empareras et tu diras : « Par la vertu de ma petite bague, que je sois enlevé en l'air avec le chat; » car si je restais ici, il me dévorerait.

Le capitaine se cacha sous la table ; voilà le grand géant Grand-Sourcil arrivé ; il se mit à manger sa soupe ; mais la crotte du chat lui fit tant de répugnance qu'il ne put s'empêcher de vomir.

Le capitaine se saisit de la bague, et il se hâta de dire :

— Par la vertu de ma petite bague, que je sois enlevé avec le chat et transporté à Marseille.

Aussitôt ils s'enlevèrent tous les deux dans les

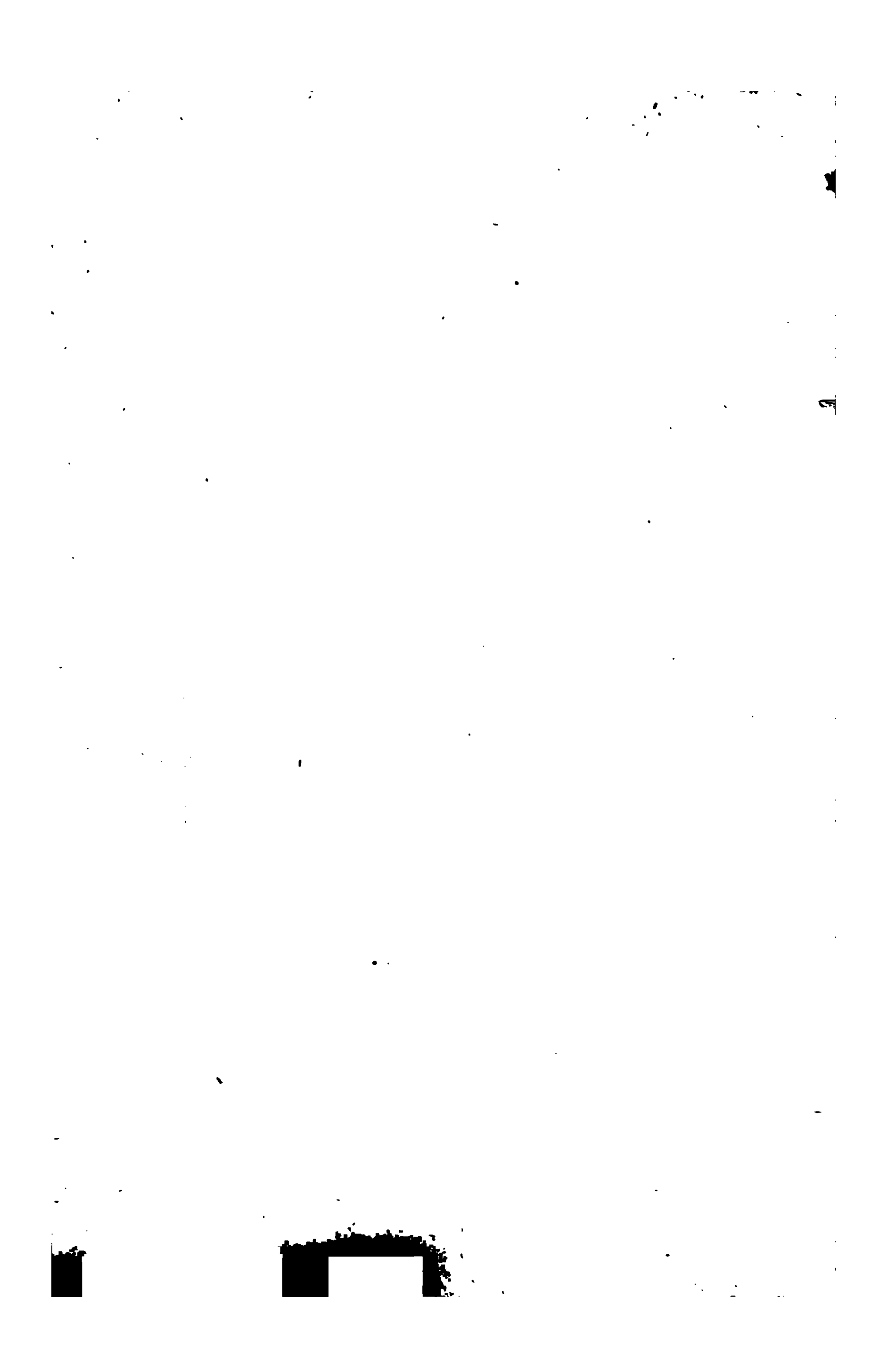
airs, et en deux heures, ils furent à Marseille. Alors le capitaine dit :

— Par la vertu de ma petite bague, je veux le plus beau château qu'on ait jamais vu.

Il eut un château plus beau que le premier, et il se remaria.

Il ne laissa plus sa bague traîner dans les coins ; mais il resta à vivre avec sa femme et le Chat noir, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans, qui l'a appris d'un boulanger de la marine, originaire de Lamballe.



II

LES CONTES DES VENTS

LES VENTS

Les Vents jouent un tel rôle dans la vie du marin qu'il n'est pas surprenant qu'il y ait tout un cycle de contes, où ils sont personnifiés et mis en scène. Une série parallèle existe en Suède et en Norwège qui sont aussi des pays maritimes.

Cette personnification n'est pas absolument bornée aux contes.

En octobre 1880, je me trouvais à Saint Cast : il faisait vent debout et les Terreneuvats étaient de plusieurs semaines en retard sur l'époque habituelle de leur retour. Il y avait des pêcheurs qui insultaient le vent debout, l'appelaient Jaguen, Anglais, cochon, etc.; lui montraient le poing, crachaient dans la direction où il soufflait et menaçaient de lui fourrer leur couteau dans le ventre. Et les petits enfants eux-mêmes montraient le poing au vent qui retenait leurs parents en mer et le maudissaient.

XXIII

L'ORIGINE DES VENTS

Il y avait une fois un capitaine qui fut envoyé pour chercher les vents dans le pays où ils étaient et les mettre sur l'Océan. En ce temps-là il ne faisait point de brise sur la mer et les navires étaient obligés d'aller à la rame, ce qui était bien fatigant pour les pauvres matelots.

Le capitaine débarqua tout seul au pays des vents, les enferma dans des sacs bien clos et les apporta à bord de son navire où il les mit à fond de cale. Les matelots ne savaient point quel chargement ils avaient, et le capitaine leur avait bien défendu d'y toucher. Mais un jour que les matelots n'avaient point d'ouvrage à bord, ils s'ennuyaient, et l'un d'eux dit à ses camarades :

— Il faut que j'ouvre un des sacs pour voir quel est le chargement du navire ; dès que je le saurai, je fermerai bien vite et le capitaine ne s'apercevra de rien.

Le matelot descendit à la cale et ouvrit un des sacs. C'était celui où était Surouâs (1) qui s'échappa et se mit à souffler si fort qu'en un clin d'œil le navire fut enlevé en l'air et brisé en mille pièces ; les autres sacs furent crevés et les sept vents s'en échap-

(1) Sud-ouest.

pèrent. Ils se dispersèrent sur l'Océan et depuis ils y ont toujours soufflé.

Conté, en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 15 ans.

Ce conte fait songer aux vents enfermés dans des outres par Ulysse.

XXIV

NOROUAS (1)

Il y avait une fois un bonhomme et une bonne femme qui n'avaient rien qu'un petit champ ; ils y semèrent du lin qui poussa à merveille et devint si beau que jamais on n'en avait vu de pareil. Quand il fut mûr, les bonnes gens l'arrachèrent, le mirent à rouir, puis l'étendirent dans la prairie pour le sécher.

Ils se réjouissaient de leur belle récolte, et pensaient qu'ils pourraient se mettre à l'aise en la vendant; mais il vint un grand coup de vent de Norouâs qui enleva le lin, le jeta sur le haut des arbres et l'éparpilla dans la mer.

Quand le bonhomme vit que sa récolte était perdue, il commença à jurer après le vent, prit son bâton à marotte, et se mit en route pour aller tuer le maudit Norouâs qui avait gâté son lin. Il emporta avec lui de quoi manger deux ou trois jours; mais son voyage fut plus long qu'il ne pensait et il mourait de faim par les chemins. Un soir, il arriva à un hôtel, et dit à l'hôtesse :

— Je n'ai pas le sou ; par charité, donnez-moi un morceau de pain, et laissez-moi coucher dans un coin de l'écurie.

Le bonhomme eut du pain à manger et une botte

(1) Nord-ouest.

de paille pour se coucher ; le lendemain, il remercia l'hôtesse et lui dit :

— Ne pourriez-vous pas me dire où demeure Norouâs ?

— Si, répondit-elle ; vous n'avez qu'à me suivre.

Elle le conduisit au pied d'une montagne et lui dit :

— C'est là-haut qu'il demeure.

Le bonhomme se mit à gravir la montagne où habitaient les vents, et il rencontra *Surouâs* (1) qui était de quart.

— Est-ce toi, lui dit-il, qui t'appelles Norouâs ?

— Non, c'est moi Surouâs.

— Où est le coquin de Norouâs qui m'a enlevé tout mon beau lin ? j'ai apporté mon bâton exprès pour le tuer.

— Ne parle pas si haut, bonhomme, répondit Surouâs ; s'il t'entendait il t'enlèverait dans les airs comme une guibette (2).

— Nous allons voir, dit le bonhomme en serrant son bâton.

Voilà Norouâs qui s'approcha en soufflant :

— Ah ! gredin de Norouâs, s'écria le bonhomme ; c'est toi qui m'as volé ma belle pièce de lin !

— Ne me dis rien, ou je t'enlève, répondit la grosse voix de Norouâs.

— Il faut que tu me rendes ma pièce de lin.

— As-tu bientôt fini de me casser la tête, vieux propre à rien ! disait le vent.

Mais le bonhomme ne cessait de crier :

— Norouâs, rends-moi mon lin ! Norouâs, rends-moi mon lin !

(1) Sud-ouest.
(2) Un moucheron.

— Hé bien, dit Norouâs; pour avoir la paix, voici une serviette.

— Avec ma pièce de lin, répondit le bonhomme, j'aurais eu de quoi en faire plus d'un cent. Norouâs, rends-moi mon lin!

— Tes serviettes, dit Norouâs, n'auraient pas eu la vertu de celle-ci; quand tu lui diras «Serviette, déplie-toi!» elle te donnera la plus belle table servie que tu aies jamais vue.

*
* *

Le bonhomme descendit de la montagne, puis il s'arrêta pour essayer sa serviette. Il lui dit: « Serviette, déplie-toi » et aussitôt voilà une table couverte de pain, de viande et de vin qui se place devant lui. Il mangea de bon appétit, puis, le soir venu, il entra à l'hôtel où il avait couché.

— Et Norouâs? demanda l'hôtesse; vous a-t-il bien payé?

— Ah! oui, répondit-il; ce soir je n'ai pas besoin que vous me donniez du pain; la serviette de Norouâs m'en fournira bien pour tout le monde: « Serviette déplie-toi, » dit-il en la tirant de sa poche.

Et voilà une belle table qui se dresse toute seule, qui se couvre d'assiettes, de verres, de viandes et de vins; jamais personne n'avait vu un repas mieux servi.

Au lieu de donner au bonhomme une botte de paille dans un coin de l'écurie, l'hôtesse le coucha dans un beau lit sur une couette de plumes; il ne tarda pas à s'endormir et quand il ronfla comme un bienheureux, elle lui prit sa serviette, et lui en mit à la place une autre qui était toute semblable. Il s'en retourna chez lui, et quand sa bonne femme le vit, elle lui dit:

— Norouâs t'a-t-il bien payé ?

— Oui, regarde la belle serviette.

— Vieux sot, s'écria-t-elle, tu aurais mieux fait de prendre autre chose ; dans notre pièce de lin, il y avait plus de deux cents serviettes, et tu t'es contenté d'une seule !

— Ne crie pas, dit le bonhomme ; tu vas voir comme elle est utile : « Serviette, déplie-toi ! » commanda-t-il.

La serviette ne bougea pas, la table ne se dressa pas toute servie. Le bonhomme cria encore trois ou quatre fois : « Serviette, déplie-toi ; » mais il ne voyait rien venir, et sa femme se moquait de lui.

— Norouâs m'a attrapé, dit-il ; mais cette fois je vais le tuer.

Il prit son bâton et se mit en route ; il alla coucher dans le même hôtel, et dit à l'hôtesse :

— Je vais tuer Norouâs ; le coquin m'avait donné une serviette qui n'avait de la vertu que pour deux fois seulement.

— Ne manquez-pas, répondit l'hôtesse, de repasser par ici.

Le lendemain de bon matin, il se mit en route, et quand il fut arrivé au haut de la montagne, il se mit à crier :

— Gros coquin de Norouâs, la serviette que tu m'as donnée n'avait de vertu que pour deux fois ; Norouâs, rends-moi mon lin !

— Ne crie pas si fort, bonhomme, ou je t'enlève en l'air comme une guibette (1).

— Norouâs, rends-moi mon lin ! Norouâs, rends-moi mon lin, ou je vais te tuer.

— Tiens, répondit Norouâs, voici un âne ; quand

(1) Un moucheron.

tu diras : « Ane, fais-moi de l'or, » tu en auras à foison.

Le bonhommme descendit la montagne avec son âne, et en bas il lui dit : « Ane, fais-moi de l'or. »

Aussitôt l'âne leva la queue et fit tomber sur la route des rouleaux d'or. Le bonhomme remplit ses poches, et il arriva à l'hôtel :

— Hé bien ! lui demanda l'hôtesse, Norouâs vous a-t-il payé ?

— Oui, répondit-il; il m'a donné un âne, vous allez voir quelle vertu il a: « Ane, dit-il, fais-moi de l'or. »

Aussitôt l'âne leva la queue et fit tomber des louis d'or, et des pièces de cent francs qui roulaient par la place. Quand le bonhomme eut mis son baudet à l'écurie, on le coucha dans une chambre plus belle encore que l'autre fois, et pendant qu'il dormait, l'hôtesse mit à la place de son âne un autre âne semblable.

Lorsque le bonhomme arriva chez lui, sa femme lui dit :

— Et Norouâs, t'a-t-il bien payé ?

— Oui, répondit-il ; tends ton tabier sous la queue de l'âne. « Ane, fais-moi de l'or ; » commanda-t-il.

L'âne ne bougea pas ; le bonhomme répéta encore : « Ane, fais-moi de l'or » ; rien ne tomba dans le tablier, et il était si furieux qu'il prit un bâton pour tuer son baudet.

— Vieux fou, lui dit sa femme, voilà la seconde fois que tu te laisses attraper.

— Ah ! Norouâs, s'écria le bonhomme, cette fois-ci, je vais te tuer.

Il prit son bâton, et quand il arriva à l'hôtel, il dit :

— Norouâs m'a encore attrapé, mais cette fois-ci, je le tuerai.

— Ne manquez pas de repasser par ici, lui répondit l'hôtesse.

Le lendemain il se leva de bonne heure, gravit la montagne, et dit à Norouâs :

— C'est toi, gros voléur, qui m'as donné un âne qui n'avait de la vertu que pour deux fois. Norouâs, rends-moi mon lin !

— Ah ! répondit Norouâs, tu veux donc m'enlever tout ce que j'ai !

— Norouâs, rends-moi mon lin ou je vais te tuer.

— Je vais t'enlever comme une guibette, répondit le vent qui se mit à souffler.

Mais le bonhomme criait : Norouâs, rends-moi mon lin !

Et Norouâs lui dit :

— Tiens, vieux bonhomme, voilà un bâton ; quand tu diras : « Bâton, déplie-toi, » il se mettra à frapper ; lorsque tu voudras l'arrêter, tu diras : « *Ora pro nobis.* » En t'en allant, passe par l'hôtel où tu t'es arrêté, c'est là qu'on t'a volé ta serviette et ton âne.

Cette fois, le bonhomme était bien content ; en s'en allant, il voulut essayer la vertu de son bâton, et lui dit : « Bâton, déplie-toi. » Aussitôt, le bâton lui échappa de la main, et se mit à voltiger en l'air, et à le frapper si fort qu'il ne savait où se fourrer, et qu'il ne se rappelait plus comment il fallait s'y prendre pour l'arrêter. Il finit pourtant par dire : *Ora pro nobis* », et le bâton revint aussitôt dans sa main.

Il arriva à l'hôtel, et l'hôtesse lui dit :

— Et Norouâs vous a-t-il payé, cette fois ?

— Oui, répondit-il ; voici un bâton qui bat tous ceux que je veux. Rendez-moi ma serviette et mon âne que vous m'avez volés.

— Je ne vous ai rien pris, dit l'hôtesse ; si vous

continuez à crier, je vais envoyer chercher les gendarmes.

— Mon bâton, déplie-toi, s'écria le bonhomme.

Aussitôt le bâton se mit à voltiger dans les airs : il frappait l'hôtesse et ses domestiques, cassait les verres, les plats et les assiettes, un coup n'attendait pas l'autre.

— Ah ! mon bonhomme, cria l'hôtesse, arrêtez votre bâton, et nous vous rendrons votre serviette et votre âne.

Le bonhomme cria : « *Ora pro nobis !* » mais le bâton était si lancé, qu'il ne cessa de frapper que quand il eut dit pour la seconde fois : « *Ora pro nobis.* »

Il s'en alla avec son âne et sa serviette ; et quand il fut de retour chez lui, sa femme lui dit :

— Et Norouâs t'a-t-il bien payé?

— Oui, répondit-il, tu vas voir tout ce qu'il m'a donné ; tends ton tablier : « Ane, fais de l'or », commanda-t-il.

L'or tombait dans le tablier de la bonne femme qui était émerveillée, car de sa vie, elle n'avait vu autant de louis. Il étendit ensuite sa serviette sur la table, et dit : « Serviette, déplie-toi » ; et aussitôt la table se chargea de plats et de liqueurs.

Quand ils eurent bien dîné, le bonhomme dit :

— J'ai encore un bâton qui bâtonne tous ceux que je veux, j'ai voulu l'essayer, et il m'a frotté de la bonne façon, mais je ne te montrerai pas comment on peut s'en servir ; car tu voudrais peut-être l'essayer sur moi.

*
* *

Avec l'argent que lui faisait son âne, le bonhomme acheta des navires et devint armateur. Mais les gens

disaient que c'était un vieux voleur, et que pour être devenu riche en si peu de temps il devait avoir volé et assassiné quelqu'un. La justice s'en mêla, et il fut condamné à être guillotiné.

Le jour où il devait monter sur l'échafaud, il y avait plein de monde sur la place pour lui voir couper le cou. Le bonhomme dit:

— Puisqu'on accorde aux condamnés à mort tout ce qu'ils veulent, je désirerais qu'on m'apporte mon bâton de vieillesse, afin que je le voie encore une fois avant de mourir.

On alla chercher le bâton du bonhomme; il le prit à la main, et dit :

— Vous voyez bien ce bâton-là ; c'est lui qui m'a donné toute ma richesse. Mon bâton, déplie-toi.

Voilà le bâton qui voltige en l'air ; il cassa la tête du bourreau, renversa les gendarmes, démolit l'échafaud, et se mit ensuite à frapper ceux qui étaient venus pour voir l'exécution. De tous côtés on entendait crier :

— Ah ! mon bonhomme, arrêtez votre bâton, vous allez être gracié.

Quand il fut bien sûr qu'on ne lui ferait plus de mal, il cria : « *Ora pro nobis* ». Mais le bâton continuait à frapper, et il ne s'arrêta que quand il eut crié pour la troisième fois : « *Ora pro nobis* ».

Le bonhomme retourna tranquillement chez lui appuyé sur son bâton, et il vécut heureux jusqu'à la fin de ses jours.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.

XXV

NOROUAS

(AUTRE VERSION)

Il y avait une fois un bonhomme et une bonne femme qui demeuraient ensemble. Une année qu'ils avaient ensemencé leurs champs, ils se réjouissaient déjà de leur belle apparence, lorsqu'il vint un coup de Norouâs qui renversa le blé, coucha le lin par terre, et fit tomber toutes les pommes.

Le bonhomme était en colère; il prit son bâton et partit pour aller tuer Norouâs. Au soir, il entra dans une auberge, et comme il n'était pas bien riche, on le mit à coucher dans l'écurie. Avant de partir, il demanda à l'aubergiste s'il savait où demeurait Norouâs.

— Oui, répondit-il; mais vous n'êtes pas rendu, il est à dix-huit cents lieues d'ici. Tenez, voici un singe qui connaît la route; il faudra le suivre: quand il sera lassé, vous le porterez sur vos épaules, et pour vous indiquer par où il faut aller, il vous pincera l'oreille.

Le bonhomme partit avec le singe et il alla loin, bien loin; quand le singe était fatigué, il montait sur ses épaules. Un jour qu'il y était, trois routes se présentèrent devant eux; le bonhomme voulut prendre celle du milieu; mais le singe le mordit jusqu'au sang pour le forcer à aller dans celle de droite. Alors celui-ci voulut battre le singe; mais il sauta dans un arbre,

et cassa une branche avec laquelle il roua de coups le bonhomme qui finit par céder. Ils se remirent en route et arrivèrent aux Montagnes d'or. Il y avait une cabane où le bonhomme entra; il y vit une vieille femme qui avait les dents longues, longues comme tout : elle voulait le manger; mais il leva son bâton pour se défendre et dit à la vieille :

— Au lieu de me montrer les dents, indiquez-moi où reste Norouâs.

— Il demeure dans la montagne à une lieue d'ici; il n'est pas aisé d'arriver jusqu'à lui; mais tiens, voici une baguette qui fera disparaître tous les obstacles.

Le bonhomme se mit en route; il rencontra un lion, mais il lui donna un coup de baguette et le lion mourut; plus loin était une rivière, il la frappa: un chemin s'ouvrit au milieu et il passa à pied sec. Il vit ensuite un précipice, et la baguette devint un pont sur lequel il le franchit.

Il arriva à la demeure des vents et il s'écria :

— Où es-tu, Norouâs, qui m'as cassé tout ce que j'avais dans mon jardin? je veux te tuer!

— Tais-toi, bonhomme, lui dirent les autres vents; quand Norouâs va revenir, il va t'enlever comme une plume.

Peu après, Norouâs revint en soufflant, et il fit pirouetter le bonhomme en l'air; mais le singe se mit à le frapper, Norouâs alors eut peur et il dit :

— Tenez, bonhomme, voici un petit pommier, vous le planterez dans votre courtil, il deviendra beau, et vous donnera tout ce que vous lui demanderez.

En descendant la montagne, le bonhomme voulut essayer le pouvoir de son pommier, et il lui demanda un bon repas; aussitôt les branches du pommier furent couvertes de saucisses, de pain frais et de bouteilles de vin qui pendaient aux branches. Le

bonhomme était bien content, et quand il se remit en route, le singe lui dit :

— Monte sur mon dos, je vais te porter.

Le singe faisait vingt lieues à chaque enjambée, et il ne tarda pas à arriver à l'auberge.

— C'est moi qui ai un beau pommier, dit le bonhomme : il me donne tout ce que je veux, jusqu'à des louis d'or.

Mais pendant la nuit, l'aubergiste mit un autre petit pommier à la place de celui que Norouâs avait donné.

En arrivant chez lui, le bonhomme planta le pommier, et il lui dit :

— Donne-moi du pain, pommier, avec du fricot pour ma bonne femme et pour moi.

Mais il avait beau demander, il ne voyait rien venir.

— Ah ! dit-il, Norouâs s'est moqué de moi ; je vais repartir, et cette fois, je le tuerai.

En passant à l'auberge, il prit le singe, et sa baguette faisait disparaître tous les obstacles.

Le voilà arrivé à l'endroit où demeuraient les Vents :

— Ah ! coquin de Norouâs, rends-moi tout ce que tu m'as pris, ou cette fois, je vais te tuer.

— Tiens, lui dit Norouâs, voilà une petite motte de terre, tu lui commanderas de devenir un clos (1), grand ou petit à ta volonté, et tout ce que tu voudras, tu l'auras.

Le bonhomme se remit en route, et, sur le dos du singe, il arriva à l'auberge. Il posa sa motte de terre sur la table en disant :

— Motte de terre, deviens un petit clos, pas plus grand que la table, et sers-nous un bon soupre.

Tout cela s'accomplit à la minute ; mais pendant la nuit l'aubergiste alla couper une motte de terre pareille

(1) Champ.

à celle du bonhomme, et la mit à la place de la sienne. Le bonhomme revint chez lui, et il dit à sa femme.

— Cette fois-ci je suis content, j'ai une motte de terre qui n'a pas sa pareille.

Il la posa dans son courtil et dit :

— Petite motte de terre, deviens un champ bien planté.

Mais la motte de terre resta ce qu'elle était, petite motte de terre.

Le bonhomme se mit en route pour la troisième fois. En passant par l'auberge, il prit le singe, et quand il arriva aux Montagnes d'or, il tira un coup de pistolet à Norouâs et lui creva un œil. Norouâs se mit en colère, il commença à souffler sur le bonhomme en lui disant :

— Qu'est-ce que tu veux encore?

— Tu m'as donné une motte de terre qui n'a de vertu que pour une fois.

— C'est plus que tu ne méritais, vieux diot, répondit Norouâs en le faisant pirouetter en l'air.

Mais le singe sauta sur Norouâs et se mit à le secouer par les cheveux.

— Tiens, méchant bonhomme, dit Norouâs, ordonne à ton singe de me laisser tranquille et promets-moi de ne plus revenir, je vais te faire deux cadeaux dont tu seras content; voici une petite boîte qui contient une rivière; quand tu voudras la faire sortir, tu diras : « Rivière, sors de ma boîte et noie tous ceux qui sont ici, excepté moi. » Voici une flûte; quand tu en joueras, tu ramèneras les noyés à la vie. C'est à l'auberge que ton pommier et ta motte de terre ont été volés; si tu es fin, tu les reprendras.

Le bonhomme s'en retourna bien content avec sa flûte et sa boîte; il monta encore sur le dos du singe et arriva à l'auberge.

— Hé bien ! bonhomme, lui demanda l'aubergiste, Norouâs vous a-t-il bien payé?

— Ah ! dame oui, répondit-il ; j'ai une petite boîte où il y a une rivière qui noie tous ceux que je veux. Rendez-moi mon pommier et ma motte de terre, ou je vais commencer par vous.

Comme l'aubergiste ne voulait pas lui rendre ce qu'il avait volé, le bonhomme dit :

— Rivière, sors de ma boîte et noie ceux qui sont ici, excepté les voyageurs et moi.

La rivière sortit de la boîte, l'aubergiste et sa femme eurent bientôt de l'eau jusqu'au cou, et leurs trois enfants furent noyés ; alors ils crièrent :

— Faites retirer votre rivière et nous vous rendrons tout.

— Il n'était que temps, dit le bonhomme ; rivière, rentre dans ma boîte.

Quand la rivière fut retirée, l'aubergiste rendit la motte de terre et le pommier ; alors le bonhomme joua de la flûte, et les trois enfants qui étaient noyés ressuscitèrent et se mirent à sauter dans la place.

Il revint chez lui avec sa motte de terre, son pommier et sa rivière. Il posa la motte dans son courtil et dit :

— Motte, deviens un grand jardin.

Il planta son pommier au milieu, et il se procurait tout ce qu'il voulait. Un jour il alla à la pêche et prit trois poissons de chacune des espèces du pays, et quand il fut revenu, il dit :

— Je désire que la rivière coule au bas de mon jardin, et que les poissons que j'y mettrai se multiplient.

La rivière se mit aussitôt à couler, il y jeta ses poissons, et il en pêchait tant qu'il voulait.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans. Il tient ce conte d'un boulanger de la marine.

XXVI

SUROUAS (1)

Il était une fois un bonhomme de pêcheur qui vivait avec sa femme et ses trois enfants. Il sema du chanvre dans son courtil en disant :

— Quand il sera grand, j'en ferai des rets pour prendre du poisson et gagner mon pain.

Le chanvre devint tout à fait beau ; le bonhomme l'arracha, le mit à rouir, puis il le planta debout pour le sécher ; mais il vint un grand coup de Surouâs qui jeta tout le chanvre à la mer, et il fut perdu. Le bonhomme avait aussi tendu des filets : mais quand il alla pour les ramasser, il ne les retrouva plus ; pendant que le vent soufflait, la mer les avait emportés.

Le bonhomme se coléra bien fort après le vent, et il s'écriait en lui montrant le poing :

— Ah ! coquin de Surouâs ! si je t'attrape, je te tuerai !

Il prit un fusil, une paire de pistolets, un sabre et un grand bâton, et il se mit à frapper des coups en l'air dans l'espoir d'attraper Surouâs. Comme il passait près d'un arbre que le vent agitait, il monta dedans en disant :

— Il faut que Surouâs soit dans le haut de cet arbre.

Il vit dans le tronc un trou de pivert et il y fourra

(1) *Surouâs*, vent du sud-ouest.

le bout de son sabre pour piquer Surouâs s'il s'y était par hasard réfugié. Mais le vent agita si fort l'arbre que le bonhomme tomba par terre.

Il se remit en route, et au soir il arriva à une auberge où il coucha. Le lendemain il dit à l'hôtesse :

— Ne pourriez-vous m'indiquer où reste Surouâs ?

— Si, répondit-elle, il demeure sur une montagne couverte d'une grande forêt.

— Je voudrais le tuer, dit le bonhomme, envoyez quelqu'un m'y conduire.

L'aubergiste lui donna un de ses garçons qui le mena à la lisière de la forêt ; le bonhomme y entra, et il arriva au haut de la montagne. Là il rencontra Nord, qui était le capitaine des vents ; il faisait l'appel de ses matelots pour les mettre à aller souffler chacun de son côté.

— Surouâs est-il là ? demanda le bonhomme.

— Non, répondit Nord : il n'est pas encore de retour ; qu'est-ce que tu lui veux ?

— Ah ! le brigand ! il m'a enlevé mes rets et a jeté mon chanvre à la mer, je veux le tuer.

— Ne lui dis rien, bonhomme, répondit Nord ; il t'enlèverait comme une plume.

Le capitaine Nord continua à faire l'appel, et Surouâs arriva en se traînant lourdement, car il était lassé à force d'avoir soufflé :

— Je vais me coucher, dit-il en grondant.

— Ah ! s'écria le bonhomme, auparavant tu vas me rendre ce que tu m'as pris, mes filets que tu m'as enlevés, mon chanvre que tu as jeté à la mer.

— Tais-toi, ver de terre, dit Surouâs, et ne me casse pas la tête.

Il souffla sur lui et l'envoya dans le haut d'un arbre ; mais le bonhomme continuait à le traiter de voleur et à le menacer de son pistolet.

— Descends et viens ici, lui dit Surouâs ; tiens, voilà un grain de chènevis pour toi; maintenant laisse-moi la paix.

— Qu'est-ce que tu me donnes-là, Surouâs? veux-tu te moquer de moi?

— Non, tout ce que tu demanderas à ton grain de chènevis, tu l'auras.

Le bonhomme s'en alla bien content, et quand il fut revenu chez lui, il ordonna à son grain de chènevis de lui fournir un champ de chanvre mûr, plus grand et plus beau que celui qu'il avait perdu. Il l'arracha, le mit à rouir et à sécher, et il eut de quoi faire des rets pendant longtemps. Mais c'était un homme glorieux, et il ne put s'empêcher d'aller à l'auberge et de tirer son grain de chènevis de sa poche.

— Vous voyez bien ce joli grain de chènevis, disait-il, je n'ai qu'à lui commander, « Chènevis, sers-moi telle chose » pour être aussitôt obéi.

Il y avait à côté de lui un fin matois qui, sans faire mine de rien, lui prit son grain de chènevis et en mit à la place un autre que le bonhomme serra précieusement dans sa poche. En rentrant chez lui, il eut besoin de quelque chose, mais il eut beau s'égosiller à crier : « Chènevis, sers-moi ce que je désire, » c'était comme s'il chantait.

— Ah! dit-il, Surouâs m'a trompé; mais je me vengerai de lui.

*
* *

Il se remit en route pour aller à la montagne couverte d'arbres où le capitaine Nord faisait l'appel des vents; mais au lieu de pistolets et de fusil, il emporta une grande corde avec un nœud coulant :

— Ah ! te voilà, bonhomme, lui dit Nord ; veux-tu encore tuer Surouâs ?

— Oui, répondit-il ; il m'a trompé, et je veux me venger.

— Ah ! bonhomme, reste tranquille, ou en soufflant sur toi il t'enlèvera comme une plume.

Mais comme Surouâs revenait fatigué d'avoir soufflé toute la journée, le bonhomme lui passa autour du cou son nœud coulant et Surouâs ne pouvait plus respirer ni souffler. Il lui frappait des coups de bâton et lui criait :

— Ah ! c'est comme cela que tu me donnes un grain de chènevis qui n'a de vertu que pour une fois ! Tiens, voilà pour toi.

— Desserre ta corde, bonhomme, dit Surouâs ; voici des filets : tous les poissons que tu voudras, tu les prendras dedans.

Le bonhomme lâcha Surouâs, et il s'en retourna bien content chez lui. Il tendit ses filets, et quand, à la marée suivante, il allait y regarder, il y trouvait les poissons qu'il avait demandés. Cela dura trois ou quatre mois, et il se mit à l'aise en vendant sa pêche. Le bonhomme était content, content, et il ne pouvait s'empêcher de dire aux autres pêcheurs :

— Vous n'êtes pas comme moi, vous autres : j'ai des rets avec lesquels je prends tout ce que je veux ; je n'ai qu'à leur demander le nombre et l'espèce de poissons que je désire pour les trouver dedans à la marée d'après.

Parmi les pêcheurs qui l'entendirent, il y en avait deux qui se dirent l'un à l'autre :

— Si tu veux, nous prendrons les filets du bonhomme, et à leur place nous mettrons les nôtres qui sont tout pareils, de sorte qu'il ne s'en apercevra pas.

Un jour ils le guettèrent, et quand il se fut éloigné après avoir installé ses filets, ils lui prirent les siens et mirent les leurs à la place. Le bonhomme ne voyait plus aucun poisson dans ses rets. Il les mit sur son dos et revint à la montagne couverte de forêts où le capitaine Nord faisait l'appel des vents :

— Ah ! Surouâs, lui dit-il, voilà tes filets ; tu m'as encore trompé : mais cette fois je suis venu pour te tuer.

— Tais-toi, bonhomme, répondit Surouâs, et ne me mets pas en colère : ce sont les autres pêcheurs qui t'ont volé les filets que je t'avais donnés et mis ceux-ci à la place ; tu t'es aussi laissé prendre le grain de chènevis. Tiens, voilà un âne qui fait de l'or à volonté et un bâton qui frappe sur tous ceux que l'on veut, et personne ne pourra lui résister quand tu diras :

Bâton déplie-toi,
Pas sur moi.

Quand tu voudras qu'il cesse de frapper, tu diras : « Sancta Maria ». Maintenant tu ne viendras plus me casser la tête.

Le bonhomme s'en alla bien content, et en traversant la forêt, il ordonna à son âne de faire de l'or ; en un instant la route fut couverte de louis. Le bonhomme en remplit ses poches, et il voulut essayer la vertu de son bâton. Il lui dit :

Bâton déplie-toi,
Pas sur moi.

Aussitôt le bâton partit de sa main, et il se mit à frapper les arbres de la forêt, si fort qu'il les jetait par terre et les brisait en morceaux, et le bonhomme

qui avait peur d'être écrasé, ne pouvait plus se rappeler les mots qu'il fallait dire pour l'arrêter. A la fin, il s'écria : « Sancta Maria ! » Et aussitôt le bâton revint de lui-même dans sa main.

Il retourna à son village, et alla à l'auberge où on lui avait volé son grain de chènevis, pensant bien que ceux qui l'avaient dérobé s'y trouveraient. Il dit à son bâton :

Bâton déplie-toi,
Pas sur moi.

Et le bâton se mit à frapper sur tout le monde. Ceux qui étaient là criaient miséricorde ; mais le bonhomme leur dit :

— Rendez-moi mon grain de chènevis et mes filets, et je vous laisserai tranquilles.

Ceux qui l'avaient volé promirent de tout restituer ; alors le bonhomme dit : « Sancta Maria », et le bâton cessa de frapper.

Par le moyen de son grain de chènevis, de ses filets et de son âne, il avait tout ce qu'il voulait. Il devint riche en peu de temps ; il acheta des métairies et des champs, et fit bâtir une belle maison pour mettre tout son or.

Et je vous promets qu'il ne manqua de rien jusqu'à la fin de ses jours.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.

XXVII

SUÈTE (1)

Il y avait une fois un Jaguen (2) qui vint habiter Saint-Cast; il n'était pas trop fin, et il se maria avec une femme qui n'était pas plus fine que lui.

Ils eurent un petit garçon qui avait à lui seul plus d'esprit que tous les deux ensemble. Le jour de sa naissance, le bonhomme avait planté des pommiers qui devinrent beaux et donnaient des pommes tous les ans.

Il avait à côté de chez lui un petit champ dans lequel il fit du blé; mais un coup de Suète lui brisa tous ses épis; l'année d'après ses pommiers étaient fleuris et avaient bonne apparence; mais Suète souffla encore et fit tomber toutes les fleurs. Quand le bonhomme vit ce dégât, il montra le poing au vent en s'écriant:

— Ah! coquin de Suète, qui m'as brisé mon blé et fait choir toutes les fleurs de mes pommiers, cette fois, je vais te tuer!

Il prit un grand bâton, une hache et un pistolet, et il tendit des pièges pour prendre Suète s'il se hasardait à passer dans son courtil. Un bonhomme qui suivait le sentier fut pris par le pied et il se nommait Pierre Suète, du moins c'était sa signorie (3).

(1) Sud-est.
(2) Habitant de Saint-Jacut.
(3) Sobriquet.

Le Jaguen, voyant quelqu'un dans son piège, s'approcha en criant :

— C'est toi, Suète ?

— Oui, répondit le bonhomme, je me nomme Pierre Suète.

— Ah ! dit-il, il y a longtemps que je te cherchais.

Il se mit à le frapper à grands coups de bâton, et il l'attacha à un de ses pommiers ; puis il alla chercher les gendarmes pour le mener en prison et lui faire payer le dégât qu'il avait fait. Les gendarmes vinrent ; mais voyant que le Jaguen était *diot*, ils délièrent le bonhomme et le conduisirent à l'hôpital.

Le fils du Jaguen lui dit :

— Ah ! papa, ce n'est pas Suète que tu as attrapé.

— Viens avec moi, lui dit son père, nous allons le chercher.

Ils se mirent en route et virent un arbre agité par le vent :

— Ah ! dit le bonhomme, Suète est dedans ; nous allons le tuer ; il faut abattre l'arbre, et, en tombant, il écrasera le maudit vent.

Ils abattirent l'arbre qui était un chêne ; mais le propriétaire survint qui le leur fit payer cinquante francs. Le bonhomme se colérait de plus en plus contre Suète, et il voulait absolument le tuer ; il pria ses voisins de Saint-Cast de venir avec lui : mais ils haussèrent les épaules. Alors il alla chercher deux vieux Jaguens qui consentirent à l'accompagner. Ils firent deux cents lieues à pied sans rencontrer Suète ; mais un soir en entrant à l'auberge, ils demandèrent à l'hôtesse :

— Vous ne sauriez pas par hasard où reste Suète ?

— Si, répondit-elle.

Elle les mena dans les chiottes (1), et leur dit :

— C'est là qu'il est.

— Ah ! s'écrièrent les Jaguens, cette fois il ne nous échappera pas, le trou est trop petit pour qu'il puisse s'en aller ; mais il ne faut pas prendre de grandes gaules pour le frapper, cela nous gênerait.

Ils coupèrent leurs bâtons par la moitié et ils se mirent à frapper de tous côtés dans le trou, avec tant de bon cœur qu'ils mouillèrent leurs chemises, et s'en allèrent bien contents, croyant que cette fois il l'avaient tué.

En s'en allant, ils virent un chêne dans lequel soufflait le vent :

— Tiens, dit le Jaguen en montrant les branches du chêne, voilà ses cheveux, il se sera sans doute changé en arbre.

Ils coupèrent toutes les branches, puis ils se remirent en route ; mais un soir qu'ils arrivaient à une auberge, Suète soufflait encore et ils dirent :

— Ne sauriez-vous pas où reste Suète ?

— Si, leur répondit-on, nous vous mènerons à lui demain matin.

On les conduisit à un endroit où une trappe était cachée au milieu des broussailles ; ils la soulevèrent et virent le capitaine Nord qui faisait l'appel des vents. Suète voulut arriver, mais le Jaguen lui barra le passage et lui dit :

— Ah ! il y a longtemps que je désirais te voir pour te punir d'avoir brisé mon blé, et fait tomber à terre les fleurs de mes pommiers !

— Tiens, répondit Suète, laisse-moi tranquille, voilà un louis d'or, tout ce que tu lui demanderas te sera accordé.

(1) Les latrines.

[illegible] avec [illegible]

[illegible] mais [illegible] contre [illegible]

[illegible] bien [illegible]

[illegible] demande [illegible]

[illegible] le petit [illegible]

[illegible] pour attraper [illegible]

[illegible] mousse, [illegible] aussi le [illegible]

XXVIII

NORDÉE (1)

Il y avait une fois une bonne femme dont le fils était pêcheur; tous les jours il allait à la mer pour gagner sa vie. Mais il vint un coup de Nordée qui dura longtemps, de sorte qu'il ne pouvait s'embarquer, et le vent cassa tous les pois de la bonne femme.

Voilà le pêcheur en colère; il se mit en route pour tuer Nordée, et il alla à Saint-Jacut demander si l'on savait où demeurait ce méchant vent: mais les Jaguens se moquèrent de lui.

Il se remit en route et marcha longtemps, longtemps; il finit par arriver à une auberge où il entra en disant:

— Ne pourriez-vous m'indiquer ou demeure Nordée?

— Si, lui répondirent-ils.

Ils le conduisirent à une cabane sur le haut de la montagne; Nordée était à chanter à la porte, et les autres vents jouaient aux cartes:

— Bonjour, messieurs les vents, dit le pêcheur; lequel de vous s'appelle Nordée?

— Le voilà qui chante à la porte, répondirent les vents.

(1) Nord-est.

Le pêcheur lui frappa sur la tête un grand coup de bâton ; mais Nordée se mit en colère et souffla si fort qu'il enleva la cabane et fit voltiger le pêcheur en l'air.

— Pourquoi m'as-tu frappé ? demanda-t-il.

— C'est, répondit le pêcheur, parce que tu as tout détruit dans le jardin de ma mère, et que tu m'as fait manquer plusieurs marées.

— Ah ! dit Nordée, tu m'ennuies, toi.

Le pêcheur se mit à le frapper ; mais les autres Vents arrivèrent au secours de Nordée, et le lancèrent en l'air, d'où il retomba à moitié mort.

Il alla dans une ville où il y avait de la troupe, et il demanda au colonel du régiment cinquante soldats pour s'emparer de Nordée. Le colonel les lui accorda et la troupe se mit en route. Les vents, qui savaient que les soldats allaient venir, se mirent à souffler, mais quand ils eurent reçu des coups de fusil, ils demandèrent à parlementer.

Nordée donna au pêcheur un pois et une fève en lui disant :

— Lorsque tu auras besoin de quelque chose, tu n'auras qu'à le demander à ton pois ou à ta fève.

Le pêcheur s'en alla, et il ordonna à son pois de lui fournir de l'argent pour récompenser les soldats ; il s'en alla ensuite chez sa mère et il devint riche. Il planta sa fève dans le jardin et elle cachait sa tête dans les nuages. Quand il se sentit mourir, il grimpa tout au long ainsi que sa mère, et ils arrivèrent tous les deux au Paradis.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.

XXIX

COMMENT LE BONHOMME GONNEVÉ TUA NORDÉE (1)

Il y avait une fois à l'Isle en Saint-Cast un bonhomme qui se nommait Jean Hamon ; mais, selon l'usage du pays, il avait une *signorie* (2), et on l'appelait communément le bonhomme Gonnevé. Gonnevé, qui n'était pas des plus fins, se maria à une femme de Plévenon, et elle n'était pas plus fine que lui. Ils eurent plusieurs enfants, et Gonnevé pêchait pour leur gagner du pain ; quand il n'allait pas en mer, sa femme le battait avec un grand bâton, et il se laissait faire parce qu'il aimait la tranquillité.

Quelquefois lorsqu'il était à la pêche, il avait vent debout ; alors il était obligé de louvoyer et d'aller jusque sous la pointe de la Garde prendre sa bordée pour revenir dans le havre. Sa femme, qui était à l'attendre sur la jetée, disait aux pêcheurs qui arrivaient les premiers :

— Batili, les hommes, — c'était son dicton habituel, — avez-vous vu Gonnevé?

— Mais, oui, tante Rose, répondaient les pêcheurs en lui montrant le bateau de son homme, le voici qui s'en vient.

La bonne femme regardait, et voyant Gonnevé aller prendre sa bordée sous la pointe de la Garde, elle disait :

(1) Nord-est.
(2) Sobriquet.

— Où va-t-il donc, le vieux *diot?* est-ce qu'il ne ferait pas mieux de s'en venir tout droit?

Le pêcheurs et les douaniers se mettaient à rire en l'entendant; car chacun sait que quand on a vent debout, on est forcé de louvoyer pour chercher le vent. Elle restait sur la jetée et lui criait :

— Batili, Gonnevé, viens donc t'en venir, ta soupe est trempée il y a déjà longtemps.

Quand il était débarqué, elle le frappait avec son bâton et lui disait :

— Batili, vieux diot, pourquoi ne t'en viens-tu pas tout droit, au lieu d'aller te promener à la pointe de la Garde?

Gonnevé recevait les coups sans mot dire, et allait manger sa soupe dans un coin.

La famille du bonhomme mangeait du pain tout son content quand il allait à la pêche; mais une année il vint un coup de Nordée qui dura cinq jours, et aucun bateau ne pouvait sortir du havre. Au bout de trois jours, le pain et l'argent commencèrent à manquer chez Gonnevé, et sa femme lui dit :

— Batili, Gonnevé, si tu allais sur le bout de la pointe de l'Isle te battre avec le coquin de Nordée qui fait mourir le monde de faim? peut-être qu'il s'en irait.

— Je veux bien, répondit-il; mais il faudra de temps en temps m'apporter une petite potée de soupe et un coup de cidre pour me donner du cœur.

Sa femme, bien contente, lui mit à la main le grand bâton avec lequel elle avait l'habitude de le battre, et Gonnevé partit pour la pointe de l'Isle. Quand il y fut, il faisait son bâton voltiger en l'air en criant :

— Cesse de souffler, Nordée, ou je vais te tuer.

Mais Nordée continuait à faire rage.

Pendant ce temps-là, sa femme allait chez tous



les pêcheurs du village les prier d'aider son bonhomme à tuer Nordée, mais ils se moquaient d'elle et ne se dérangeaient pas.

Gonnevé avait déjà passé un jour et une nuit à se battre avec le vent et personne n'était venu lui donner à manger. Son plus jeune fils vint pourtant lui porter une petite potée de soupe.

— Ah! mon petit gars, lui dit Gonnevé, Nordée est bien mal à tuer; je n'ai plus de force; il me faudrait un bon coup de cidre pour me donner du cœur.

Quand son fils lui eut apporté un pichet de cidre, Gonnevé le but et recommença à frapper l'air de son bâton. Le vent cessa, et Gonnevé revint chez lui, croyant qu'il avait fini par tuer Nordée.

Sa femme courait par les maisons de l'Isle et disait aux pêcheurs :

— Batili, les hommes, avez-vous eu le cœur dur de laisser mon pauvre bonhomme tuer tout seul le coquin de Nordée qui fait mourir le monde de faim!

Cependant Nordée n'était pas mort; trois jours après il se remit à souffler plus fort que jamais. Gonnevé partit encore pour lui faire la guerre; cette fois il n'était pas seul : le bonhomme Volcan qui avait une pêcherie sur Chêlin (1), s'allia avec Gonnevé, et tous deux se mirent à frapper l'air, zoug! zoug! à grands coups de bâton. Au bout d'un jour, le bonhomme Volcan dit :

— Mille volcans, ce n'est pas comme ça que nous le ferons partir; nous avons eu beau le frapper, il souffle toujours, si nous lui montrions notre derrière, cela lui ferait honte, et peut-être qu'il partirait.

— Faut voir, répondit Gonnevé.

Tous deux se déculottèrent et montrèrent leur

(1) Rocher à la pointe de Saint-Cast.

derrière à Nordée ; mais il soufflait toujours. Survint la bonne femme Gonnevé qui venait pour voir si les hommes se battaient encore avec le vent. Son bonhomme lui dit :

— Saquernon, Rose, montre-lui aussi le tien, au vilain Nordée qui fait mourir le monde de faim.

Aussitôt la bonne femme Gonnevé troussa son cotillon et montra son derrière à Nordée. Celui-ci, à cette vue, eut tellement de honte, qu'il cessa aussitôt de souffler et s'enfuit.

Les deux hommes et la femme de Gonnevé retournèrent à l'Isle, bien contents. Jamais ils ne revirent Nordée au pays; car il eut si grand mal au cœur d'avoir vu le derrière de la bonne femme à Gonnevé, qu'il ne revint à Saint-Cast que quand elle fut morte.

(1) Conté en 1882, par Rose Renaud, de Saint-Cast.

XXX

LA BONNE FEMME QUI TUA SUÈTE (1)

Il y avait une fois une femme de Saint-Cast dont le mari était parti pour la pêche à la morue. Quand vint le temps où les Terreneuvats ont coutume de revenir au pays, il s'éleva un vent contraire à leur retour: c'est le vent de Suète, qui pendant longtemps ne cessa de souffler.

Les premiers jours, la femme ne disait rien; mais comme Suète régnait toujours, et que sans lui, son homme aurait été revenu depuis quelques jours, elle se mit à se désoler, surtout la nuit où il ventait plus dur encore que pendant la journée.

Il y avait dans son jardin un poirier qui n'était point abrité du Suète, et le vent en sifflant dans les branches faisait la moitié plus de bruit qu'ailleurs. La pauvre femme ne pouvait dormir; elle songeait toujours à son homme qui était sur mer, et se colérait contre Suète qu'elle maudissait de tout son cœur. Une nuit que le vent soufflait plus violent que d'habitude, la bonne femme se leva, malgré la pluie qui tombait à torrents, prit une faucille et pour atteindre le vent qui soufflait dans le poirier, elle coupa toute les branches qui étaient à portée de sa faucille; mais Suète n'en soufflait que plus dur.

— Ah ! s'écriait la bonne femme, tu siffles encore.

(1) Sud-est.

maudit; mais je vais te frapper! tu vas voir.

Elle continua à hacher à coups de faucille les branches de son poirier, et le jour la prit à se battre avec le vent. Elle était bien fatiguée, mais elle n'avait pas réussi à tuer Suète qui continua à souffler toute la journée.

La nuit venue, la bonne femme se mit au lit, toujours désolée du mauvais temps; mais à peine couchée, elle entendit encore le sifflement du vent.

— Maudit Suète, s'écria-t-elle, tu siffleras donc toujours !

Elle se leva et prit sa faucille en disant :

— Cette fois, je vais te couper le cou.

Elle alla dans son jardin et entendant les branches d'un pommier qui se choquaient l'une contre l'autre, elle se mit à frapper toutes celles qui étaient à sa hauteur. Quand elles furent coupées, elle rentra à la maison en disant :

— Maintenant, je ne t'entendrai plus, Suète de malheur !

Mais Suète se mit encore à siffler ; elle se leva, et courut avec sa faucille dans le bas de son jardin qui touchait à la falaise, et elle criait à sa force :

— Ah ! tu ne veux donc pas changer, Suète ! je vais te couper le cou ! tiens, voilà pour toi.

Elle frappait l'air avec sa faucille, et comme elle l'entendait siffler, elle dit :

— Ah ! tu es là ! attends ! je vais t'attraper.

Elle prit des cailloux et les lança du côté où elle avait entendu le sifflement Elle passa toute la nuit à les jeter à Suète, et elle lui criait :

— Je n'ai pu te couper le cou, mais je vais te tuer à force de te jeter des pierres.

Elle finit par tuer Suète, car le lendemain il soufflait des vents d'Ouest ; mais ce ne fut pas sans peine,

car elle jeta à la tête de Suète toutes les pierres du mur de son jardin.

Deux jours après, son homme fut de retour; elle en était bien contente et disait à ses voisines :

— Si je n'avais pas tué Suète, je ne sais quand il serait revenu.

Conté en 1880, par Marie Péan, de Saint-Cast, âgée de 60 ans, femme de François Depays. pêcheur.

Voici un petit conte qui a quelque rapport avec le précédent :

L'HOMME QUI BATTIT LE VENT

Il était une fois un homme qui avait plusieurs chevaux et pas assez de nourriture pour leur donner; mais il allait la nuit chercher du fourrage dans les champs de ses voisins.

Une nuit, il coupa un faix d'ajoncs si fort qu'il pouvait à peine le soulever ; il finit pourtant par le mettre sur son dos, mais, auprès d'un échalier, le vent qui soufflait avec violence fit perdre l'équilibre à son fardeau qui tomba. Il le rechargea en maugréant sur ses épaules; mais quand il fut pour passer le second échalier, le vent fit encore choir son faix. Alors l'homme prit la petite fourche de bois qui sert à tenir les ajoncs pendant que la faucille les coupe, et il se mit à frapper le vent à tour de bras. La petite fourche en déchirant l'air faisait zoug, zoug ! et l'homme, croyant que le vent se plaignait, lui criait :

— Ah ! scélérat, tu as beau te plaindre, je vais te corriger, toi qui as fait tomber mon faix.

Conté en 1880, par Etienne Piron, de Saint-Cast, pêcheur, âgé de 60 ans.

III

LES JOYEUSES HISTOIRES DES JAGUENS

LES JAGUENS

Les Jaguens (je conserve ici l'orthographe officielle, on prononce Jaguins ou Jagu-hins) sont les habitants de Saint-Jacut de la Mer, que les gens du pays appellent Saint-Jagut ou Saint-Jégu. Cette commune qui fait partie du canton de Ploubalay, arrondissement de Dinan (Côtes-du-Nord), est dans une presqu'île à l'embouchure de l'Arguenon, et la partie où se trouve la principale agglomération n'est réunie au continent que par une étroite bande de sable, qu'on a dû protéger par une digue en pierres contre les envahissements de la mer. Bien que la commune s'étende davantage, c'est là le vrai Saint-Jacut, l'Isle, comme on dit, habitée par des marins et des pêcheurs. Les maisons sont presque toutes disposées de façon à ce que le pignon soit sur la rue unique et assez longue qui traverse le bourg ; parfois, à la suite de la maison qui a pignon sur rue, sont construites huit ou dix habitations ayant chacune une petite cour par devant. Cette disposition a sans doute été adoptée afin que la façade des maisons soit tournée au midi et le derrière au nord.

Les Jaguens sont presque tous marins ou pêcheurs ; la plupart d'entre eux sont propriétaires de la maison qu'ils habitent, et d'un petit lopin de terre dans l'Isle, où ils font du blé ou de la peaumelle, c'est-à-dire de l'orge ; il paraît même que jadis ils ne se-

maient guère que de l'orge. Il y a très peu d'arbres dans l'Isle, et de la mer on n'aperçoit que deux ormes anciens, assez grands mais penchés par le vent, qui s'appellent Adam et Eve. Depuis quelques années Saint-Jacut, qui a plusieurs jolies grèves, est devenu une petite station balnéaire.

Sur tout le littoral, les Jaguens sont les héros de contes facétieux, où on leur prête un rôle comique et cocasse. Si l'on jugeait d'eux d'après ces récits, on les prendrait pour des gens naïfs et niais, très arriérés et peu intelligents. Cela a pu être exact autrefois, mais l'on se tromperait du tout au tout si on regardait les Jaguens d'à présent comme les Béotiens de la Bretagne. Actuellement il n'est guère de pays en Haute-Bretagne où il y ait moins d'illettrés, et Saint-Jacut a donné à la marine marchande un grand nombre de bons officiers.

Les contes facétieux où ils figurent sont en assez grand nombre ; outre ceux que je donne ici, j'en ai publié trois dans les *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, 1re série, et j'en ai encore quelques-uns en portefeuille qui sont, avec des détails particuliers, des variantes de ceux qu'on trouvera ci-après.

Les conteurs en parlant des Jaguens imitent leur accent, et ont soin de conserver les formes patoises qui leur sont particulières : les paroles du dialogue sont pour ainsi dire consacrées, et plusieurs narrateurs me les ont répétées sans variations pour ainsi dire. J'ai fait comme eux, me contentant de traduire quelques mots difficiles.

XXXI

LE BON DIEU DE SAINT-JACUT

Il y avait une fois deux Jaguens qui allaient à Rennes : l'un se nommait André et l'autre Jacques.

Sur leur route, ils trouvèrent un Christ mis en croix, peint couleur de chair et de grandeur naturelle, et comme ils n'avaient jamais vu pareille chose, ils s'arrêtèrent pour le regarder :

— *Par ma fa, mon fu* (1), se disaient-ils, *qu'é qu'il a fait, l'pauv' homme-là? il arait kué* (tué) *père et mère que n'en ne l'arait pas amarré p'us mal.*

Ils restèrent plus d'une demi-heure devant, le regardant de tous leurs yeux, et, de temps en temps, ils se communiquaient leurs réflexions.

— *Est-ce qu'i' n'a pas un côté sangnous* (sanglant) ? dit Jacques à son camarade.

— *Si fait, mon petit fu*, répondit André.

— *Est-ce qu'i' n' li ont pas cloûté* (cloué) *les mains et les pieds do des caboches?*

— *L'la y est vra, Dieu me gagne, et cor i' li ont mins des bros* (épines) *dans la tête. Fallait-i' qu' iz en aient, de la mauvaitié !*

Quand les Jaguens eurent bien regardé le Christ, ils finirent par voir dans un champ voisin une femme qui gardait ses vaches :

(1) Les Jaguens ont plusieurs dictons ou jurons qu'ils répètent fréquemment : *Par ma fa, mon fu*, par ma foi, mon fils, *Dieu me danse, Dieu me gagne*, etc.

— *S'i' vous plaît*, demandèrent-ils, *qu'é qu'il a fait l'pauv' homme-là, qu' i' l'ont attaché à l'arb'e-là do* (avec) *de gros clous?*

— *De quel pays que v 'êtes, vous autres?* répondit la bonne femme ; *v' êtes ben arriérés!*

— *Je sommes de Saint-Jégu.*

— C'est le bon Dieu qui est là sur la croix.

— *'Est l'bon Dieu!* répétèrent les Jaguens qui restèrent tout ébahis.

— Mais oui, reprit la femme ; c'est la chance d'une paroisse d'avoir un Christ ; il n'y en a pas chez vous, v' êtes des impies.

— *Par ma fa, mon fu*, demanda Jacques, *est-i' tombé du ciel comme il est là?*

— Non, répondit-elle ; on l'a apporté ici après l'avoir fait sculpter.

— *Eioù qu'on en fait, des bons Dieux?*

— C'est à Rennes qu'on les exécute, répondit la femme.

Les Jaguens continuèrent leur route, et, quand ils furent arrivés à Rennes, ils demandaient de tous côtés un exécuteur.

— Un exécuteur? disaient les gens de la ville, pour exécuter quoi ?

— *Par ma fa, mon fu*, répondaient les Jaguens. *est l'bon Dieu que j'voulons exécuter.*

— Le bon Dieu ?

— *Mais vère*, répondaient les Jaguens.

Un de leurs amis finit par comprendre à peu près ce qu'ils désiraient, et il les mena chez un ébéniste auquel ils racontèrent ce qu'ils avaient vu.

— C'est, dit l'ébéniste, un Christ que vous avez vu sur la croix, mes pauvres arriérés.

— *Je voulons*, dit André, *un bon Dieu.*

— Comment le voulez-vous?

— *Un bon Dieu sus n'un bout de bois.*

— Oui, oui, un Christ en croix.

— *Combien que vus nous l' ven' rez, mon fu?*

— C'est moi qui ai fait celui que vous avez vu; je vous vendrai le pareil trois cents francs; mais vous n'aurez pas besoin de prendre un bois ici; cela vous coûterait trop cher à transporter, et vous en trouverez bien un dans votre pays. Comment désirez-vous le Christ? voulez-vous qu'il soit mort ou vif sur la croix?

— *Qué que tu en dis, ta, Jacques?*

— *Dieu me gagne, mon fu,* répondit Jacques, *s'il est mort, i' n' f'ra pas grand effet; j'l'aimons mieux vivant que mort. I y a tras ans que je n'avons prins de maquériaux qui vauje* (la peine d'en parler), *et la peaumelle qui n'a pas débragué* (l'orge qui n'est pas sortie de l'épi); *nous l' faut vivant.*

— *Mais,* dit André, *s'il est trop mauvais?*

— *Je le tuerons.*

*
* *

Quand les deux Jaguens furent de retour au village de l'Isle, ils publièrent partout qu'ils venaient d'acheter un bon Dieu.

— *Ma fa, mon fu,* disaient-ils, *i' nous baillera d'la chance pour ava' des maquériaux; i' vous faut tous donner do qua* (avec quoi) *le payer.*

Chacun des pêcheurs promit vingt sous, et quelque temps après, voilà le Christ arrivé de Rennes. Les Jaguens l'attachèrent sur la croix, et le plantèrent au milieu de l'Isle, en face de la mer, pour avoir des maquereaux.

L'année d'après, il n'y eut ni *maquériaux* ni *baitte* (appât pour les poissons); les Jaguens murmuraient:

— *Ma fa, mon fu, faut pas l'tuer tout à fait, faut tant sieuremeut li tirer un aï* (œil) ; *'est une canaille. Il en a un qu'est perchain de la mer, faut li tirer stulà.*

Ils lui ôtèrent un œil, et c'est depuis ce temps qu'on dit en proverbe dans les pays d'alentour : « C'est comme le bon Dieu de Saint-Jacut qui est borgne. »

L'année qui suivit, pas plus de maquereaux ; ils lui tirèrent l'autre œil, et ils disaient à Jacques :

— *Par ma fa, mon petit fu, Jacques, tu nou' as rouinés ; tu nou' as coûté chier ; si tu n'étas pas allé à Rennes, tu n'auras point-z-eu le camarade ici : je sérions p'us riches que je n'sommes.*

La troisième année il vint un orage qui ravagea toute la peaumelle de l'Isle.

— *Dieu me gagne, mon fu,* dirent les Jaguens, *pour la faï-ci* (pour cette fois) *faut li fout'e un coup d'fusï !*

Quand ils lui eurent donné le coup de fusil, ils s'imaginèrent l'avoir tué, et ils disaient :

— *Faut pas l'enterrer dans l'Isle, i' l'empoisonnerait ; si je l'jetons à la mer, j' n'verrons jamais p'us d' païsson dans les chaluts* (dragues) ; *faut l'exiler.*

Les anciens furent appelés à délibérer ; car on ne savait quel parti prendre et aucun des pêcheurs ne voulait emporter le Christ dans son bateau de peur que le bateau ne fût faîné (ensorcelé).

— *Fau'ra,* décidèrent les anciens, *tirer à la courteboise pour sava dans queu ba* (bateau) *i' sera emporté. I' faura l'porter sus l'Ile Agot ; i' n' pourra jamais rapasser, l'île n'assèche point* (la mer est toujours autour).

Le Christ fut transporté sur l'île Agot, où l'on montre encore le pied de la croix des Jaguens.

* * *

L'année d'après, il y eut une récolte de peaumelle si abondante que jamais on n'en avait vu de pareille ; les gens de Saint-Jacut s'écrièrent alors :

— *I' faut faire pénitence, j'avons offensé l'bon Dieu ; par ma fa, mon fu, 'est un cas réservé.*

Et ils firent venir l'archevêque de Paris pour bénir le pertuis où le Christ avait été placé.

L'archevêque leur fit un grand sermon, et il leur dit qu'ils étaient comme les Juifs, qui avaient crucifié le bon Dieu.

— *Par ma fa, mon petit fu,* répondirent-ils, *je vayons ben que j'avons péché ; i' a mêsé* (déjà) *quatre ans que l'coucou n'a chanté dans l'Ile, il est marri do nous.*

L'année suivante, le coucou revint dès le commencement du printemps et ils l'entendirent chanter. Ils en furent bien joyeux ; mais un jour, ils le trouvèrent mort. Alors ils firent une grande fête pour son enterrement, et, depuis ce temps, la peaumelle a toujours prospéré dans l'Isle.

Conté en 1880, par Françoise Guinel, femme de Renaut, pêcheur.
La fin de ce conte fait allusion à des cérémonies burlesques qui avaient lieu, dit-on, jadis à Saint-Jacut.

III

LES JOYEUSES HISTOIRES DES JAGUENS

— Le tribunal vous le dira; mais il vous faudra prendre un avocat pour plaider votre cause.

Les Jaguens allèrent chez un avocat, auquel ils expliquèrent l'affaire.

— Avez-vous du bien ? leur demanda-t-il.

— *Pas ténant* (beaucoup), *monsieur*, répondit le patron, *j'ai eune petite maison couverte en paille, et un ba, vous sez* (savez) *ben, un ba carré qui va à la rá* (raie).

— Vous n'avez point de *bestial* (bétail)?

— *Si fait, mon bon monsieur, j'ai un petit chien, un petit chat, et ma bonne femme.*

— Je vous prendrai cinquante francs, dit l'avocat.

— *Cinquante francs pour eune pauv' houas! et ma qui n'en n'ai pas tant sieurement mangé si gros comme la pipe d'un monsieur, Dieu me gagne!*

Le tribunal condamna les Jaguens et le jugement leur coûta trois cents francs. En s'en allant, ils disaient:

— *Trois cent cinquante francs pour eune houâs! ma fa, mon fu, je renonce à Saint-Quay; vère, j'y renonçons, quand même la peaumelle ne débraguerait jamais!*

Conté en 1880, par Françoise Guinel, de Saint-Cast.

XXXIII

LE VOEU DES JAGUENS

Il y eut une fois à Saint-Jacut une bourrasque de Norouâs très violente, et il y avait trois semaines que les bateaux n'étaient sortis.

Les Jaguens résolurent de faire un vœu, promettant de l'accomplir si le vent changeait :

— *Dieu me gagne, mon fu,* disaient-ils, *la peaumelle n'a point débragué, des éfants plein les lets* (1), *toutes les femmes su' l' bon côté* (2), *et point de païsson, do qua que je vivrons ? I' faut se vouer au bon Dieu : le premier coup de chalut sera pour li.*

Le vent changea et les Jaguens purent aller à la pêche : le premier coup de chalut amena un beau turbot qui pesait vingt livres.

— *Ma fa, mon fu, le bon Dieu n'a pas besoin du turbot-là ; 'est li faire injure. Lé prochain coup sera pour li. Donnez-nous du païsson, mon bon Dieu, ce qui sera dans le chalat sera pour vous.*

Cette fois, ils prirent une belle raie blanche.

— *Dieu me gagne, mon fu, dans le carême où je sommes, 'la s'ven'ra ché' ; le bon Dieu n'en a point besoin. L'aut'e coup sera pour vous, mon bon Dieu !*

Quand ils relevèrent leur chalut, ils y trouvèrent un *minard* (3).

(1) Des enfants plein les lits.
(2) Enceintes.
(3) Pieuvre.

— *Il est pour vous, mon bon Dieu, il est pour vous,* s'écrièrent-ils.

— *Qui qui va le porter? 'est-ta, Jacques, qui l'as prins.*

— *Non fé, 'est-ta* (c'est toi) *Jean!*

Comme ils ne pouvaient s'entendre, ils démarrèrent la barre de leur gouvernail, et se mirent à se battre pour savoir qui aurait été porter le poisson au bon Dieu.

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast.

XXXIV

LE CALVAIRE DE SAINT-JACUT

Il y avait une fois un Jaguen qui se nommait Jean Charles; il était, comme tous les Jaguens qui se respectent, pêcheur de son état; mais n'était pas des plus malins.

Jean devint amoureux d'une *hossouère* (1) qui gardait les vaches dans une métairie des environs; toutes les fois qu'il descendait à terre, il allait lui faire la cour, et il finit par se *fiancer* avec elle.

Son patron, qui se nommait André, lui dit un jour qu'ils étaient en mer :

— *C'est-i' vrai, Jean Charles, que tu vas te marier o la hossouère-là, qui n'est point de Saint-Jaiqu?*

— *Vère, mon fu,* répondit le pêcheur, *aussi bien ielle comme une aut'e,' est une gentille personne.*

— *Par ma fa, mon fu, méfie-ta; j'ai tourjous ouï dire qui n'y avait ténant de chance do les hossouères-là.*

Le mariage eut lieu, et au bout d'un an, la femme eut un enfant qui était borgne :

— *Par ma fa, mon fu,* dit André, *mon pauv' Jean, est-ce que je n'ai pas ouï dire que ton petit gars n'avait qu'un aï?*

— *Là y est vra, mon petit fu, je crayas li en avaï fait deux, mais i' n'en n'a ren qu'un.*

(1) Femme étrangère au pays.

— *Dieu me gagne, mon fu, monsieur le Recteur n'en n'a qu'un li aussi; veux-tu parier que le petit gars est à li? Regarde du queue bord que le Recteur est borgne, si ton petit gars est borgne du même côté, 'est à li qu'il est.*

Les deux pêcheurs étaient ce jour-là au chalut. Jean ne voulait plus haler sur le filet, et il dit à son patron :

— *Mettez ma à terre, je veux aller vâ cela.*

Comme ils débarquaient, il trouva le Recteur, et il le regarda avec attention.

— *Bon*, dit-il, *est à babord qu' i' li manque un aï.*

Il ne se rappelait plus de quel côté son petit gars était borgne; en rentrant il vit que c'était juste du même bord que le Recteur. Il se mit à battre sa femme, qui cria, si bien qu'en un instant toutes les Jaguines furent assemblées à la porte :

— *Pourqua, Jean, que tu corriges ta femme?*

— *'Est que mon petit gars est borgne de même côté que monsieur le Recteur, 'est à li qu'il est!*

Voilà les femmes qui prennent Jean-Charles, et qui le mettent dans le chariot où c'était l'usage de promener les maris qui avaient battu leur femme. Elles s'attelèrent au chariot et le menèrent par toute l'Isle. A la porte de chaque auberge, le chariot s'arrêtait, les Jaguines *débrêlaient* (1) Jean, et le fouettaient à grands coups de balais de genêt.

Quand elles l'eurent promené, il leur dit :

— *N'est pas tout, les couëffes; asteure i' faut me mener à la porte de monsieur le Recteur, 'est li qu'est cause de tout cela.*

— *Est-i' adlézi!* disaient les femmes.

Elles le conduisirent devant le presbytère, et l'ar-

(1) Déculottaient.

rêtèrent pour le fouetter. Le Recteur, en entendant le bruit, s'attira sur sa porte.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, les femmes? demanda-t-il.

— *'Est vous qu'êtes cause de tout*, répondirent les Jaguines; *i' s'est mins dans l'idée que son petit gars est à vous, et que vous ne li ez fait qu'un zieu.*

— Ma foi, mon pauvre Jean, répondit le Recteur, c'était à toi de lui en faire deux, moi je n'ai fait que le baptiser.

— *Ma fa, mon fu*, répondit Jean-Charles, *i' paraît que j'ai été diot.*

Comme les femmes le ramenaient chez lui, elles rencontrèrent le patron André qui revenait de la pêche, et qui eut beau jeu de voir son matelot promené ainsi dans le chariot.

*
* *

Le lendemain Jean-Charles retourna à bord de son bateau, tout marri et tout penaud de sa promenade.

— *Sais-tu bien, Jean*, lui dit André, *qu'est cause que tu as été fouetté? 'est l'bon Dieu qui l'a voulu pour te puni'. Par ma fa, mon fu, i' a longtemps que je sommes rouinés dans l'Isle : le bon Dieu de Saint-Jaigu est trop vieux. L'as-tu regardé?*

— *Nenni.*

— *Tu ne l'as pas regardé? il est tout cont'e sez ta ; mon pauv' p'tit fu, i' n'a p'us qu'un aï* (œil), *et cor qui ne voit point. Il est bien aisé de vâ qu'il est trop vieux : je ne pernons p'us ren, ni maquériau, ni râ, ni turbot, et la peaumelle qui ne vient p'us ; i' ne fait p'us ren pour nous : 'est l'bon Dieu sans pitié. Si tu veux, j'allons faire un vœu, je le descen'rons et j'irons en acheter un neu'.*

— *Avant de le descen're*, dit Jean, *il fau'ra tous*

faire le vœu, mêmement les femmes et les éfants.

Quand ils furent débarqués, ils allèrent dire de maison en maison :

— *Puisque je ne pernons p'us ren, i' faut changer le bon Dieu-là ; i' n'a pas pitié de nous, i' faut qu'i' descenge.*

Voilà tous les Jaguens, les femmes et les enfants, qui s'agenouillent au pied du vieux calvaire et qui font le vœu :

— *Hé bien, mon bon Dieu,* dit André, *j'allons vous descen're ; i' a longtemps que vous souffrez la frét et la chaud, v'ez perdu l's yeux à force de nous regarder; j'allons vous descen're, et vous nous le pardonnerez. Monte le descendre, Jean.*

— *Montes-y, ta,* André, *il est trop près de sez ma, je ne monterai pas. Faut mieux l'abatt'e à coups de fusi'.*

— *Non, mon fu,* répondit André, *j'ai tourjous entendu dire à mes aïeuls qu'il avait zu un zieu tiré par un coup de fusi', et que l'homme était tombé mort tout de sieute. Faut abattre l'arbre, j'enplanterons eune autre. Mais n'faut pas l'abatt'e avant d'avaï fait le vœu. Promettons tous, femmes et éfants, que je paierons ce qui' coûtera pour ava un bon Dieu qu'ait deux yeux.*

*
* *

Voilà André et Jean-Charles partis pour aller à Rennes recommander un bon Dieu neuf.

— *I' nous faut,* dirent-ils au sculpteur, *un bon Dieu qu'ara des biaux yeux, deux, et de bons.*

— Oui, oui, répondit le sculpteur, j'en aurai bien soin.

En s'en revenant, André dit à Jean :

— *Jean, sais-tu bien, mon petit fu, ce que j'avons manqué de dire? Je li avons pas recommandé de bonnes*

brées (culottes) : *s'il allait li mett'e de mauvaises brées, au pauv' bon Dieu ? nous faut retourner.*

Ils revinrent chez le sculpteur de Rennes :

— *Je ne vous avions pas tout recommandé : faut li mett' de bonnes brées, en bonne étoffe, i' faut qu'il en ait pour longtemps, s'il peut être monté.*

Quand le bon Dieu fut terminé, celui qui l'avait fait l'apporta à Saint-Jacut, et on le hissa à la croix; André se mit à l'examiner de tous côtés, et quand il fut rendu à moitié, il s'écria :

— *Dis donc, Jean, veux-tu me craire, il est haut assez : n'ne sera pas cor la bonne bête stilà : le cu li pouche* (1). *V'allez le remporter, Dieu me gagne, v'allez le remporter : le cu li pouche trop : j'ai tourjous entendu dire que quand le cu li pouche trop, la bête ne vaut ren.*

Le sculpteur emporta la statue et la refit suivant le désir des Jaguens, et quand il la rapporta, ils l'examinèrent et dirent :

— *Ma fa, mon fu, i' faut payer l'bon Dieu, i' n'est pas mal brêlé asteure.*

Ils le mirent sur un bois de croix tout neuf, puis ils lui dirent :

— *Vous v'la bien placé, mon bon Dieu, vous n'êtes pas prêt à redescendre.*

Ils s'agenouillèrent tous au pied du Calvaire, et André dit à Jean-Charles :

— *Hé bien, Jean-Charles, tu vas demander au bon Dieu-là de nous faire du bien.*

— *Non fait, André, 'est ta qui demanderas.*

— *'Sera ta.*

— *Hé bien, mon bon Dieu*, dit Jean-Charles, *puisque j'ai eune grâce à vous demander, je vous demande que le chériot set aboli, que jamais i' ne set p'us cherriotté dans Saint-Jégu, quand même tous les Jéguens se met-*

(1) Il est trop au large dans ses habits, il est maigre.

traint à batt'e leux femmes. Accordez-nous-le, mon bon Dieu.

Et depuis que le nouveau bon Dieu a été placé, les Jaguens ont toujours fait bonne pêche, et il paraît qu'ils n'ont plus battu leurs femmes, car depuis jamais le chariot n'a été promené !

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast.

La coutume de promener dans un chariot les maris qui avaient battu leur femme a disparu, il n'y a pas de longues années.

XXXV

LES TROIS JEÛNES DU JAGUEN

Il était une fois un vieux marin de Saint-Jacut qui avait navigué toute sa vie. A l'âge de cinquante ans, il cessa de voyager, et resta à Saint-Jacut, et il allait à la pêche aux maquereaux.

Il y avait plus de vingt-cinq ans qu'il ne s'était confessé; il vint pourtant à confesse pour « faire son Pâque, » et pour sa pénitence son confesseur lui imposa trois jeûnes.

Un matin qu'il allait à la pêche, le vieux Jaguen oublia sa malette de pain; il fut obligé de jeûner, et d'attendre sans manger jusqu'à midi. Un autre matin, il jeûna encore parce qu'il n'avait pas de pain chez lui. Le troisième jour, il fut malade et ne put manger. Il retourna à confesse pour recevoir l'absolution, et son confesseur lui demanda comment il avait accompli sa pénitence:

— *Dieu me damne, mon fu,* répondit-il, *un matin que j'allas à la pêche, quand je fus rendu à bord du ba, j'm'avisis que j'avas oublié ma malette, et je jeûnis diqu'à médi. L'aut'e matin, j'n'avas brin d'pain sez ma, et je fus cor obligé d'jeûner. Le trasième jou', par ma fa mon petit fu, j'étas malade et je n'pus manger; v'la mes tras jeûnes faits.*

Son confesseur lui dit:

— Oui, vous avez jeûné, mais malgré vous, et ces jeûnes-là n'étaient guère agréables à Dieu.

— *Par ma fa, mon fu,* répondit le Jaguen, *m'étaint cor bien moins agréables, à ma.*

Son confesseur lui donna l'absolution et lui imposa pour pénitence trois nouveaux jeûnes; mais le Jaguen déclara qu'il ne les ferait pas et qu'il aurait tout de même la communion. Son confesseur, voyant qu'il n'était guère en état de recevoir le sacrement et s'apercevant de plus que son pénitent n'était pas trop malin, coupa un petit morceau de cuir et le blanchit à la craie. Le lendemain quand le Jaguen alla pour communier en même temps que les autres, il lui donna le morceau de cuir au lieu d'une hostie. Le Jaguen regagna sa place en silence et comme il ne pouvait avaler le morceau, il demanda à son voisin ce que le prêtre lui avait donné.

— *Par ma fa, mon fu,* répondit le voisin, *dis-je ma que tu hausses de tête* (1), *je viens de communier et m'a donné le bon Dieu.*

— *Dieu me damne, mon fu, 'était p'utôt l'Diab'e qu' l'bon Dieu; j'ai zu biau l'plâcher* (2), *je n'ai pas pu l'avaler.*

Il retourna à confesse le lendemain, et dit à son confesseur :

— *Par ma fa, mon petit fu, n'était pas l'jieune bon Dieu qu'ous m'ez donné hier, 'était l'vieux : jamais j' n'ai pu le plâcher ni l'avaler.*

Le confesseur lui répondit en riant :

— C'est le bon Dieu qu'on donne à ceux qui ne sont pas bien disposés à le recevoir.

Le Jaguen s'en retourna furieux, en jurant comme

(1) Je pense que tu deviens fou.
(2 Le mâcher.

un *pillotous* (chiffonnier) chaud de boire, et jamais depuis il ne voulut retourner à confesse.

Conté en 1880, par François Josset, de Saint-Cast, matelot, âgé de 40 ans.

XXXVI

LA VACHE DÉFALAISÉE

Il y avait une fois un Jaguen qui avait (*entiér* entravé sa vache et l'avait mise à pâturer sur la fa laise; un monsieur passa à la chasse, et comme l vache se sauvait, son chien courut après elle et la mo dit à la cuisse. La vache eut si peur qu'elle se *dérubl* du haut des falaises et tomba sur les rochers.

Le Jaguen se présenta au chasseur et lui dit:

— *Paye ma ma vache.*

— Non, répondit le monsieur, c'était à toi de l garder.

— *Tu me la payeras*, dit le Jaguen, *quand j'devrai pour héla aller diqu'à Paris.*

Le Jaguen prit des sabots neufs, et en arrivant à Paris, il vit un monsieur qui prenait le frais à la croisée d'une belle maison:

— *'Est-i' vous qu'êtes le Ra* (roi)? demanda le Jaguen.

— Oui, répondit le monsieur qui voulait s'amuser.

— *J'ai queuque chose à vous dire: acoutez, monsieu le Ra; i' y a un gars de sez nous qui se dit monsieu, et qu'est monsieu tout comme ma; son chien a pourcouru ma vache, en vous respectant : o s'est défalasée, et i n'veut point la poyer; 'là y est-i' juste?*

— Mon ami, répondit le monsieur, quoique *roi, je* ne puis rien pour vous, allez au tribunal.

Il alla au tribunal, et on lui demanda s'il avait de l'argent:

— *Vère,* répondit-il, *j'ai vendu tout ce que j'avas d'peaumelle; mais i' faut qu'i' me paye ma vache.*

— Il faut nous raconter votre affaire.

— *Mettez, monsieu, que vous seriez eune vache; et que je sèye un chien: si je vous mords au cu, vous feriez un grand saut, pas vra.*

— Mettez-le dehors, il manque de respect aux juges.

— *Par ma fa, mon fu,* dit le Jaguen, *j'avas tourjous entendu raconter à mes anciens que les monsieurs étaint tous d'ensemble; n'y a point d'justice: j'ai perdu ma vache, vendu ma peaumelle, et i' ne veulent pas tant sieurement m'acouter!*

Le pauvre Jaguen, en frappant du pied, cassa un de ses sabots, et il fut obligé de s'en revenir sans avoir rien eu pour sa vache.

Conté par Françoise Guinel, 1880.

XXXVII

LES JAGUENS A LA COUR

Un jour les Jaguens pêchaient sur le banc de la Horaine : ils prirent un turbot si beau, si beau que les plus vieux pêcheurs n'en avaient point vu de pareil.

— *Dieu me gagne, mon fu,* dirent-ils, *queu biau paisson, i' serait présentable au Ré; fau'ra le li porter.*

Les quatre matelots qui montaient le bateau enveloppèrent avec soin le turbot et se mirent en route pour Paris ; le petit mousse les accompagna, un peu malgré eux, et il disait qu'il voulait lui aussi voir le Roi, dût-il pour cela cheminer jusqu'à la fin de ses jours.

Ils partirent en sabots, après avoir demandé conseil aux anciens sur la manière de se conduire à la Cour : — Vous ferez comme vous verrez faire aux autres, répondirent avec sagesse les vieux Jaguens.

Au bout de quelques jours, les voilà arrivés devant le palais où ils voulurent entrer. La sentinelle les en empêcha, mais voyant qu'ils n'avaient point la mine d'insurgés, elle consentit à ce qu'on avertît le roi que des pêcheurs étaient venus de Bretagne tout exprès pour lui offrir un turbot.

— Introduisez ces braves gens dans le château, dit le roi.

Ils entrèrent tous ensemble dans l'appartement

du roi ; mais le parquet était si bien ciré que les sabots du patron glissèrent dessus comme sur une mare glacée, et il s'allongea tout de son long sur le dos. Ses matelots, qui se rappelaient le conseil de leurs anciens, l'imitèrent aussitôt, pensant que c'était là une cérémonie obligatoire à la Cour, et ils s'étendirent par terre tous les cinq.

Le roi se mit à rire de bon cœur et il dit à ses domestiques :

— Faites relever ces braves gens.

Quand les Jaguens se retrouvèrent debout sur leurs sabots, ils présentèrent au roi leur turbot qui était vraiment de grande taille ; mais, bien qu'on fût en hiver, il commençait à avoir un peu d'odeur, à cause de la longueur de la route. Toutefois le roi fut content, et il dit à son cuisinier :

— Ayez soin de préparer un bon déjeuner pour réchauffer les pêcheurs, car il fait grand froid.

Et il s'en alla, leur assurant que leur peine méritait un salaire et qu'il leur en donnerait un dont ils seraient satisfaits.

Les Jaguens furent conduits à la cuisine où on leur servit un repas copieux ; ils le mangèrent tout à leur aise, et quand ils eurent fini de déjeuner, comme ils se trouvaient seuls dans la cuisine, ils se mirent à la regarder, et ils virent un énorme pain de suif suspendu au plafond.

— *Par ma fa, mon fu*, s'écrièrent-ils, *le biau pain de sieu ! il est escarab'e* (énorme) : *n'en pourrait sieufer otout* (avec) *not' batiau tout entier, qu'en a grand besoin. Fau'ra le demander au Ré, Dieu me gagne.*

— *Vère, mais s'i' n' veut point l'donner?*

— *Faut l'prenre de précaution.*

Ils dépendirent le pain de suif, le coupèrent en morceaux, et les mirent dans le fond de leurs cha-

peaux qu'ils replacèrent sur leur tête du mieux qu'ils purent.

Cependant le roi vint pour leur apporter de l'argent, et il s'aperçut que le grand pain de suif n'était plus à sa place. Comme les pêcheurs étaient seuls dans la cuisine, il les soupçonna de l'avoir pris, et il remarqua que leurs chapeaux n'étaient pas bien enfoncés sur leurs têtes. Il dit au cuisinier qui rentrait en ce moment :

— Voilà de pauvres gens qui n'ont pas chaud, il faut allumer un bon feu pour les réchauffer.

— *Par ma fa, mon fu*, répondit le patron, *i' n'en n'est point besoin, j'arons le temps de nous échauffer sur la route.*

— Non, non, dit le roi, il faut bien vous chauffer avant de partir ; quand on a chaud, on marche mieux.

Le cuisinier alluma un grand poële qui se trouvait derrière eux, et il fit flamber dans la cheminée une fouée à rôtir un bœuf. Les Jaguens étaient ainsi pris entre deux feux et ils n'osaient bouger : le suif ne tarda pas à fondre, et il coulait en ruisseaux gras sur leur figure et sur leurs habits.

Le roi leur dit :

— Vous avez volé mon suif, vous êtes de mauvaises gens ; pour cette fois je vous tiens quittes, mais allez-vous-en.

Les Jaguens revinrent chez eux assez penauds, et quand on leur parlait de leur voyage, ils répondaient :

— *Dieu me gagne, mon fu, j'avons kervé de honte ; 'est une quénaille, le Ré-là ! Nous qu'avions zu tant de deu* (mal) *à li porter un si biau turbot ! et cor i' nous a fait des crasses ; jamais je n'revoterons p'us pour li !*

Conté en 1880, par Françoise Guinel.



XXXVIII

L'ANE DES JAGUENS

Au temps jadis où les poules pissaient dans un bassin, il y eut une guerre entre les habitants de Saint-Jacut et ceux de Biord (1); ils se livrèrent d'abord une bataille à coups de poing et à coups de bâton; mais la victoire resta indécise, et les Jaguens tinrent conseil.

— *Par ma fa, mon fu, faut mieux faire; si je voulons gagner, faut mett'e un canon sur eune âne et l'emmener do nous.*

Ils hissèrent un canon sur le dos de l'âne, et quand ils arrivèrent à portée du village de Biord où les habitants les attendaient derrière les murs de leurs courtils, ils mirent le feu à leur canon. Mais l'âne fut si durement secoué qu'il se retourna bout pour bout, et la gueule du canon était tournée du côté des Jaguens.

— *Ma fa, mon fu*, dirent-ils, *j'avons perdu, je ne sarions gagner, l'âne est do ieux.*

— *Faut le jeter à la mer pour le puni'*, dirent les anciens, *i'nou'a trahis.*

Et ils jetèrent l'âne à la mer. En ce temps-là, il y avait une dispute entre les Jaguens et les habitants de Saint-Cast, au sujet des Bourdineaux; comme les

(1) Biord est un village voisin de Saint-Jacut.

deux rochers étaient bons pour la pêche, les Jaguens voulaient les avoir et les Câtins aussi.

— *Par ma fa, mon petit fu,* dirent les Jaguens, *'est l'âne qui décidera tout; partout iou qui passera, les rochiers seront à nous.*

Mais le courant porta l'âne au large des Bourdineaux, et les Jaguens dirent :

— *Dieu me danse, mon fu, je n'arons point d'procès: j'allons régler tout ; les Bourdiniaux seront pour les petits Jaunes* (1).

(1) C'est le surnom que les Jaguens donnent aux Câtins.

Conté par Françoise Guinel, de Saint-Cast.

Ce conte est populaire sur toute la côte, de Cancale à Saint-Brieuc.

XXXIX

LA BATAILLE DES BOURDINEAUX

Au temps jadis, les Jaguens s'étaient mis dans l'idée que le rocher des Bourdineaux leur appartenait et qu'eux seuls avaient le droit d'y pêcher.

Un jour, trois bateaux jaguens arrivèrent près des Bourdineaux, et deux canots de Saint-Cast qui vinrent ensuite mouillèrent trop près des Jaguens, presque dans leur affare (1).

— *Dieu me danse, mon fu,* s'écrièrent les Jaguens, *rehale vitement ton aussière; tu viens mouiller dans nos lignes, et païcher su' not'terrain.*

— *Est-ce que vous voudriez nous engarder de pêcher devant sez nous?* répondirent les Câtins.

— *Le rochier est à ma,* riposta le patron des Jaguens, *entends-tu, petit Jaune* (2) *!*

— *Non fait, Ouohau* (3), *i' n'est pas à ta.*

— *Si fait, c'est un rochier que Gargantua nous a volé; il l'a prins sez nous et l'a jeté ici en passant* (4).

— *N'est pas pour ta que Gargantua l'a jeté ici,* répondirent les Câtins, *'était pour nous; il avait trop*

(1) C'est l'appât qu'on jette autour du bateau pour attirer le poisson.

(2) Sobriquet donné aux marins de Saint-Cast par les Jaguens.

(3) Ouohau ; c'est un des sobriquets que les Câtins donnent aux Jaguens; ils les appellent aussi *teignous*.

(4) Allusion à l'une des légendes sur Gargantua ; d'après plusieurs contes populaires sur la côte, c'est à lui qu'est due l'origine de beaucoup de rochers.

[illegible] des [illegible] pour roulaî le [illegible]

V[illegible] qui commence : les Jaguens [illegible] des [illegible] aux Câtins qui ripostèrent, et [illegible] par sauter à l'abordage des bateaux ennemis. Il y eut deux Jaguens qui furent très maltraités [illegible] et leur patron dit aux Câtins :

— *[illegible] faura mettre la par[illegible] demain ; [illegible] do nous tous les chefs [illegible] et [illegible] les vôtres ; les plus forts a[illegible] les B[illegible]. Mais n'faura point s' batt'e à coup de fusi[illegible] y en a pas iun dans Saint-Jégu qui [illegible] ; je nous battrons do des sabres [illegible] do des ba[illegible], d[illegible] pierres et do des bâtons.*

— *C'est bien*, répondirent les Câtins, *demain j'amenerons nos patrons et vous les vôtres.*

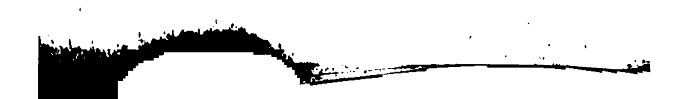
Voilà les Câtins et les Jaguens partis chacun de son côté pour se préparer à la bataille du lendemain.

Quand les gens de Saint-Cast furent de retour, ils racontèrent aux autres pêcheurs la dispute et le rendez-vous pour le lendemain. Les anciens s'assemblèrent, et comme parmi les vieux, il y en a toujours qui sont plus rusés que les autres, l'un des anciens dit :

— Il faudra laisser les Jaguens mouiller les premiers, puis vous vous mettrez du bord du vent pour leur envoyer de la poussière dans les yeux. Dites aux femmes et aux enfants de prendre des sacs et de les remplir avec la poussière des routes et la cendre des foyers ; ce seront les munitions dont vous chargerez vos bateaux.

Aussitôt les femmes et les enfants se mirent à

(1) Bateaux.



balayer les routes et à ramasser la poussière dans des sacs, et les vieilles bonnes femmes y mettaient la cendre de leur foyer.

Le lendemain dès le matin, on vit sortir tous les bateaux de Saint-Jacut. Les Jaguens avaient chargé leurs embarcations avec des cailloux, et ils s'étaient armés de sabres, de baïonnettes et de bâtons. Ils amenaient avec eux, pour juger la bataille, le plus ancien homme de la paroisse, le bonhomme Mateur (1), qui avait cent treize ans.

Quand ils furent à moitié route, ils se dirent :

— *Mon petit fu, quand j'arons battu les petits Jaunes, fau'ra qu'i's lèvent la main et promègent de ne jamais retourner ès Bourdiniaux.*

— *Vère, mais devant qui qu'i's lèveront la main?*

— *Faut aller queri' un bon Dieu.*

Deux bateaux virèrent de bord et allèrent à Saint-Jacut : ils déplantèrent une grande croix de bois et la mirent sur un des « carrés », pour faire jurer les petits Jaunes.

Les Câtins étaient mouillés à Becrond (2), et ils attendaient pour lever l'ancre que la flotte des Jaguens fût arrivée aux Bourdineaux. Alors ils mirent à la voile, et passèrent au vent des Jaguens. Ils voyaient un des carrés qui avait un calvaire attaché à son mât, et le bonhomme Mateur qui se tenait au pied.

— *Vaïci l'bon Dieu*, dirent les Jaguens, *v'allez jurer devant li et l'bonhomme Mateur qu'a cent treize ans, de ne p'us retourner ès Bourdiniaux, ou bien le combat va commencer.*

— Quand vous voudrez, répondirent les Câtins.

Et ils se mirent à affarer et à tendre leurs lignes.

— *Le rochier-là est à nous*, dirent les Jaguens,

(1) Amateur.
(2) Rocher dans la baie de Saint-Cast.

faut lever l'ancre, j'allons compter di qu'à tras, et s v'êtes cor mouillés, j'allons nous battre : au p'us for la pouche (1).

Voilà les Jaguens qui commencent à jeter des cailloux sur leurs ennemis; mais les Câtins, qui étaient au vent, délièrent leurs sacs, et la brise qui était fraîche envoyait la poussière et la cendre sur les Jaguens qui en recevaient sur les yeux, sur le nez, dans la bouche, dans les oreilles, et ne savaient où se fourrer. On les entendait éternuer comme s'ils avaient eu du tabac plein le nez. Les Câtins, en continuant à lancer de la poussière, sautèrent à l'abordage, et furent bientôt vainqueurs ; ce jour-là il y eut deux Jaguens qui furent blessés, et un Câtin perdit l'œil d'un coup de pierre. Alors les Jaguens abattirent le calvaire, et le bonhomme Mateur leur dit :

— *Par ma fa, mon fu, faut abandonner les Bourdiniaux, les petits Jaunes sont les p'us forts.*

Les Jaguens levèrent l'ancre; comme ils s'en allaient on les entendait qui se disputaient entre eux, et ils faisaient des reproches au bon Dieu.

— *Je l'avions amené do nous*, disaient-ils, *pour nous servi' d'avocat, i' n'a ren dit : 'est le bon Dieu sans pitié, i' n'a pas tant sieurement fait tourner le vent.*

Et en débarquant à Saint-Jacut, ils attachèrent une corde à la croix, la traînèrent par les chemins et allèrent ensuite la brûler.

(1) Proverbe qui veut dire : le plus fort l'emportera.

Conté en 1880, par Jeanne le Hérissé, veuve Renaud, de Saint-Cast, âgée de 55 ans environ Elle tient ce récit de son grand'-père, un vieux marin mort à un âge avancé, et qui disait que cela s'était passé plus de deux cents ans avant lui.

IV

CONTES FACÉTIEUX

On raconte à bord un grand nombre de contes facétieux et ce ne sont pas ceux qui obtiennent le moins de succès ; mais ils sont pour la plupart, ou semblables à des contes de *terriens*, ou tellement gras, qu'il est difficile de les reproduire ; j'ai dû me borner à un petit nombre, dont les marins sont véritablement les héros, et qui ne sont ni scatologiques ni graveleux.

XL

GALETTE-DE-BISCUIT ET QUART-DE-VIN

Il y avait une fois deux matelots qui étaient inséparables : l'un s'appelait Galette-de-Biscuit et l'autre Quart-de-Vin. C'étaient de bons marins, mais quand ils abordaient à un port, ils tiraient de telles bordées que souvent ils étaient en punition.

Quand leur temps de service fut fini, comme ils ne voulaient pas vivre comme des terriens, ils allèrent se rengager pour cinq ans, et tous les deux s'embarquèrent sur la frégate *là Fumée.*

Un jour que leur navire était en rade, ils vinrent tous les deux trouver le capitaine d'armes et lui demandèrent la permission de descendre à terre pour acheter deux sous de tabac à chiquer. Le capitaine d'armes leur donna la permission, et ils débarquèrent ensemble.

Galette-de-Biscuit avait entendu dire que le roi donnerait sa fille en mariage à celui qui lui aurait dit trois mots qui ne se trouveraient pas dans le dictionnaire, et il avait envie de tenter l'aventure. Il se mit à courir les auberges avec son camarade, et quant vint l'hèure de se rembarquer, il dit à Quart-de-Vin.

— Voici deux sous pour acheter du tabac à chiquer, retourne à bord ; je ne tarderai pas à te rejoindre.

Quand le capitaine d'armes vit Quart-de-Vin revenir seul, il lui dit :

— Où est ton camarade ?

— Il est resté à terre, mais il reviendra.

— En attendant, dit le capitaine, tu vas aller aux fers d'ici que Galette-de-Biscuit ne soit de retour.

Quart-de-Vin fut mis aux fers, et il maugréait contre son camarade :

— Ah ! Galette-de-Biscuit, c'est toi qui es cause que je suis *à la broche*(1), mais tu me le paieras.

*
* *

Cependant Galette-de-Biscuit était allé à Paris ; il se présenta devant le roi de France, et lui dit :

— Roi, je suis venu pour vous dire les trois mots français qui ne sont pas dans le dictionnaire.

— C'est bien, répondit le roi ; si tu peux les dire, tu auras ma fille ; mais si tu ne les dis pas, je te ferai couper la tête.

— Ça me va, dit Galette-de-Biscuit.

On fit venir la fille du roi, et on l'enferma avec Galette-de-Biscuit qui lui dit :

— Voici les trois mots français qui ne sont pas dans le dictionnaire : c'est *épissant*, *épissé*, *épissoir* (2).

La fille du roi les écrivit sur un bout de papier : on fit venir les académiciens qui mirent leurs lunettes et regardèrent dans le dictionnaire. Mais les trois mots ne s'y trouvaient pas, et Galette-de-Biscuit épousa la princesse. On l'habilla en prince, et il n'avait pas plus mauvaise mine qu'un autre sous ce costume. Mais il avait conservé un faible pour les

(1) Aux fers à fond de cale.

(2) Épisser, c'est assembler avec l'épissoir deux bouts de corde en entrelaçant les fils qui les composent.

débits de vin ; un soir il se saoûla tellement qu'il en perdit la mémoire, et le lendemain, au lieu de prendre ses habits de prince, il mit ses effets de matelot, et revint à bord, oubliant qu'il était marié.

Quand le capitaine d'armes vit revenir Galette-de-Biscuit, il l'envoya aux fers tenir compagnie à Quart-de-Vin. Celui-ci qui était marri d'avoir été à la broche par la faute de son matelot, l'accueillit fort mal, et même il lui donna quelques coups de poing que Galette-de-Biscuit lui rendit aussitôt. Il resta aux fers avec son camarade, et il ne se rappelait plus qu'il était marié.

*
* *

La fille du roi de France voyant que son mari était disparu, pensa qu'il était retourné à son bord. Elle prit des habits de prince, se déguisa en homme et elle se fit conduire à la frégate *la Fumée*. Le commandant la lui fit visiter partout, et pour lui faire honneur, il ordonna à l'équipage de manœuvrer.

— Tout le monde est-il sur le pont, capitaine ? demanda la princesse déguisée.

— Oui, prince ; il n'y manque que deux noceurs qui sont aux fers ; quand le navire est en mer ils font bien leur service ; mais dès qu'on est au port il n'y a plus moyen de les tenir.

— Je veux les voir, dit la princesse.

On amena Galette-de-Biscuit et Quart-de-Vin, et la princesse dit qu'elle voulait emmener Galette-de-Biscuit avec elle.

Il descendit à terre avec la princesse, qui le mena à l'auberge et lui paya la goutte. Quand il commença à être chaud de boire, elle lui dit :

— Galette-de-Biscuit, est-ce que tu es marié ?

— Marié, s'écria le matelot ; ah ! non, par exemple.

Quand il fut bien gris, elle le fit coucher, et à la place de ses habits de matelot, elle mit au pied de son lit des vêtements de prince.

Le lendemain, quand Galette-de-Biscuit vit ses habits de prince, la mémoire lui revint. La princesse lui demanda encore :

— Galette-de-Biscuit, es-tu marié ?

— Oui, je suis marié avec la fille du Roi.

La princesse alla dans une chambre à côté, quitta les habits d'homme, et quand elle revint vêtue de ses belles robes, Galette-de-Biscuit la reconnut et lui sauta au cou.

*
* *

On écrivit au commandant de *la Fumée* qu'un jeune prince allait passer une inspection à bord ; c'était Galette-de-Biscuit qui se présenta, mais personne ne le reconnut sous ses beaux habits.

— Commandant, dit-il, tout l'équipage est-il sur le pont ?

— Oui.

— En êtes-vous bien sûr ? Où est Quart-de-Vin ?

— Ah ! c'est vrai, répondit le commandant ; il est aux fers.

Galette-de-Biscuit descendit à *la broche :*

— Tu ne me reconnais pas, vieux camarade ? demanda-t-il à Quart-de-Vin.

— Non, répondit Quart-de-Vin : au lieu de vous moquer de moi, vous feriez mieux de me donner une chique de tabac.

Galette-de-Biscuit le fit monter sur le pont, et lui dit :

— Comment, Quart-de-Vin, tu ne reconnais plus Galette-de-Biscuit avec qui tu as tiré de si joyeuses bordées ?

— Ah ! c'est toi, je suis heureux que tu aies eu de l'avancement ; tu peux maintenant te donner le luxe de fumer des cigares de quinze centimes.

— Commandant, dit Galette-de-Biscuit, donnez vos galons à Quart-de-Vin.

Le commandant redevint simple matelot, et il balayait le pont comme les autres, et même il allait souvent à son tour à la broche, parce qu'il ne savait pas bien comment s'y prendre.

Galette-de-Biscuit fit monter en grade son ami Quart-de-Vin ; il le fit contre-amiral, puis vice-amiral, puis enfin amiral.

Galette-de-Biscuit retourna à Paris avec la princesse, Quart-de-Vin alla se marier à Marseille, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1880, par Auguste Macé, de Saint-Cast, matelot, âgé de 18 ans.



XLI

LE GALETIER PRIS A LA LIGNE

Il était une fois un capitaine de Saint-Briac qui était farceur de son naturel; il avait à son bord comme novice un de ses frères, bien plus jeune que lui et qui faisait son premier voyage.

Un jour qu'il faisait tout calme et que la chaleur était étouffante, il dit à son frère :

— Baptiste, reste à faire le quart, et prends garde de t'endormir; je vais te donner une ligne et tu vas t'amuser à pêcher.

Le novice jeta sa ligne, mais bientôt il s'endormit; son frère prit tout doucement la ligne qui était grosse, et y attacha un *gaufféroué*, ou si vous aimez mieux, un galetier, puis quand elle fut retombée à l'eau, il le réveilla et lui dit :

— Qu'est-ce que tu fais, Baptiste, tu dors! regarde à ta ligne.

Le novice tira sa ligne, et aussitôt il sentit qu'elle était lourde :

— Ah! mon frère, s'écria-t-il, il y a au bout un gros poisson.

Le galetier, en touchant les flancs du navire, résonnait avec bruit.

— C'est, je pense, le diable, dit l'enfant.

Mais quand il vit ce qui était au bout de sa ligne, il s'écria :

— C'est un *gaufféroué;* voilà une bonne basse pour y pêcher.

Il remit à l'eau sa ligne, mais ne prit point un second *gaufféroué.*

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast.

XLII

MAILLOCHE-A-FOURRER

Il y avait une fois un roi qui avait fait publier partout qu'il aurait donné sa fille en mariage à celui qui pourrait lui poser une devinaille qu'il ne pourrait deviner.

Dans ce temps-là il y avait au service deux matelots qui ne se quittaient jamais ; l'un s'appelait la Chique et l'autre Mailloche-à-Fourrer. Un jour Mailloche-à-Fourrer alla au palais du roi et demanda à lui parler. Quand il fut en sa présence, il lui dit :

— Devine devinaille : épissure sur épissoire, et contre-épissure sur contre-épissoire, qu'est-ce que c'est ?

Le roi se gratta l'oreille, et il resta longtemps à essayer de deviner ; mais il ne put y réussir, car il ne savait pas les termes de marine, et il dit :

— Je n'ai qu'une parole, je vais donner ma fille à Mailloche-à-Fourrer.

Les noces eurent lieu, et quand il eut épousé la princesse, le roi lui donna un commandement dans la flotte, et le mit à la tête d'une division.

Mailloche-à-Fourrer fit venir son vieux camarade la Chique, et de simple matelot qu'il était, il le fit monter au grade de capitaine de frégate. Ils s'embarquèrent ensuite à Toulon sur le même bâtiment, et ils firent à toute la division le signal de venir à bord pour assister au conseil et prendre part à un

repas que le commandant voulait donner aux officiers.

Les officiers vinrent à bord, et, après le conseil, Mailloche-à-Fourrer et la Chique ordonnèrent aux matelots de dégrader tous les officiers ; on leur arracha leurs épaulettes et leurs boutons d'uniforme, et à la poupe les matelots étaient avec de bonnes garcettes à la main pour caresser les côtes aux officiers dégradés. Ils ne se le faisaient pas dire deux fois, mais ils frappaient de si bon cœur que les officiers ne savaient où se fourrer ; ils se jetaient à l'eau, et les embarcations n'étaient pas assez nombreuses pour les recevoir.

Mailloche-à-Fourrer fit appeler les matelots et leur donna le grade des officiers qu'ils venaient de dégrader, puis il leur paya un dîner si cossu et si abondant qu'à la fin du repas tout le monde était saoûl. Il y eut branle-bas dans les batteries et partout, et huit jours de permission, et je vous promets qu'il ne faisait pas bon au Chapeau-Rouge.

Les huit jours terminés, ils rallièrent leurs navires, et le vice-amiral Mailloche-à-Fourrer ordonna à sa division de partir ; à bord il y avait double ration aux matelots pour toute la campagne, et quart en haut et quart en bas, et plus de punitions. L'équipage se trouvait si bien de ce régime qu'il ne cessait de crier : « Vive Mailloche-à-Fourrer ! »

Pendant le voyage, la princesse mit au monde une petite fille, et dès que la nouvelle fut connue à bord, on donna encore une double ration, et les matelots criaient encore plus : « Vive Mailloche-à-Fourrer ! »

Huit jours après, il y eut dans toute la division manœuvre de canon et de fusil, et cela pendant huit jours ; l'équipage commençait à se fatiguer et à demander si cela allait durer longtemps comme

cela, et il y en avait qui disaient que c'était pour les affrioler que, au commencement, on leur avait donné tant de bon temps.

Une fois l'exercice fini, Mailloche-à-Fourrer fit signaler à toute la division de laisser liberté de manœuvre à tout le monde, de ne plus faire d'exercice, et de donner encore double ration.

*
* *

Le roi écrivit à Mailloche-à-Fourrer de partir pour l'Inde avec sa division, et il lui laissait la permission d'agir à sa guise, sans jamais rendre compte de rien.

A son arrivée dans l'Inde, l'amiral écrivit à son beau-père le roi, en lui disant :

« Vieux serin, tu ne savais pas la devinaille, tu ne sais pas ce que c'est qu'une épissoire qui sert à travailler le filin, vieille bête, et une épissure qui est faite avec une épissoire, vieux *diot;* et pourtant tu as mis bien du temps à chercher cela. »

Mailloche-à-Fourrer et le père la Chique résolurent de vendre les navires, puisque le roi leur avait donné liberté de manœuvre. Quand ils furent vendus, Mailloche-à-Fourrer paya les avances aux matelots et les congédia tous avec de l'argent plein leurs poches.

Puis il écrivit au roi qu'il se moquait de lui, et qu'il aurait grand plaisir à pisser sur sa couronne.

Le roi en recevant cette lettre, eut tant de chagrin qu'il prit un fond de mélancolie et mourut, et la population est tranquille depuis.

Conté en 1880, par Jean Morizot, de Saint-Cast.

XLIII

LES PÊCHEURS DE FÉCAMP

Au temps jadis les Parisiens invitèrent les pêcheurs de Fécamp à venir à Paris pour leur faire voir comment ils pêchaient la morue sur le Banc de Terre-Neuve.

— Hé bien, garçons, dirent les Fécannais, il faut y aller et nous leur montrerons comment l'on s'y prend.

Les pêcheurs de Fécamp arrivèrent à Paris; ils allèrent dans toutes les boucheries et y achetèrent toutes les *courées* (chorées) de veaux, toutes les tripes qu'ils purent trouver. Ils les coupèrent en morceaux, puis se mirent à *boitter* leurs lignes avec quand leurs hameçons furent bien apprêtés, ils chargèrent tous leurs appelets dans une voiture, et à la chute du jour, ils tendirent leurs lignes dans les rues.

— Voilà, dirent-ils aux Parisiens, comment on tend les lignes; demain on les lèvera et nous verrons ce qu'elles auront rapporté.

Le lendemain matin, ils vinrent pour lever les appelets; mais pendant la nuit tout ce qu'il y avait à Paris de chiens et de chats étaient venus pour manger la viande, et s'étaient pris aux hameçons. On les entendait hurler et miauler en se débattant avec un tel bruit que chacun se bouchait les oreilles.

Quand les Parisiens virent que leurs chats et leurs chiens étaient pris, ils se mirent à poursuivre les

Fécannais pour les punir de s'être moqués d'eux, et les pêcheurs n'eurent pas le temps de délivrer les chats et les chiens des hameçons. Les Parisiens essayèrent de les déprendre ; mais, comme ils ne savaient pas bien comment faire, les chats les griffaient, les chiens les mordaient, et ils finirent par couper les cordes qui restèrent dans la gueule des chats et des chiens, et ils s'en allaient par les rues, en aboyant et en miâulant de douleur.

Depuis ce temps les Parisiens connaissent bien comment on prend la morue, et aussi les chiens et les chats de Paris.

Conté en 1880, par François Hunault de Saint-Cast, ancien pilote, âgé de 70 ans.

Une farce analogue fut faite à la Rochelle, il y a une vingtaine d'années, à ce qu'on m'a raconté, par des marins qui revenaient de Terre-Neuve.

V

LES DIABLES ET LES REVENANTS

XLIV

MATHURIN

Il était une fois un marin de la rivière de Dinan, ui allait faire la pêche de la morue à Saint-Pierre e Miquelon. Une année il partit avec son fils qui 'avait que douze ans ; mais, comme il était patron et ıisait la pêche pour son compte, il engagea un maelot pour l'aider à prendre des morues sur les bancs.

Ils partirent tous les trois comme passagers, et uittèrent le port de Saint-Malo sur un navire de I. Thomazeau ; mais pendant la traversée, le matelot ue le patron avait engagé tomba malade, et quand u bout de trente-cinq jours de mer ils arrivèent à Saint-Pierre, le patron fit transporter l'homme l'hôpital ; puis, comme il ne trouvait personne pour e remplacer, il fut obligé de commencer la pêche avec son petit garçon. Tous deux montèrent à bord de la pirogue (1) qui appartenait au marin de Dinan ; mais ils furent plusieurs jours sans rien prendre.

Le patron se plaignait souvent et disait qu'il allait perdre son année et les avances qu'il avait faites à son matelot malade. Un jour qu'ils revenaient de sur les fonds de pêche sans avoir rien pris, le patron mit son enfant à la barre et alla se coucher sur l'avant de la goëlette, où il maugréait et criait après sa malechance. Comme ils passaient près de l'île Verte, il

(1) On appelle pirogues les goëlettes franches de Saint-Pierre, parce qu'elles sont pointues des deux bouts.

aperçut sur les rochers qui sont auprès un homm
lui faisait signe de venir le prendre. Il aborda à l'î
embarqua le matelot à son bord, puis il lui dema
d'où il était venu en cet endroit inhabité. Le m
lot répondit que son navire s'était jeté au plein
qu'il avait été le seul à se sauver.

Pendant toute la traversée de l'île Verte à Sa
Pierre, le patron déplorait son sort, et le marin q
avait recueilli et qui se nommait Mathurin, le voy
si chagrin, lui demanda ce qu'il avait. Le bonhom
lui raconta que le matelot qu'il avait engagé p
faire la pêche avec lui était resté malade à l'hôpit
que son petit garçon et lui étaient trop faibles p
bien mener la goëlette, et qu'ils ne prenaient p
que pas de morue.

— Ce n'est pas la peine de tant vous désoler,
pondit Mathurin ; puisque me voilà sans engagem
et que mon navire est perdu, je vais faire la pê
avec vous si vous voulez.

Le patron était bien content, et il accepta aussi
en arrivant à Saint-Pierre, il fit sa déclaration
commissaire de marine, et Mathurin fut porté sur
rôle d'équipage.

*
* *

Le lendemain, ils voulaient aller à la pêche ; ma
il faisait si calme que le patron disait que ce n'éta
pas la peine de mettre à la voile, et qu'ils n'arriv
raient pas sur les lieux de pêche assez à temps pou
profiter de la marée. Mais Mathurin disait:

— Partons, patron, partons tout de même.

Ils hissèrent leurs voiles, et, dès que l'ancre fu
levée, le vent souffla, et ils se mirent en route ave
vent arrière. Ils arrivèrent rapidement sur les fonds

pêche, mouillèrent leur grappin, et comme la ıit était venue, le patron dit à son fils et à Mathurin aller se coucher en attendant l'heure de pêcher; ·ais Mathurin répondit que ce serait lui qui ferait quart.

Comme le patron avait peur que son matelot ne le ·éveillât pas, il dormit en gendarme, c'est-à-dire les eux ouverts; pourtant il s'endormit et la marée était ·vancée quand il se réveilla; il dit à Mathurin :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé à l'heure le la marée?

— Ah! répondit-il, elle n'est pas encore passée.

Ils mirent leurs lignes dehors, mais sans rien prendre.

— Il faut mettre à la voile, dit le patron, pour tâcher de nous en aller.

Il faisait si calme qu'on ne sentait pas un souffle; mais, dès qu'ils eurent hissé les voiles, le vent les gonfla et ils eurent vent arrière pour retourner à l'île aux Chiens où était leur habitation. Le patron voyait de tous côtés les autres bateaux chargés de morue, et il se faisait encore plus de bile qu'à l'ordinaire :

— Qu'avez-vous, patron? disait Mathurin.

— Ce que j'ai? Comment avez-vous le cœur de me le demander? les autres bateaux ont plus de cent quintaux de morue, et moi j'en ai à peine quarante: mon année est perdue.

— Ne vous faites pas de chagrin, patron, répondait Mathurin; allons faire la soupe, puis nous prendrons de la *bouette* (1) et nous retournerons à la pêche.

—Comment voulez-vous partir? dit le patron quand ils eurent mangé la soupe : il fait tout calme; avant que nous soyons rendus sur les fonds, il sera nuit.

(1) De l'appât.

— Partons, patron, partons tout de même.

On établit les voiles, et aussitôt ils se mirent en route avec vent arrière ; ils ne tardèrent pas à arriver sur les lieux de pêche, et quand le grappin fut mouillé, le patron dit :

— Se couche qui n'est de quart ; c'est moi qui vais veiller.

— Ce sera encore moi ce soir, répondit Mathurin ; allez vous coucher, vous et votre enfant.

— Non, dit le patron.

— Si, si, allez vous coucher et dormez tranquille.

Le patron et son fils allèrent se coucher ; voilà encore l'heure de la marée qui se passe et Mathurin n'appelait pas ; quand ils se reveillèrent, la marée était déjà avancée :

— Comment ne m'avez-vous pas prévenu? dit le patron, vous m'avez fait perdre ma marée.

— Pas du tout, patron, elle n'est point passée, jetons nos lignes.

Ils les mirent dehors, mais ils ne prirent que deux morues ; et le patron dit :

— Voilà encore du calme, nous ne sommes pas prêts d'être rendus.

— Partons, patron, dit Mathurin.

— Il ne fait pas un souffle, répondit le patron.

— Établissons les voiles, patron.

Sitôt les voiles établies, il fit une jolie brise, et la goëlette partit vent arrière ; mais comme la *grand'*-voile n'était pas bien étarque, ils voulurent l'étarquer comme il faut, et la drisse cassa.

— Ah ! dit le patron, il faut faire un cartahu pour épisser cela et hisser l'homme à la tête du mât.

— Ce n'est pas la peine, répondit Mathurin.

Il ôta ses bottes et se mit à grimper le long du mât.

— Vous ne prenez pas d'épissoir ? dit le patron.

— Il n'en est pas besoin, répondit Mathurin.

L'enfant qui était couché sur le pont, regardait le matelot monter le long de la mâture.

— Ah! papa, disait-il, il fourre ses doigts de pied et ses ongles dans le mât tout comme un chat.

— Oui, oui, répondait le patron pour ne pas effrayer son fils; c'est bien.

Quand Mathurin fut arrivé en haut, il prit les deux bouts de la drisse pour faire l'épissure, et comme il n'avait pas d'épissoir, le petit mousse regardait pour voir comment il allait faire à épisser un filin si dur. Mathurin se servait de ses doigts, et il les passait à travers le filin comme s'il avait eu un épissoir en acier.

— Ah! disait l'enfant, regarde donc, il passe ses doigts à travers le filin.

— C'est un vieux matelot, répondait le patron, il a le bout des doigts dur.

Aussitôt l'épissure faite, Mathurin descendit sur le pont, rétablit la grand'voile, et le navire arriva bientôt à l'île aux Chiens, Ils y débarquèrent, et pendant qu'ils cuisaient les deux morues qu'ils avaient pêchées, le patron disait:

— Il faudrait bien des marées comme cela pour payer mon armement.

— Nous n'aurons pas toujours mauvaise chance, patron, répondit Mathurin; mangeons un morceau, prenons de la bouette et partons.

— A quoi bon, nous ne réussirons pas plus une fois que l'autre.

— Partons, patron, partons.

Arrivés sur le lieu de pêche, ils mouillèrent encore le grappin, et le patron qui craignait que Mathurin ne le réveillât pas à l'heure de la marée, lui dit d'aller se coucher.

— Non, non, patron, répondit Mathurin, c'est moi qui fais le quart aujourd'hui.

Le patron et son fils allèrent se coucher ; mais une heure après ils s'éveillèrent, et ils entendirent les morues qui sautaient à bord : l'une n'attendait pas l'autre, et l'on aurait dit que plus de vingt hommes étaient occupés à les jeter dans la pirogue. Le marin n'osait bouger, et quand le navire fut plein, Mathurin frappa du pied :

— Hé, criait-il ! debout ! debout !

Quand le patron vit les morues qui remplissaient le bateau, il dit :

— Pourquoi ne nous avez-vous pas appelés, puisqu'il y avait tant de poisson ?

— Ce n'était pas la peine, patron, répondit Mathurin.

Ils mirent à la voile, et pour s'en retourner, ils eurent jolie brise, et toujours vent arrière. Ils prirent terre à l'île aux Chiens, débarquèrent leur morue et commencèrent à l'*ébiéner* (1).

Aussitôt la morue ébiénée, le patron fit préparer la soupe et le repas : il était si joyeux qu'il ne se tenait pas ; ce jour-là ils firent du café qui fut convenablement arrosé, puis ils remirent à la voile, et toujours avec vent arrière, ils arrivèrent sur le lieu de pêche.

Le patron dit à Mathurin d'aller se coucher, parce qu'il devait être lassé.

— Non, non, patron, répondit-il ; c'est encore moi qui ferai le quart ; je vous avertirai quand je serai fatigué.

Une heure après, le patron entendit encore les morues qui faisaient : « Klouk ! klouk ! » en sautant à

(1) Couper la tête, enlever les boyaux de la morue et la saler.

bord de la goëlette qui bientôt fut remplie. Le patron commençait à regarder de côté Mathurin et à se demander s'il n'y avait pas là-dessous quelque diablerie ; il ne dit rien toutefois, et tous les jours jusqu'au 20 septembre, le bateau revenait chargé de morues à couler bas, et il avait vent arrière pour aller et pour venir.

*
* *

La pêche étant finie, il fallut laver la morue et la faire sécher ; le patron et son petit garçon se mirent à l'ouvrage tous les deux ; mais Mathurin ne venait pas leur donner la main :

— Mathurin, lui disait le patron, venez donc nous aider à laver la morue et à la faire sécher.

— Non, patron, faites de la morue ce que vous voudrez, moi je n'en veux pas.

Le patron prit un homme pour lui aider, et, comme il voyait que tous les jours Mathurin était à courir les cabarets de Saint-Pierre comme un vieux Terreneuvât, il eut peur de quelque sorcellerie, et il alla tout raconter au Recteur de Saint-Pierre.

— Quand votre morue sera sèche, répondit le Recteur, vous établirez les lots ; vous lui ferez son compte bien juste et vous lui direz de venir le prendre ; il n'en voudra pas ; mais vous lui mettrez quand même sa part de côté.

Ils passèrent huit jours à sécher la morue, et Mathurin ne rentrait qu'à l'heure des repas.

Quand la morue fut faite et les lots établis, le patron lui dit :

— Mathurin, venez prendre votre morue ; elle est là prête et pesée.

— Non, non, patron, je vous en fais cadeau.

— Quand vous voudrez l'emporter, répondit-i elle sera là.

La nuit venue, le patron et son fils qui étai fatigués allèrent se coucher, et le lendemain allèrent voir leur morue; mais au lieu de quatre p qui étaient là, il n'en restait plus que trois; Mathur avait enlevé la sienne, et jamais depuis ils ne revirent ni n'en entendirent parler.

Le patron vendit bien sa morue qui était de la plu belle qualité, et il en tira tant d'argent que depuis il ne navigua plus, et resta à vivre sur son bien au environs de la rivière de Dinan.

Son histoire fut bientôt connue de tous les Terre-neuvâts, qui depuis bien des fois ont appelé Mathu-rin à leur secours quand ils ne prenaient pas de morue ou qu'ils avaient vent debout. Il y en avai même qui disaient qu'ils se seraient volontiers vendus à lui; mais il paraît qu'il n'a pas été content de sa pêche avec le patron de Dinan, car personne ne l'a revu sur les bancs où l'on pêche la morue.

Conté en 1880, par Jean-Marie Piron, capitaine au cabotage, âgé de 27 ans, qui a appris ce conte à bord des navires terreneuvâts.

XLV

LE DIABLE LABOUREUR ET MARIN

Un jour le Diable vint voir un fermier qui se nommait Jean Pi, et lui demanda comment il faisait pour avoir de si beaux navets et de si belles carottes :

— J'en sème de mon mieux, lui dit-il, mais je ne peux les récolter.

— Ma foi, répondit le fermier, tu n'as jamais rien, parce que tu les fais toujours de moitié avec quelqu'un : tu as affaire à du monde trop fin qui une année prennent pour leur part ce qui est sur la terre, l'autre ce qui est dessous (1); de sorte que tu n'as rien de bon. Tu aurais meilleur temps d'affermer un bon morceau de terre, de l'ensemencer et de le faire garder.

— Où prendrai-je un champ de bonne terre ?

— Ma foi, dit Jean Pi, je t'en affermerai bien un ; voilà deux beaux champs qui sont à moi; choisis celui que tu voudras, je vais te le louer.

— Hé bien, répondit le Diable, je veux celui à trois cornières (2); dans un des côtés je sèmerai des carottes, dans l'autre des navets, et je planterai du tabac dans le troisième; depuis quelque temps mes diablotins ne font que m'en demander. Combien veux-tu m'affermer ton champ ?

(1) Allusion à un conte très populaire, dont la donnée est semblable à celle du *Diable de Papefiguière* de Rabelais.

(2) Angles.

— Mille francs pour une année; après la ré..
nous nous arrangerons pour une seconde anné
— Mille francs, soit, dit le Diable : mais qui c.
ruera le champ ?
— Tu feras, si tu veux, le labour avec tes cheva
moi j'ai juré de ne pas remettre les pieds dans le c
aux trois cornières.
— Alors c'est moi qui le charruerai, dit le Diab
Il alla au marché et acheta une charrue tout
fer ; il y attela dix de ses plus forts diables, et il l
touchait à coups de fouet pour les faire tirer.
Jean Pi avait beau jeu de voir le *harnois* des Diable
quand le champ eut été labouré, le Diable lui dit :
— Maintenant il me faudrait de l'engrais :
prendrai-je de bon fumier ?
— Je t'en fournirai bien si tu veux ; combien
veux-tu de charretées ?
— Combien en mettrais-tu, si le champ était à to
— Dix au moins.
— Tu vas les amener, dit le Diable.
— Non, j'ai juré de ne pas mettre les pieds dans
champ aux trois cornières.
Le Diable retourna au marché, et le lendemain
voilà encore quinze forts diables arrivés ; il y
avait dix qui traînaient la charrette, et cinq qui cha
geaient le fumier avec des fourches toutes rouge
Quand le champ fut bien *fambréyé* (1), le Diable d
à Jean Pi :
— Il me faudrait de la bonne graine de navets
de carottes ; toi qui es le père aux navets, *tu doi*
savoir où l'on en trouve. Il faut que tu viennes a
marché avec moi, je te paierai bien ta journée : com
bien veux-tu ?
— Cent francs.

(1) Fumé.

Les voilà partis pour le marché de Dinan, où ils achetèrent de la graine de carottes et de navets et du plant de tabac. Quand le champ fut bien ensemencé et bien planté, le Diable dit :

— Maintenant, j'aurais besoin d'un gardien.

— Il t'en faudrait trois ; un pour le tabac, car le tabac est difficile à garder, et les hommes viendront te le prendre, et deux pour les carottes et les navets, car les femmes viendront te les voler pour faire leur soupe ; tu vois qu'il te faut trois gardiens.

— Tu as raison ; quel côté veux-tu garder, Jean Pi?

— Aucun ; j'ai juré de ne pas mettre les pieds dans le clos à trois cornières ; va lundi au marché de Ploubalay, tu trouveras facilement trois hommes.

Le Diable alla au marché ; mais personne ne voulait se gager pour garder sa récolte. Comme il s'en revenait tout penaud, il rencontra un vieux bambocheur qui s'en allait de la foire en chantant à tue-tête, parce qu'il avait été goûter le cidre dans toutes les auberges :

— Voulez-vous vous gager, mon ami ? lui demanda le Diable.

— Pourquoi faire ?

— Pour garder des navets, des carottes ou du tabac ?

— Je veux bien garder le tabac.

— Est-ce que vous ne garderiez pas bien tout ?

— Non, j'aurai assez à faire avec le tabac ; combien me paierez-vous ?

— Si tu ne le gardes pas bien, je t'emporterai ; car je suis le Diable.

— Je ferai de mon mieux.

— Non, il faut que tu me promettes de ne pas en laisser enlever un brin.

— Soit, dit l'homme, tu me feras venir à manger,

tu me donneras un lit, et tu compteras les têtes de tabac. Combien me donneras-tu pour ma peine?

— Trois mille francs.

Le Diable compta les têtes de tabac ; il fit venir pour son gardien une jolie petite maison, et tous les jours il lui apportait de la nourriture. L'homme gardait bien, mais il cueillait toutes les feuilles et les vendait en cachette :

Le Diable disait :

— Quel *failli* tabac, il n'a point de feuilles.

— Ah! répondait le gardien, c'est dans les tiges qu'est le meilleur ; il y a plus de jus.

— Tu me trompes peut-être ?

— Non; est-ce ma faute s'il n'y a pas de feuilles?

Le gardien ne laissait personne entrer dans le champ, mais il passait les feuilles par-dessus le talus.

Cependant les carottes et les navets sortaient de terre, et le Diable qui ne trouvait personne pour les garder, supplia son gardien, et lui promit six mille francs, s'il voulait se charger de les empêcher d'être volés.

— Soit, dit le gardien, je vais les compter devant vous.

Mais il comptait toujours un quand il y avait deux.

— Je croyais, disait le Diable, avoir plus de pieds que cela.

Le gardien, quand le Diable était parti, arrachait une carotte ou un navet sur deux, et les envoyait vendre au marché ; chaque fois que le Diable venait dans le champ, il disait :

— C'est singulier comme mes carottes deviennent claires !

— Elles mûrissent, répondait le gardien.

Un jour il demanda de l'argent au Diable, car il pensait en lui-même :

— Il faut que je m'en aille, il finirait par m'emporter.

— Tu veux m'attraper, dit le Diable.

— Non, répondit-il, je veux me retirer ; vous ne manquerez pas de gardiens ; je connais un vieux marin qui n'a pas d'ouvrage et qui se fera payer moins cher que moi. Si vous voulez, nous allons le chercher.

Ils partirent pour trouver le bonhomme, et le Diable lui dit :

— Si tu veux garder mon champ, il y a de l'argent à gagner.

— Cela me va, répondit le vieux marin.

Il prit la place de l'ancien gardien, mais tous les jours le père la Vallée — c'est ainsi que s'appelait le vieux marin, — arrachait des pieds de tabac pour se faire une provision de chiques ; un jour le Diable lui dit :

— Je vais être huit jours sans venir ; s'il me manque encore du tabac, je t'emporterai.

— Si tu me retrouves, pensa le père La Vallée.

Il fit une bonne charretée de tabac, et se mit en route pour le vendre et se rembarquer ensuite. Il s'engagea à Saint-Malo dans l'équipage d'un navire en partance.

***

Quand le Diable revint à son champ, il ne trouva plus ni gardien, ni tabac, ni carottes, ni navets, ni rien.

— Père La Vallée, dit-il, tu m'as attrapé ; mais je vais aller te chercher.

Il se rendit à la maison du bonhomme, mais on lui dit qu'on ne l'avait pas vu ; au bureau de la navigation il sut qu'il s'était embarqué.

Le Diable alla aussi trouver un capitaine, il s'ar-

rangea comme novice avec lui pour trente franc
mois, afin de poursuivre le père La Valllée.

Quand il fut à bord, personne n'avait plus b
de travailler ; il faisait tout l'ouvrage sans se dé-
ger, rien qu'avec un petit sifflet, et le navire a
toujours vent arrière.

Le capitaine se disait :

— Jamais je n'ai vu rien de pareil, le novice
qu'à siffler et tout l'ouvrage se fait !

Les matelots de leur côté disaient au capitaine.

— Il y a à votre bord quelque chose qui n'est p
naturel ; le novice que vous avez embarqué, c'es
Diable.

— Bah ! répondit le capitaine, est-ce que v
croyez qu'il y a un diable ? depuis le temps que
l'appelle, il serait déjà venu avec moi ; mais je v
lui dire de venir souper ce soir dans ma cabine.

Les voilà tous les deux à table ; le capitaine l'ex
minait, et il voyait qu'il avait les yeux brillan
comme ceux des chats, et des griffes au bout d
doigts.

— De quelle nation es-tu ? lui dit-il ; tu ne ressem
bles guère aux autres ; ici l'ouvrage se fait comme p
magie, et je pense que c'est toi qui en es cause. To
l'équipage veut que je te mette à terre ; ils préten
dent que tu es le Diable.

— Ah ! capitaine, je n'ai aucun pouvoir sur vous
ni sur votre équipage ; je vais à la recherche d'un
homme qui m'a tout enlevé, et il faut que je le trouve.

— Tu es donc le Diable ?

— Oui.

— Tu as osé t'embarquer ?

— Oui, et je ne vous demande rien ; dites à votre
équipage de ne pas avoir peur de moi.

Le lendemain, le capitaine dit à ses matelots :

— C'est le Grivois qui est à bord (1).

— Il faut, s'écrièrent les matelots, lui donner la le sèche, jamais le Diable n'est resté à bord des ıvires.

Ils le saisirent et lui donnèrent la cale sèche; il tait des cris à faire trembler; mais ce fut bien pis uand on l'aspergea avec de l'eau bénite qu'on avait ouvée à bord.

— Je vous demande pardon, mes amis, criait-il, e ne veux jamais revenir sur les navires; jamais je ıe rembarque, jamais aucun marin n'entrera dans non enfer.

Ils le laissèrent partir, et jamais ils ne l'ont revu lepuis.

Conté en 1880, par Rose Renaud, de Saint-Cast, qui a appris ce conte d'un marin de la Ville-Norme.

(1) Un des surnoms du Diable.

XLVI

L'ÉQUIPAGE RÉVOLTÉ

Il était une fois un navire qui partit de Saint-Malo pour aller dans les mers de Chine ; il était monté par quinze hommes et rien ne manquait à bord.

Au bout de quinze jours de navigation, survint un grain qui démâta le navire de son grand mât de hune, et le capitaine reprocha au second de ne pas savoir son métier et de s'être laissé surprendre. Le second qui était rancuneux jura de se venger, et il se mit à exciter en secret l'équipage à la révolte : il fit un trou dans la cambuse pour la faire communiquer avec la partie de la cale où l'équipage pouvait aller, puis il vint au poste des matelots et leur montra le trou qu'il avait percé. Comme les matelots aiment bien à boire, ils allèrent presque tous dans la cambuse, et ils burent tellement qu'ils en sortirent ivres à rouler par terre.

Quand le second les appela pour la manœuvre, ils ne voulurent pas lui obéir ; le capitaine vint à son tour, mais ils l'insultèrent et lui dirent que s'il ne les laissait pas tranquilles, ils allaient le jeter à la mer.

— Vous vous souviendrez de moi, leur dit le capitaine ; et il remonta sur le pont.

Les matelots y montèrent aussi ; ils se saisirent du capitaine qu'ils attachèrent au grand mât, et



retournèrent boire à la cambuse. Quand ils revinrent, ils dirent au capitaine :

— Ah ! tu disais que nous nous souviendrions de toi ! ce ne sera pas pendant longtemps ; nous allons t'envoyer tenir compagnie aux marsouins.

Le maître d'équipage supplia les matelots de ne pas faire du mal au capitaine ; mais ils lui répondirent :

— Non, point de pardon pour lui ; sa mort est décidée, et si vous ne nous laissez pas tranquilles, vous serez jeté à la mer avec lui.

— Hé bien ! j'aime mieux être avec lui que de rester avec une bande de coquins comme vous.

— Ah ! tu nous appelles coquins ! pas de grâce pour toi, s'écrièrent les matelots.

Ils se saisirent du capitaine et du maître d'équipage, et après les avoir liés ensemble, ils les jetèrent par dessus le bord en chantant :

Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quittes et tu t'en vas.

Les deux malheureux disparurent dans les flots, et le navire continua sa route sous la conduite du second.

*
* *

Quand la nuit fut venue, l'homme du bossoir aperçut deux feux sur la mer, l'un auprès de l'autre ; il cria :

— Deux feux devant, loffe !

Mais ils avaient beau loffer, les deux feux étaient toujours devant eux.

— Laisse arriver, commanda le second.

Les feux les suivaient toujours, et bientôt ils se

trouvèrent à côté du navire, l'un à tribord, l'autr
bâbord, et toute la nuit, ils se tinrent le long
bord. Au jour, ils disparurent, et en même tem
on entendit deux cris effroyables qui firent dress
les cheveux sur la tête à tous les matelots.

Pour se donner du cœur, ils recommencèrent
faire la noce toute la journée; mais dès que la nu
fut venue, les deux feux se représentèrent encore dan
la même position que la veille, et ils ne disparuren
qu'au lever du soleil, avec deux cris terribles. Cel
dura huit jours : au bout de ce temps, le navire essuy
un coup de vent violent; pendant que les matelot
manœuvraient, les feux leur lançaient dans les yeu
des clartés qu'ils ne pouvaient supporter; il
cessèrent de travailler, et le navire fut démâté ra
le pont.

Il erra pendant soixante-douze heures au gré des
flots; alors le vent se calma et la mer redevint droite.
Ils établirent une mâture de fortune avec des bout
de mâts, des vergues de rechange et des espars, et il
firent route, tant bien que mal, vers leur destination.
Pendant vingt jours ils n'aperçurent aucune terre;
mais dès que la nuit tombait, les deux feux ve-
naient se placer auprès du navire et y restaient jus-
qu'au jour.

Le second dit à l'équipage :

— Je vais tirer un coup de fusil sur ces feux pour
voir s'ils disparaîtraient.

Dès que le coup fut parti, le feu de tribord sur
lequel le second avait tiré, projeta une lumière qui
éclairait au loin cinq degrés de chaque côté, et la
clarté était si grande, que personne à bord ne pou-
vait tenir les yeux ouverts. Le second ne fut pas
tenté de tirer sur l'autre feu.

L'équipage commençait à avoir peur, et à se de-

ander ce que voulaient dire ces feux qui ne quittient pas le navire ; ils avaient épuisé la cambuse force de boire et il ne leur restait plus que du scuit et de l'eau.

*
* *

Ils arrivèrent sur la rade devant leur port de desnation ; ils mouillèrent l'ancre et affourchèrent le avire comme il faut. Presque aussitôt le vent 'éleva et se mit à souffler avec furie ; il augmenta ncore à la nuit, et voilà les feux qui viennent le long lu bord, jetant des clartés plus brillantes que des clairs. Bientôt les matelots s'aperçurent que leurs ncres ne touchaient plus au fond ; ils filèrent leur haîne, mais c'était peine inutile, car à la clarté des feux ils voyaient leurs ancres dont chacune pesait plus de cinq cents kilos, venir à flot sur l'eau comme des morceaux de liège. Quelques instants après, le navire fut jeté à la côte sur des cailloux.

On essaya de lui porter secours de la terre ; mais tous les marins furent noyés, excepté le mousse, qui raconta au consul ce qui s'était passé à bord depuis la mort du capitaine et du maître d'équipage.

Conté en 1880, par Pierre Rollier, de Saint-Cast, matelot, âgé de 25 ans.

XLVII

LE NAVIRE DU DIABLE

Il était une fois un petit garçon qui demanda à s père la permission de s'embarquer.

— Je veux bien, répondit son père, va-t'en où voudras.

Le petit garçon s'engagea pour un voyage de s ans, et quand il en revint, il alla à l'école et s recevoir capitaine au long-cours. Son parrain, q était armateur, lui donna aussitôt le commandem d'un beau navire.

Le jeune capitaine, qui se nommait Georges, fit s équipage et partit pour un voyage de trois ans. Il ga assez d'argent pour acheter un navire ; mais son pa rain, qui l'aimait beaucoup, lui donna celui qu'il co mandait. Le capitaine fit un bon voyage et ga beaucoup d'argent ; mais sa chance était finie : l voyage suivant il ne gagna rien ; le second ne réus pas mieux et le troisième encore moins. Il était dépité qu'il se serait volontiers vendu au diable po faire fortune : un jour qu'il était pressé d'arriver, e que le navire ne faisait aucune route, il s'écria :

— Ah ! je voudrais être à la remorque du diabl

Au même instant un grand vaisseau noir où l'o ne voyait personne à bord, passa le long du navire et une voix cria :

— Envoie ta *bosse* (1).

(1) Câble.

Un des matelots prit une bosse et la jeta à bord . vaisseau noir qui se mit à filer comme une flèche les conduisit en moins de trois heures au port ι ils voulaient aller.

Cette fois le capitaine Georges gagna beaucoup argent. Le diable lui apparut un jour et lui dit :

— Si tu veux me vendre ton âme, il faut signer le ıcte sur ce calepin.

— Oui, répondit Georges. Mais avant de signer, but de l'eau-de-vie avec le diable et le saoûla plus 'à moitié. Alors il prit son calepin, et ayant écrit : Mon *âne* est pour le diable et il viendra la prendre ans quinze ans » ; il signa. Le diable regarda ι signature, mais il ne s'aperçut pas que le ca-itaine avait mis *âne* au lieu de âme. Le capitaine ıi dit alors :

— Je veux aller à Marseille, pourriez-vous m'y onduire ?

— Oui, répondit le diable.

Aussitôt parut le grand vaisseau noir à bord luquel on ne voyait personne ; Georges lui jeta une ›osse, et en deux jours il arriva à sa destination.

Le capitaine gagna beaucoup d'argent, et au voyage suivant, il fit sa fortune et celle de tout son équipage. Mais un jour en sortant d'un port il fut entouré par une flotte de pirates ; se voyant perdu, il cria : « A mon aide ! » Aussitôt arriva le grand vaisseau noir; cette fois il était monté par des petits hommes noirs qui sautèrent à l'abordage des pirates et les hachèrent menu comme chair à pâté.

Le capitaine fit encore trois voyages sous la protection du diable : il devint aussi riche que le plus riche des armateurs de France, et son équipage était riche aussi. Il donna alors à son neveu le commandement de son navire et il cessa de naviguer.

Mais les quinze ans étaient écoulés ; la veille du jour où le diable devait venir le chercher, il mit auprès du seuil de sa porte un grand bassin plein d'eau bénite; quand le diable arriva, il tomba dans l'eau et jeta un si grand cri qu'à une lieue à la ronde tout le monde en fut effrayé. Comme il ne pouvait se tirer de là, le capitaine Georges se moquait de lui et lui chantait :

Vous vous êtes brûlé les pattes :
Voilà ce que c'est que de faire des pactes.
Regardez sur votre calepin :
Je vais vous donner ce qui vous appartient.

Le diable regarda son calepin et dit :

— Ce n'est pas cela que vous deviez signer ; c'est votre âme et non votre âne que je vous ai achetée !

— Tant pis, répondit le capitaine, en lui offrant un vieil âne ; il fallait bien regarder avant de me faire signer. Voilà ce qui vous appartient, je ne vous dois plus rien.

Le diable ne voulait pas prendre le vieil âne ; le capitaine alla chercher une autre bassinée d'eau bénite, et la lui jeta sur le dos en disant :

A prendre mon âne vous vous déciderez,
Ou bien dur vous vous brûlerez.

Le diable finit par se décider à emporter l'âne, et il s'en alla en poussant des hurlements à faire trembler tout le monde.

Le capitaine Georges s'étant ainsi débarrassé du diable, garda son argent et fut heureux. Et s'il n'est pas mort, il vit encore.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.

XLVIII

LE SAINT-MARCAND

Il y avait une fois un navire de Saint-Malo qui s'appelait le *Saint-Marcand;* il quitta son port pour aller pêcher à Terre-Neuve, et il était commandé par un capitaine qui avait nom Joachim. Il fit un voyage rapide, et en moins de quinze jours il arriva sur les bancs où l'on pêche la morue.

Voilà le *Saint-Marcand* mouillé et ses chaloupes à la mer; les matelots, à chaque fois qu'ils s'embarquaient pour la pêche, ne manquaient jamais de faire le signe de la croix; et d'invoquer tous les saints; mais malgré cela ils ne prenaient pas de morue, tandis que, tout auprès d'eux, les chaloupes des autres navires faisaient de belles pêches. Les matelots se dépitaient, et ils disaient.

— Sûrement, il y a quelqu'un à bord qui nous *enfaîne* (1), ou le navire n'est pas chanceux, car nous prenons à peine de quoi faire la soupe.

Le capitaine Joachim était encore plus marri que ses matelots, et un jour, au moment où ses hommes partaient pour la pêche, il se mit à jurer et s'écria :

— Pour un rien, je vendrais mon âme au diable!

Le soir, les chaloupes revinrent avec tant de morues que l'eau était prête à entrer à bord, et en peu

(1) Porte malechance.

de temps, le navire eut son chargement de poissons de la meilleure qualité.

Les voilà *débanqués* (1), et partis à s'en aller; mais ils avaient vent debout, et même la brise était si faible qu'ils ne bougeaient presque pas de place; ils étaient bien fâchés parce qu'ils avaient quitté le banc les derniers, et ils pensaient qu'ils ne reviendraient en France que bien après les autres.

Mais le troisième jour, le ciel se couvrit de nuages, le vent fraîchit, fraîchit, et ils furent obligés de mettre à la cape; mais malgré cela le vent était si violent que les mats de perroquet tombèrent le long du bord. Ils voyaient des feux follets qui voltigeaient sur les mâts, au bout des vergues et partout.

— J'ai toujours entendu dire, murmurait le second, que quand on voit des feux follets, c'est signe que le navire va périr.

A peine avait-il dit ces mots, que la tempête commença et le navire tournait, tournait comme une toupie.

— Je voudrais, s'écriait en jurant le capitaine Joachim, être à la remorque du diable!

Aussitôt ils virent derrière eux un navire tout noir, si grand que jamais ils n'en avaient vu de pareil; il allait très vite, bien qu'il eût vent debout; les vagues venaient derrière lui et semblaient lui obéir. Les matelots furent pris de frayeur, et ils allèrent se cacher dans leur poste. Le capitaine Joachim resta seul toute la nuit sur le pont.

Le grand vaisseau noir arriva auprès du *Saint-Marcand;* il y avait à bord un feu follet, mais on n'y voyait personne; il se plaça devant le *Saint-Marcand*, comme pour le remorquer, et, sans qu'on vit per-

(1) Sortis de dessus les bancs.

sonne toucher aux cordages, il *élingua* une *bosse* sur l'avant du navire terreneuvât.

— Amarre à la bitte ! commanda le capitaine.

Mais les matelots ne bougeaient pas, et le capitaine Joachim alla l'amarrer lui-même à la bitte.

Alors le navire marcha comme le vent ; quand vint le jour le vaisseau tout noir disparut et s'évanouit comme une fumée ; mais le navire était en vue de Saint-Malo.

Sur le môle, tout le monde disait :

— Voilà le *Saint-Marcand*, c'est le premier arrivé.

Et quand les matelots débarquèrent, chacun les entourait en leur demandant des nouvelles des autres navires terreneuvâts.

Ils n'avaient mis que quatre jours à faire leur voyage, grâce à la remorque du diable.

Le capitaine Joachim vendit sa morue le prix qu'il voulut, et il gagna beaucoup d'argent. Il se maria avec une bonne amie qu'il avait au pays, et il fit de nombreux voyages depuis, toujours sous la protection du diable.

Et s'il n'est pas mort, il vit encore.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

XLIX

MERCREDI

Il y avait une fois un homme et une femme qui n'étaient pas bien riches ; ils eurent un petit garçon : mais ils ne lui trouvaient point de marraine. La femme dit à son mari :

— Nous n'avons point de marraine, il faut absolument en trouver une pour demain.

— Je vais aller en chercher une, répondit l'homme.

Il se mit en route, bien qu'il fît nuit, et en passant par un chemin, il vit des fées qui étaient à danser : il s'arrêta pour les voir et entendit qu'elles chantaient :

Le Lun,
Le Mar,
Le Jeu,
Le Same.

Elles ne disaient point la fin des jours, et ne parlaient pas non plus de mercredi et de vendredi, parce que ces deux jours sont ceux des sorciers. L'homme alla de leur côté, et elles lui dirent :

— Où vas-tu, bonhomme?

— Chercher une marraine pour mon petit enfant, répondit-il, mais je n'en trouve point.

— Je veux bien le nommer, moi, dit la maîtresse des fées. Vous autres, vous allez chercher du vin ; mais il ne faudra pas s'arrêter.

— Ah! maîtresse, où aller?

— A Bordeaux, répondit-elle, et apportez du meilleur.

— D'ici une heure nous serons revenues, dirent celles qui partaient.

Les autres se mirent à danser en chantant :

Le Lun,
Le Mar,
Le Jeu,
Le Same.

et elles répétaient toujours le même refrain.

— Vous ne mettez pas mercredi? demanda le bonhomme.

— Non, mais si tu veux ce sera le nom de ton fils.

Voilà les autres fées revenues avec le vin; elles vinrent au baptême où rien ne manquait, et leur maîtresse nomma l'enfant Mercredi. Il grandissait plus vite que les autres, parce que sa marraine était une fée, et il était plus fort et plus avancé que tous ceux de son âge.

Quand il eut quinze ans, sa marraine le fit appeler et lui dit :

— Quel métier veux-tu apprendre?

— Je voudrais bien être marin, répondit Mercredi.

— Failli métier, mon gars, dit la fée; mais, puisque c'est ton idée, il ne faut pas te contrarier.

*
* *

Voilà Mercredi parti pour Nantes; quand il arriva dans le port, il y avait plusieurs navires en armement; il alla à bord de l'un d'eux et dit au gardien :

— Votre équipage est-il au complet?

— Non, répondit-il, il nous manque un novice.

— Si vous voulez, je m'embarquerai à votre b...
— Attendez, le capitaine va venir tout à l'heur...
Le capitaine engagea Mercredi comme novice... lendemain, il passa la revue, et il fut inscrit sur ... rôle de l'*Éole*, de Nantes qui partait pour le lo... cours.

Mais tout en faisant le commerce, l'*Éole* mena... métier de forban ; au bout de deux mois il mou... dans l'île de Christon (*sic*), sur la côte d'Afrique. ... il prit des canons, de la poudre, des sabres et ... fusils, comme un navire de guerre, et les mate... s'habillèrent tout en rouge.

Après avoir quitté Christon, l'*Éole* rencontra ... mer un navire espagnol qui revenait des Indes a... un chargement de soieries et d'objets précieux ; ... qu'il le vit, il vint l'accoster en le menaçant d... couler bas, et des hommes armés jusqu'aux de... montèrent à bord de l'espagnol ; ils se saisirent ... capitaine et de l'équipage et les pendirent aux v... gues avec des cartahus, puis ils pillèrent tout ce qu... purent et laissèrent le navire s'en aller sur la me... la grâce de Dieu.

Le forban continua sa route, et nous le laisser... pour quelque temps.

Le navire espagnol fut rencontré par un vaiss... de guerre anglais, et les officiers voyant qu'il m... chait singulièrement, le regardèrent avec leurs l... gues-vues.

— Voilà, dirent-ils, un navire désemparé, on dir... qu'il y a des hommes pendus aux vergues.

Ils prévinrent le capitaine qui donna l'ordre de ... siter le navire, et quand ils virent qu'il avait été pi... et les hommes assassinés, ils se mirent en croisiè... pour se saisir du forban.

L'*Éole* était allé à Saint-Thomas, puis il vint au...

es sous le Vent ; l'équipage débarqua, s'empara des oirs qui étaient dans leurs cases et les mit à fond de ıle les fers aux pieds, pour aller les vendre, comme 'était l'usage en ce temps-là. Le vaisseau anglais encontra l'*Éole* au moment où il sortait des îles, et fit route dessus ; mais il ventait bonne brise, et anglais ne put prendre l'*Éole* qui marchait mieux ue lui et alla vendre ses noirs à la Pointe-à-Pitre.

Le forban retourna pour prendre un autre chargement de noirs ; mais il fut pris et tous les marins pendus aux vergues. Mercredi avait quitté le navire, et s'était embarqué sur un vaisseau marchand qui allait à Nantes.

Quand il fut débarqué, il prit hôtesse (1), et resta trois mois à terre ; mais au bout de ce temps, il n'avait plus un sou, et son hôtesse ne voulait plus lui donner à manger à crédit. Mercredi chercha à s'embarquer ; mais il n'y avait à Nantes aucun armement, et il ne se trouvait qu'un navire sur les chantiers qui n'avait pas l'air d'être prêt à prendre la mer.

Mercredi se désolait :

— Me voici bien échoué, pensait-il ; comment faire ? quand ce serait à bord du diable, je m'embarquerai tout de même.

*
* *

Un soir, il rencontra un monsieur qui lui dit :

— Bonsoir, Mercredi.

— Tiens, pensa le novice, qui lui a dit mon nom ?

— Tu as l'air de te faire de la bile.

— Oui, répondit-il, il y a trois mois que je suis en

(1) Il se mit en pension chez une hôtesse.

hôtesse, je n'ai plus le sou, et je ne trouve pas de navire.

— Veux-tu t'embarquer avec moi ?

— Je ne demanderais pas mieux ; mais il n'y a pas de navire ici.

— Est-ce qu'il n'y en a pas un sur les chantiers?

— Si, mais il n'est pas paré.

— Dans huit jours d'ici il sera prêt ; si tu veux venir avec moi, je t'engage ; combien dois-tu ?

— Cent soixante francs.

— En voilà cinq cents, paye ton hôtesse, et sois prêt sous huit jours.

Mercredi était bien content, et il pensait que, son hôtesse payée, il lui resterait encore avec quoi faire la noce.

Au bout de huit jours, voilà le navire lancé ; Mercredi trouva le capitaine qui lui dit :

— Va-t'en à bord avec ceux qui le gréent.

Le navire se gréait jour et nuit, et encore plus la nuit que le jour, car les diables y travaillaient. Quand il fut prêt, Mercredi demanda au capitaine si l'équipage n'allait pas passer la revue.

— Non, répondit-il, je m'arrangerai avec le commissaire.

— Pour combien de temps suis-je engagé ? dit Mercredi.

— Pour dix-huit mois ; veux-tu faire un engagement plus long ?

— Non, mais je veux être débarqué juste au bout de ce temps.

— Tu le seras, sois en sûr, répondit le capitaine.

Voilà le navire parti ; il n'y avait à bord que Mercredi et le capitaine.

— Où est l'équipage ? demandait Mercredi.

— Il est en bas ; nous sommes assez de monde.

Mercredi voyait tout l'appareillage se faire, les voiles se mettre en place, et personne sur le pont. Le capitaine commandait : « Borde tribord ! » aussitôt toutes les voiles s'amuraient toutes seules. Le navire avait toujours vent arrière, et il filait vingt-deux nœuds.

— Si cela continue, pensait Mercredi, nous ne serons pas longtemps sans toucher la terre.

Mais six mois se passèrent, et l'on ne voyait ni terre ni navire. Au bout des six mois, ils rencontrèrent une frégate française qui hissa ses couleurs.

— Capitaine, dit Mercredi, voilà une frégate qui met son pavillon, est-ce que nous n'allons pas hisser le nôtre?

— Non, répondit le capitaine.

La frégate tira un coup de canon.

— Laisse-la tirer, dit le capitaine.

Le navire se mit aussitôt à marcher si vite qu'en un rien de temps il perdit de vue la frégate. Le capitaine dit à Mercredi :

— Ton quart est fini, va te coucher, tu te lèveras à minuit. Le capitaine fit mine d'aller à la barre, et Mercredi descendit; mais, comme il était curieux, et que tout ce qu'il voyait ne lui paraissait pas naturel, il voulut voir s'il n'y avait pas d'autres hommes; mais le navire marchait toujours, et il n'y avait personne sur le pont.

Le vent vint à haler l'avant, le capitaine appela ses diables, et le novice en vit plus de quatre-vingts qui grimpaient sur les vergues comme des chats. A minuit, le capitaine cria : « Mercredi, à la barre ! »

Mercredi sauta sur le pont, et il vit à la barre un homme qui était tout noir et avait le nez crochu et les dents longues. Il disparut aussitôt que Mercredi eut pris la barre, et Mercredi se disait :

— C'est un sorcier; il fait la navigation du diable.
Il ne pensait pas dire si vrai. Mais il était surpris de tout ce qu'il voyait; ses repas lui étaient servis tout chauds, et pourtant jamais il ne voyait faire la cuisine à bord.

*
* *

Voilà les dix-huit mois passés; il faisait toujours beau temps et l'on ne voyait point de terre. Les dix-huit mois expiraient à midi. Quelques minutes avant le capitaine appela Mercredi et lui dit :

— Ton temps est fini; voilà dix-huit mois que tu navigues.

— Oui, répondit-il, ce n'est pas trop tôt.

— Tu n'as pourtant fait que ton service à la barre.

— Oui, mais vous êtes sorcier, vous faites faire la manœuvre la nuit, et vous avez des matelots qui ne sont pas blancs; je pense que j'ai affaire au diable.

— Prends un autre engagement, dit le capitaine, ou mets tes bottes et saute par dessus le bord.

— Non, répondit Mercredi, vous devez me débarquer dans un port et non me jeter à la mer.

— Fais attention, dit le capitaine, tu n'as plus que cinq minutes à rester ici.

Tout en parlant, le diable faisait mine d'écrire; il se forma sur mer un petit navire qui venait vers le grand.

— Ton sac est-il prêt?

— Oui.

— Il te faudra de bonnes bottes pour attraper la terre. Tiens, voilà un petit navire qui vient te prendre.

Le navire vint se ranger le long du bord.

— Saute dedans, dit le diable, ou je t'y jette.

— Il n'y a personne à bord.

— Dépêche-toi, cria le diable.

Mercredi sauta dans le petit navire qui était de quatre-vingts tonneaux, et tout appareillé.

— Bon voyage, cria le diable, débrouille-toi comme tu pourras.

Voilà Mercredi en route ; mais il se ravisa en disant :

— Le diable a fait route vers le Nord sans trouver de terre, de quel côté aller? Il faut que je lui demande.

Il remit le cap sur le navire, et le diable pensait :

— Voilà Mercredi qui revient ; il va se rengager avec moi !

Et il était content; car s'il s'était rengagé, le diable aurait eu tout pouvoir sur lui.

— Il n'y a pas de boussole à bord de mon navire, cria Mercredi.

— Est-ce que tu n'as pas des yeux pour te conduire ? répondit le diable.

— Si, mais comment ferai-je si le vent vient à changer ?

Le diable lui donna une boussole et des vivres.

— Quel cap faut-il mettre? demanda Mercredi.

— Gouverne sur le Sud, pour t'en retourner, dit le diable.

Mercredi mit quatre ans à s'en revenir ; de temps en temps, il se couchait et laissait son navire aller. Il arriva dans les parages de Nantes, et, comme il y avait trois jours qu'il n'avait fermé l'œil, il s'endormit.

Le navire entra dans la Loire, et le vent le poussait du côté de Saint-Nazaire. Le douanier qui était de faction ne voyant personne à bord, cria :

— Ohé ! du navire !

Mais Mercredi dormait comme une souche, et i

ne répondit point. Il vint une brise de l'Est qui fit le navire aller du côté de Paimbœuf, et il vint s'échouer au plein. Le douanier qui ne voyait personne sur le pont, monta à bord, fit du bruit et se mit à crier. Mercredi qui était couché dans la chambre finit par l'entendre.

— Qui est là? demanda-t-il en se frottant les yeux.

— D'où venez-vous? dit le douanier.

— De la mer.

— De quelle mer.

— De la mer.

— De quoi votre navire est-il chargé?

— De crottes de poulets.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes parti?

— Six ans bientôt.

— N'avez-vous point touché à quelque port?

— Non; je me suis embarqué pour dix-huit mois avec un capitaine; au bout de ce temps, il m'a mis à bord de ce petit navire, et il y a quatre ans que je suis à bord. Apparemment que j'avais affaire avec le diable.

Mercredi revint à Nantes et vendit son navire; mais il ne fut plus tenté de retourner naviguer avec le diable.

Conté en 1830, par Jean Morizot, de Saint-Cast, matelot, âgé de 58 ans.

L

LE DIABLE A BORD DE LA FRÉGATE

C'était pendant la grande Révolution. Il y avait dans le port de Brest une frégate de quinze à dix-huit cents tonneaux qui était prête à mettre à la voile ; elle se nommait *la Cornélie*, et elle devait aller aux grandes Indes, et comme elle passait par le cap de Bonne-Espérance, la traversée devait durer trois à quatre mois pour le moins.

Au moment de l'appareillage, le diable se présenta au capitaine et lui dit :

— Si tu veux, en quinze jours je puis te faire arriver à ta destination, et tu n'auras rien à craindre des croisières anglaises.

— Tonnerre ! oui, ça me va, répondit le capitaine enchanté de faire en si peu de temps une longue traversée ; cela me rendra un fameux service.

— Bien, dit le diable, c'est convenu ; mais au bout de ces quinze jours tu seras à moi et je t'emporterai.

— Oui, oui, j'y consens, répondit le capitaine ; je serai à toi quand la frégate sera mouillée à destination.

Aussitôt le diable disparut en disant qu'il ne se montrerait qu'au moment où le navire entrerait dans le port.

La Cornélie se mit en route, et le voyage fut heureux, car elle fit la navigation du diable, toujours

avec vent arrière et mer belle ; et elle filait si v[illegible] que les matelots étonnés se demandaient si le diab[illegible] n'était pas à bord à pousser le navire.

Quinze jours, jour pour jour, après avoir quitté la rade de Brest, *la Cornélie* arrivait en vue de terre. Elle entra dans la baie qui précédait le port où elle devait atterrir, et le diable se montra au capitaine en lui disant :

— Hé bien ! te voilà arrivé au jour fixé ; tu as eu bon vent et tu as navigué à la barbe des Anglais ; viens avec moi, comme tu me l'as promis.

— Attends, attends, répondit le capitaine ; je ne suis pas encore mouillé ; mais dès que mes ancres auront touché le fond, tu peux être sûr que je *paquerai mes frusques* et qne je *dériverai* avec toi.

Le diable, qui est toujours patient, surtout quand il est sur le point de s'emparer de quelqu'un, attendit, et il entra dans la cuisine. Au moment où le navire devait mouiller, le capitaine lui cria :

— Ohé ! compère Guêtres-grises, où es-tu ? sors de ta *coque-hausse* (1) et viens me voir mouiller.

Le diable sortit de la cuisine et vint se placer auprès du capitaine. Celui-ci lui dit :

— J'ai promis de me donner à toi si tu me faisais arriver dans quinze jours, c'est vrai ; tu as tenu ta parole, et moi je tiendrai la mienne ; seulement tu sais bien que je ne puis partir et laisser mon navire exposé à aller en dérive. Mais dès que je serai mouillé, tout sera dit et nous partirons ensemble.

— Convenu, répondit le diable.

Tout en parlant, ils s'étaient approchés de l'avant du navire, et se trouvaient à côté de l'écubier (2). Le capitaine dit au diable :

(1) Cuisine : de l'anglais *cock-house*.
(2) Trou par où passent les chaînes ou les câbles.

— Tu vois bien cette ancre, n'est-ce pas ? elle pèse e deux à trois mille kilos, et ici où nous sommes, l y a trente à quarante brasses de fond. Pour que le narché soit bien conclu entre nous et que je n'aie ien à te reprocher, tu vas mettre ta queue dans le remier maillon de chaîne.

Le diable qui ne se défiait de rien, et qui n'est pas plus fin qu'il ne faut quand il a affaire aux marins, s'empressa de passer sa queue dans le premier maillon de la chaîne. Dès qu'elle y fut et que l'ancre ne fut plus retenue que par sa bosse de bout, le capitaine cria : « Mouille ! » et aussitôt la bosse fut larguée et l'ancre alla au fond avec rapidité, emportant avec elle Grippi (1).

Il lui fallut passer par l'écubier, et là il fut brisé, moulu, haché comme chair à saucisse, et jusqu'au départ de *la Cornélie*, il resta au fond à boire de l'eau salée.

Depuis ce moment le diable ne veut plus avoir affaire aux matelots ; ils sont trop malins pour lui, et il sait bien que chaque fois qu'il est avec eux il a perdu avant de jouer. Aussi les matelots ne craignent plus le diable, et ils disent :

— Il est trop bête pour venir nous chercher, et il a été *couyonné* trop de fois pour venir se frotter aux marins.

(1) Le Diable, c'est un de ses surnoms.

Recueilli aux environs de Saint Brieuc, par M. Emile Ernault.

LI

PIERROT

Il était une fois à Marseille un navire qui armait pour les mers du Sud ; le capitaine faisait son équipage, mais les matelots étaient bien rares, car lorsque le navire fut armé et prêt à partir, il manquait encore deux hommes, et sur la place de Marseille on ne voyait pas un matelot.

Le capitaine était fatigué de courir les places sans rien trouver, et il était décidé à écrire au Havre pour demander les deux matelots qui lui manquaient. Il entra dans un débit pour boire une chope de bière, et il se mit à causer avec le patron de la maison.

— Voilà, dit-il, dix ans que je navigue pour la place de Marseille, et jamais je n'avais vu moins de matelots ; j'ai eu beau chercher partout, il m'en manque deux et mon navire est prêt à partir : je vais être obligé d'envoyer une dépêche au Havre pour en avoir ; c'est bien ennuyeux.

— Je loge, dit le patron, un matelot qui voudrait bien s'embarquer.

— Est-il à la maison en ce moment ?

— Je vais voir, dit le patron.

Il alla voir à la chambre si le matelot y était, et il lui dit qu'il y avait en bas quelqu'un qui voulait lui parler. Le matelot descendit, et le capitaine lui dit :

— Voulez-vous prendre un verre avec moi ?

— Volontiers.

— Le patron m'a dit que vous vouliez vous embarquer.

— Oui, si je trouve, répondit Pierrot qui n'avait guère la tournure d'un matelot de la place de Marseille, car il était mal vêtu, et ne payait pas de mine.

Le capitaine en le regardant disait :

— Oh ! il ne paraît pas trop marin, cet homme ; mais c'est égal, il faut le prendre tout de même. Combien voulez-vous par mois, mon ami ? J'ai encore besoin de deux matelots.

— Je demande cent vingt francs par mois, mais je ferai l'ouvrage de deux matelots.

— C'est impossible que vous fassiez la besogne de deux, dit le capitaine.

— Si je ne la fais pas, je ne vous demanderai pas un sou de mes gages, et en arrivant à terre, je vous autorise à me faire mettre en prison.

— Suivez-moi à bord, dit le capitaine.

En arrivant sur son navire, le capitaine fit larguer les voiles en bannière, hissa le pavillon en haut pour demander le pilote, et en l'attendant il fit dîner l'équipage.

Quand le pilote arriva, il demanda si l'on était prêt à partir, et le capitaine fit établir les voiles et mit deux hommes pour larguer les embossages. La manœuvre fut exécutée au commandement du pilote qui cria : « Larguez devant et retenez sur celle de derrière pour faire abattre le navire. »

Pierrot était à retenir à l'arrière ; sitôt que le pilote eut dit de larguer derrière, Pierrot largua, et de dessus le quai, il sauta sur le pont et tomba au milieu du navire où ses pieds restèrent marqués.

En voyant que Pierrot sautait si bien, lui qui avait l'air engourdi et lourd, les matelots et le capitaine restèrent ébahis.

Quand le navire fut sorti du port, le pilote quitta le navire, et le capitaine fit l'appel de l'équipage, et le divisa en deux bordées. Pierrot fut désigné pour les deux bordées, et sitôt l'appel fait, on le mit à la barre pour voir s'il savait gouverner, et comme il gouvernait très bien, le capitaine était content.

Il commença le quart avec les tribordais; mais quand à dix heures du soir on changea le quart, Pierrot ne descendit pas avec sa bordée, et il resta sur le pont avec les bâbordais.

— Pierrot, lui dit le second, pourquoi ne descendez-vous pas vous coucher en même temps que votre bordée?

— Je suis engagé pour faire l'ouvrage de deux et je le ferai.

*
* *

Quelques jours plus tard, il s'éleva du vent, et il fallait carguer les cacatois et les perroquets; sitôt amenés, on dit qu'il fallait les serrer. Pierrot grimpa aussitôt en haut du mât, et les voiles étaient serrées que les autres hommes n'étaient pas à la moitié de la mâture.

On prit des ris aux huniers, sitôt les huniers amenés, Pierrot monta en haut, et quand les autres y arrivèrent, les ris étaient pris ; ils crièrent au second qu'il y avait déjà un ris de pris.

— Comment cela se fait-il? répondit le second; le hunier était haut tout à l'heure ; il ne peut y avoir de ris de pris.

— Si, répondit-on, et il est bien pris.



On appela Pierrot pour boire la goutte, mais il ne épondit pas.

— Pierrot, vous ne voulez donc pas venir ?

Pas de réponse.

En passant le cap Horn, pareil coup de temps rriva, et Pierrot prit encore les ris aussi vite que la remière fois.

Alors les matelots commencèrent à songer à tout e qu'ils lui voyaient faire.

— Que pensez-vous de Pierrot ? demandèrent-ils au econd.

— Ma foi, dit-il, je n'en pense rien, et vous?

— Il a des allures bien étranges, répondirent-ils ; l ne nous parle jamais.

— C'est que c'est dans sa nature de ne pas parler.

Quelques jours plus tard, ils arrivèrent dans l'Inde, et touchèrent à leur port de destination ; sitôt le navire bord à quai, et amarré devant et derrière, le capitaine donna à tous les matelots la permission d'aller se promener à terre, et le mousse devait rester seul à bord. L'équipage s'en alla, mais Pierrot ne disait rien ; une fois tout le monde parti, et le second et le capitaine descendus à terre, Pierrot ne s'habillait pas pour profiter de la permission.

Quand il ne resta plus à bord que lui et le mousse, il lui dit de s'habiller et d'aller se promener, qu'il garderait le navire à sa place. Le mousse, qui était bien content d'aller à terre, ne se le fit pas dire deux fois, et il partit.

Alors Pierrot monta dans la mâture, largua les voiles, sauta à terre, largua les embossages, et mit le navire en route. Il prit le large, et on ne sait ce qu'il est devenu,

Quant au navire, il fut trouvé naviguant seul par un autre brick qui allait au même port ; Pierrot

n'était plus à bord, et le grèement n'avait aucun mal ; il était à soixante lieues de terre, et il y avait quinze jours qu'il était parti avec Pierrot.

Le capitaine fut bien content de revoir son navire, et d'être débarrassé de Pierrot qu'il pensait être un sorcier ou le diable lui-même.

Et depuis ce temps, il n'eut jamais que du bonheur dans sa navigation.

Conté en 1880, par le père Hamon, de Saint-Cast, ancien pilote.

LII

LE CAPITAINE PROTÉGÉ PAR LE DIABLE

Il était une fois un homme riche qui avait deux garçons; il les fit instruire de son mieux, et quand il s'agit de choisir un état, l'aîné dit qu'il voulait être marin. Son père en était bien fâché et il n'y consentait pas; mais il fut obligé tout de même de laisser faire son fils. Celui-ci, qui s'appelait Pierre, alla bien vite à Saint-Malo, et un capitaine l'engagea pour faire en qualité de novice un voyage de trois ans.

Après trois années de navigation au long-cours, le navire revint à Saint-Malo. Le novice Pierre se fit débarquer; comme il avait gagné un peu d'argent dans son voyage, il se mit à étudier pour devenir capitaine au long-cours, et quand il se présenta, il fut reçu d'emblée.

Trois mois après avoir passé son examen, Pierre s'embarqua à bord d'un long-courrier qui fit un voyage de deux ans, visitant beaucoup de pays et de mers, puis il revint à Marseille et alla voir ses parents. Mais son père, qui lui gardait rancune de s'être fait marin malgré lui, ne voulut pas le voir; toutefois quand le frère qui était resté à la maison lui eut dit que Pierre s'était fait recevoir capitaine et que c'était un bon sujet, il le reçut avec une grande joie.

Pierre ne resta pas longtemps à terre; il alla trouver un armateur qui lui donna un navire à commander. Le capitaine fit son équipage, embarqua

ses marchandises et fit voile pour Londres; m comme il était sur le point d'y arriver, une gra tempête s'éleva et il perdit son navire. Il se sau ainsi que tout son équipage, et s'en revint bien tri chez son père. Celui-ci, croyant que le naufr était arrivé par la faute de son fils, ne voulut pa recevoir. Le capitaine se mit à la recherche d' autre commandement ; mais dès qu'il fut en mer eut encore du mauvais temps et perdit son navi

Le pauvre capitaine revint chez son père, et raconta le nouveau malheur qui lui était arrivé. S père se mit en colère et lui défendit de jam remettre les pieds chez lui. Mais son jeune lui dit :

— Si c'est ainsi que vous traitez mon frère, je va aller avec lui et vous laisser tout seul à la maison.

Il partit avec le capitaine Pierre ; mais dès qu'i furent en route, le bonhomme courut après eux leur dit :

— Revenez tous deux ; mais je ne veux pas qu mon fils aîné commande d'autres navires : j'aim mieux le nourrir ici à rien faire, comme un oisea dans une cage.

Quand le capitaine entendit ces paroles, il s'en all et essaya encore de trouver un commandement mais personne ne voulut lui confier un navire, cause de ses deux naufrages, et il ne trouva mêm pas à s'embarquer comme second. Il revint chez so père, et il était si contrarié de rester à rien faire, qu'il promit de se vendre au diable si l'occasion s'en présentait, car il ne savait où il pourrait rencontrer le diable ; mais il y pensait souvent, et quelquefois il l'appelait.

*
* *

Un jour qu'il se promenait tout seul dans le jar- n de son père, en songeant à ceux qui avaient eu la ance de faire des pactes, un grand homme noir se résenta devant lui, et lui demanda s'il était tou- urs disposé à se vendre au diable.

— Oui, répondit le capitaine, mais à la condition ue vous me donnerez un beau navire à commander, t que je serai toujours heureux dans ma navigation.

— Tu auras, dit le diable, un beau navire à com- nander et tu seras toujours heureux dans ta naviga- ion; mais j'y mets pour condition qu'à ton retour on âme m'appartiendra. Si cela te va, dès aujour- l'hui nous allons signer le pacte.

— J'y consens, répondit le capitaine.

Il emmena le diable dans sa chambre, et avant de onclure le marché, il lui fit boire du vin et des li- queurs de toute sorte; mais il en jetait à terre une partie dès qu'il avait trinqué; au lieu que le diable buvait tout ce qu'on lui servait, et bientôt il ne sut plus trop ce qu'il faisait.

— Maintenant, dit le capitaine, nous allons signer, et vous aurez ce que vous m'avez demandé.

— Qu'est-ce ? demanda le diable qui n'avait plus ses idées bien nettes.

— C'est de vous apporter de Londres un gros chien.

Le diable prit une feuille de papier dans son portefeuille, et tous deux signèrent le pacte, puis il dit au capitaine.

— Faites votre équipage et venez dans huit jours au Havre; vous y trouverez un beau navire tout armé, et prêt à appareiller.

Au temps fixé, le capitaine se rendit au Havre a son équipage et le diable lui remit un navir commença à voyager avec un temps si beau q semblait fait tout exprès; jamais il n'avait été si h reux, et il gagna tant d'argent, que dès son premi voyage il fit sa fortune.

*
* *

Le capitaine Pierre avait entendu parler d'une i qui était couverte d'or et d'argent, et où une princes belle comme un jour était gardée par des sauvage Bien des navires étaient partis pour essayer de la d livrer et pour faire un chargement d'or et d'argent mais ils avaient tous péri et aucun n'était revenu.

Le capitaine se dirigea vers cette île, et dès qu' en approcha, il vit les sauvages sortir de to côtés comme les fourmis d'une fourmilière, et s'em barquer dans des troncs creusés. Ils entourèrent le navire, et il y en avait tant qu'on ne voyait plu la mer. Ils se précipitèrent à bord et avec de gr et longs bâtons, ils voulaient tuer tout le monde. L capitaine, se voyant perdu, s'écria en appelant le diable :

— Oh! mon père, venez à mon secours!

A peine eut-il dit ces mots qu'un grand vaisseau tout noir vint se placer auprès du navire du capitaine Pierre; il était monté par des petits hommes noirs qui s'élancèrent sur les sauvages et se mirent à les embrocher avec leurs fourches. En peu de temps tous les sauvages furent tués, et quand il n'en resta plus un seul, les petits hommes noirs et le grand vaisseau tout noir disparurent comme s'ils s'étaient évanouis.

Le capitaine Pierre et son équipage débarquèrent

ıns l'île ; ils jetèrent leur lest à la mer et mirent à . place de l'or et de l'argent, tant que le navire ɔuvait en porter. Le capitaine alla ensuite chercher . princesse qui fut bien contente d'être délivrée, et l'emmena à son bord. Alors il quitta l'île, et fit oile vers l'Angleterre pour aller à Londres acheter ɜ chien qu'il avait promis au diable.

Quand il l'eut, il revint en France, et dès qu'il fut ırrivé à Bordeaux, et qu'il eut débarqué sa cargaison, l appela le diable en criant :

— Oh ! mon père, venez prendre votre navire, je ne veux plus le commander.

Le diable arriva aussitôt, et fit disparaître le navire, puis il dit au capitaine :

— Hé bien ! Pierre, j'ai tenu ma parole et tu as fait un heureux voyage ; es-tu disposé à me donner ton âme ainsi que tu me l'avais promis ?

— Ce n'était pas mon âme que je vous promis, répondit-il ; cherchez le pacte dans votre portefeuille, et vous allez voir ce qui est écrit.

Le diable prit le pacte dans son portefeuille, et lut sur le papier :

« Le capitaine Pierre m'apportera de Londres un gros chien noir, en récompense du bonheur qu'il aura eu en commandant le navire du diable. »

— Voilà le chien, dit le capitaine ; prenez-le, nous sommes quittes.

Le diable furieux de se voir trompé, monta sur le dos du chien qui était grand comme un petit âne. Le chien se mit à courir de toute sa force ; mais en passant une rivière, il se noya et noya aussi le diable.

Le capitaine retourna chez son père, et épousa la princesse qu'il avait délivrée. Comme il avait en ce seul voyage gagné une fortune considérable, il

ne voulut plus naviguer, et il vécut heureux avec la princesse.

Conté en 1881, par Eugène Michel, de Saint Cast, novice, âgé de 18 ans.

VI

FABLES ET PETITES LÉGENDES

LIII

LES RATS ET LES SOURIS

Au temps jadis, les rats et les souris de France s'ennuyèrent d'être toujours dans la crainte des chats, et ayant entendu dire qu'en Alger, il n'y avait point de chats, ils firent marché avec le capitaine d'un navire qui, moyennant une certaine somme, s'engagea à les y conduire.

Ils montèrent à bord, et le navire se mit en route; mais les rats menaient joyeuse vie, et même l'un d'eux qui s'était soûlé, mit le feu à bord en allumant sa pipe; on n'était plus loin de terre heureusement, le capitaine se dirigea vers la côte et parvint à éteindre l'incendie. Mais pendant qu'on réparait ses avaries, le navire resta à sec à peu de distance du rivage; les rats et les souris descendaient à terre, et, au lieu de bien se conduire, ils y faisaient de si grands ravages, que les habitants du pays vinrent se plaindre au capitaine; mais comme on était en morte mer, le navire ne pouvait, faute d'eau, remettre à la voile.

A la grande marée, il se remit en route, et il arriva en Alger; les rats et les souris de France débarquèrent; ils ne virent point de chats, mais une multitude de rats. Ils voulurent causer avec eux, mais ils ne connaissaient point le langage des rats d'Alger, et ceux-ci qui n'étaient pas contents de voir les rats et les souris de France venir chez eux, se précipitèrent

ne voulut plus naviguer, et il vécut heureux avec la princesse.

Conté en 1881, par Eugène Michel, de Saint Cast, novice, âgé de 18 ans.

VI

FABLES ET PETITES LÉGENDES

LV

LE ROUÉ DE MER ET LE HOMARD

Un jour que le Roué de mer battait de la queue sur l'eau, le homard lui dit :

— Roué, tu es bien bête de t'user la queue à battre ainsi la mer ; pourquoi fais-tu cela ?

— Tu es bien heureux de m'avoir, répondit le Roué : si j'agite ainsi ma queue, c'est pour te prévenir que le vent va souffler. Sans moi, tu aurais été maintes fois pris par la tempête, et tu serais déjà mort.

Le homard se trouva offensé par ces paroles du Roué, et il résolut de le perdre en le faisant se jeter sur les cailloux. Voici comment il s'y prit : il saisit avec sa pince le petit poisson qui nage devant le Roué pour le conduire, et il le fit mourir. Alors le Roué n'ayant plus de pilote se jeta au plein et échoua sur les galets.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast.

LVI

LE ROI DES MAQUEREAUX ET LE ROI DES BRÊMES

Un jour le roi des Maquereaux rencontra le roi des Brêmes qui lui dit :

— Roi des Maquereaux, comment te trouves-tu de tes sujets ?

— Ma foi, répondit-il, pas trop bien; mes maquereaux sont des canailles, et il y en a un qui m'a crevé un œil. Et toi, roi des Brêmes, es-tu content des tiens ?

— Non, dit le roi, ce sont tous des coquins, et l'un d'eux m'a coupé deux de mes nageoires les plus utiles.

— Roi des Brêmes, tu n'es pas mieux escorté que moi ; si tu veux nous allons laisser nos sujets.

— Je le veux bien, répondit le roi des Brêmes.

Ils désertèrent tous les deux et l'on ne sait où ils sont allés ; quant aux maquereaux et aux brêmes, ils n'ont plus de roi et ils sont soumis au roi des Ripons (1).

(1) Le Ripon est le Maquereau bâtard, *Caranx trachurus*.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

LVII

LA POULE DE MER

Un jour le bon Dieu avait envie de manger un poisson, il appela la poule de mer qui accourut aussitôt et il la prit; mais quand il l'eut dans la main, il la trouva si belle qu'il ne voulut pas la tuer. Il lui marqua ses cinq doigts sur le dos et la remit à la mer en disant :

— Va, tu es trop belle pour être mangée; crois et multiplie; mes cinq doigts serviront à te faire reconnaître.

Conté en 1880, par Rose Renaud de Saint-Cast.

Voici une autre version, où est expliquée d'une différente manière l'origine des cinq doigts que l'on voit (avec les yeux de la foi) marqués sur la poule de mer :

Au temps jadis un vieux pêcheur de Saint-Cast prit une poule de mer : c'était la première fois qu'il voyait un pareil poisson ; il la regarda bien, puis il lui mit les doigts sur le corps où ils restèrent marqués, et la rejeta à l'eau en lui disant : « Va, et peuple la mer. »

Depuis ce jour, la poule de mer est restée dans le pays et y a peuplé, et la marque des cinq doigts du vieux pêcheur est restée sur son corps.

Un vieux Jaguen eut connaissance de ce que le êcheur de Saint-Cast avait dit à la poule de mer.

et il savait qu'elle était restée dans les parages de Saint-Cast. A chaque fois qu'il prenait un poisson qui lui plaisait, il le remettait à la mer en lui disant:

— Va, va, va, et, et, peu, peu, peu, peuple (il était bègue).

Mais il avait beau parler aux poissons, ceux qu'il rejetait à la mer ne restaient pas dans les parages de Saint-Jacut.

Conté en 1880, par Auguste Poilpré, de Saint-Cast.

LVIII

LE RICARDEAU ET LE COULIEU (1)

Un jour que la mer était retirée, le Coûlieu se promenait sur la grève pour chercher sa nourriture; mais il ne trouvait pas grand'chose et il commençait à se marrir, car il avait faim. Il finit par voir un gros Ricardeau qui avait ouvert ses valves et bâillait au soleil.

— Ah ! se dit le Coûlieu, voilà de quoi me régaler. Et il fourra son bec dans la coquille du Ricardeau pour le manger ; mais dès que le Ricardeau sentit le bec de l'oiseau, il referma vitement ses valves, et lui serrant le bec, il lui dit :

— Te voilà attrapé ! Coûlieu, tu as voulu me manger et me faire mourir, mais c'est toi qui périras le premier.

— Ah ! répondit le Coûlieu, je te demande pardon, ami Ricardeau, laisse-moi aller, je te promets de ne plus essayer de te manger.

— Non, point de pardon, dit le Ricardeau ; tu es une vieille canaille ; tu as déjà dévoré maint poisson, tu vas mourir à ton tour.

Il serra si fort le bec du Coûlieu qu'il le priva d'air et l'étouffa.

(1) Le Ricardeau (cf. le breton *ricardel*) est la Coquille Saint-Jacques, le Coûlieu est le Courlis ou Courlieu.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse de 14 ans.

LIX

COMPÈRE LE COULIEU ET COMPÈRE LE RENARD

Il était une fois un Coûlieu et un Renard qui chacun avaient une nombreuse famille, et ils allaient ensemble à la chasse pour nourrir leurs petits.

Un jour le Coûlieu avait pris des petits oiseaux; le Renard avait attrapé des lapins; ils allèrent dans un bois où se trouvait une petite cabane avec du feu allumé et une marmite dessus. Le Renard dit au Coûlieu :

— Faisons un peu de fricot pour nous rassasier.

— Je veux bien, répondit le Coûlieu.

Le Renard mit une partie de ses lapins dans la marmite qui était sur le feu et, quand ils furent cuits, il les servit dans un plat et se mit à manger de bon appétit; il avait tout mangé que le pauvre Coûlieu n'avait pas eu seulement le temps d'y goûter.

Le Coûlieu dit au Renard :

— A mon tour, je vais faire du fricot.

Il fit cuire ses oisillons dans la marmite, puis il les servit dans une bouteille; avec son long bec il les mangeait à l'aise, et le Renard, qui ne pouvait que le regarder, s'élança sur le Coûlieu et le mangea; puis il alla porter les petits lapins à ses renardeaux.

Les petits Coûlieux, ayant appris la mort de leur père, résolurent de le venger. Ils allèrent chez le Renard et lui dirent :

— Compère Renard, il y a dans la cave d'une grande maison des porcs tués, des poules, et toutes sortes de victuailles ; si vous voulez venir avec nous, vous allez vous régaler.

Le Renard bien content partit avec les petits Coûlieux, qui le menèrent à la cave. Il passa par un trou si étroit qu'il eut bien de la peine à s'y fourrer ; à la fin, il sauta dans la cave, suivi des petits Coûlieux, et il mangea de la viande tant qu'il put. Quand les petits Coûlieux virent que le Renard était gros à force d'avoir ripaillé, ils sortirent par l'ouverture par où ils étaient entrés ; mais le Renard ne put passer parce que son ventre avait grossi. Les gens de la maison accoururent à la cave et le tuèrent.

Et les petits Coûlieux allèrent chez les Renardeaux et leur crevèrent les yeux à coups de bec.

Conté en 1881, par Joseph Blanchet, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.

Jacques, le

onté en 18

e 14 ans.

LX

LE PÊCHEUR DE LANÇONS (1)

Il était une fois un vieux pêcheur jaguen qui demeurait à Saint-Cast, et il allait à la pêche dans un vieux bateau qu'il avait.

Un jour il partit pour aller chercher sur la grève de l'Isle du lançon pour *boitter* ses lignes, mais il avait beau fouiller le sable, il n'en trouvait point, ét il s'avança jusque sous la pointe de la Garde pour voir s'il pourrait en pêcher quelques-uns. Là il vit un banc de sable si brillant que jamais il n'en avait vu de pareil; il pensa que c'était un bon endroit pour le lançon et il se mit à *graver* de toutes ses forces.

Mais il avait à peine tracé un sillon avec sa *houette* (2), qu'il vit s'attirer de sous le banc de sable une vieille bonne femme qui se mit à danser. C'était une fée de la mer, et le pêcheur fut bien ébahi de la voir. Elle lui dit :

— Tu ne trouves pas de lançon, pêcheur, mais qui t'a permis de graver sur mon banc ?

Le bonhomme lui répondit bien poliment :

— Si j'ai gravé sur ce banc, c'était afin de prendre un peu de lançon pour gagner ma vie ; mais je vois bien qu'il n'y en a pas plus sur celui-là que sur les autres.

(1) C'est l'équille (*Ammodytes tobianus*).

(2) Sorte de petite houe pointue.

— Hé bien, dit la vieille fée, prête-moi ta houette.

Le pêcheur lui passa son outil ; la vieille fée grava le banc de sable, et elle prit un beau lançon qu'elle lui donna en disant :

— Conserve bien ce lançon, tu prendras du poisson tant que tu voudras : il te suffira de dire :

Par la vertu de mon lançon,
Que mon bateau soit chargé de poisson.

Ainsi tu t'enrichiras vite ; mais fais bien attention à ne jamais laisser ton lançon manquer d'eau, car s'il crevait, il t'arriverait malheur et ta richesse s'en irait pour toujours.

La vieille fée disparut aussitôt ; le pêcheur s'en retourna bien content, et il mit son lançon dans une bouteille remplie d'eau de mer. Le lendemain, il se leva de bon matin pour aller à la pêche, car il avait envie de savoir si la fée lui avait dit vrai. Quand il arriva sur le lieu de la pêche, il dit :

Par la vertu de mon lançon,
Que mon bateau soit chargé de poisson.

Il prit les plus belles pièces qu'on pût voir, et tous les jours son bateau était chargé ; les autres pêcheurs étaient bien étonnés de voir que le vieux Jaguen prenait tant de poisson.

Le bonhomme avait grand soin de son lançon, mais un jour qu'il l'avait posé sur la table pour remettre de l'eau dans sa bouteille, son chat l'attrapa et le mangea. Le pêcheur en fut très marri ; le lendemain il retourna à la pêche et il dit comme l'habitude :

Par la vertu de mon lançon,
Que mon bateau soit chargé de poisson.

Mais au lieu de voir les poissons se prendre, il vit le vent enlever son mât, sa voile, ses avirons et son gouvernail, et son vieux bateau s'en allait au gré des flots, comme un morceau de bois. La mer le poussa sur le rocher de Becrond où il se brisa. Le pêcheur eut grand'peine à se sauver, et il se cassa une jambe.

La vieille parut et lui dit :

— Je t'avais donné un lançon en te recommandant de bien le conserver ; tu l'as laissé manger par ton chat, maintenant tu es *faîné :* tout ce que tu as chez toi va être enlevé, tu deviendras aussi gueux qu'un rat, et jamais ta jambe ne se guérira complètement.

On vint chercher le vieux pêcheur dans une charrette : la nuit suivante tout ce qu'il avait dans sa maison fut enlevé, ses champs furent ravagés, sa jambe guérit mal, et il devint aussi pauvre que la vieille fée le lui avait prédit.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

TABLE

I

LES AVENTURES MERVEILLEUSES

II

LES CONTES DES VENTS

III

LES JOYEUSES HISTOIRES DES JAGUENS

IV

CONTES FACÉTIEUX

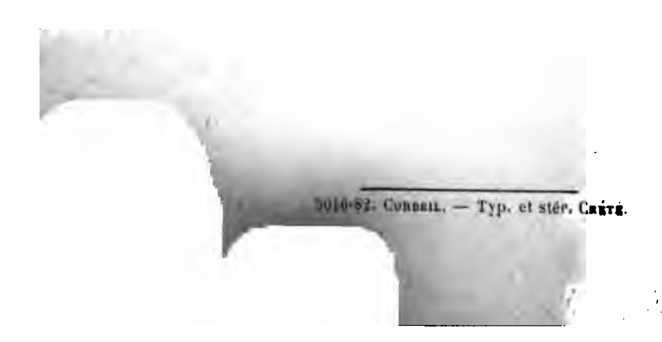
V

LES DIABLES ET LES REVENANTS

VI

FABLES ET PETITES LÉGENDES

FIN DE LA TABLE.



5016-82. Corbeil. — Typ. et stér. Crété.

Paris. Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

